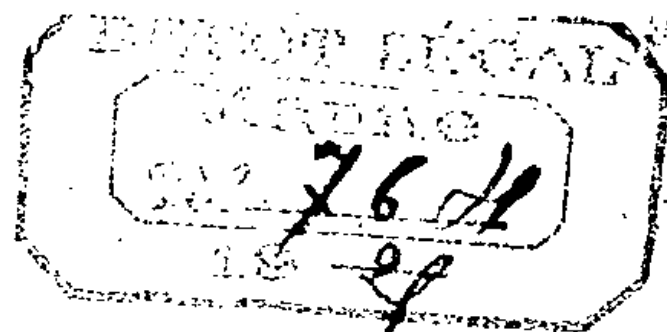


Jeune



5^E ANNÉE. — N° 3-4
Tome IX

AOUT-SEPTEMBRE 1925

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré-Cœur

*Toute la question du Sacré-Cœur;
Tout le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur;
Voilà l'objet de cette Revue.*

SOMMAIRE

I - DOCTRINE

- L. CHARBONNEAU-LASSAY. — La plaie latérale de Jésus-Christ et les arbres emblématiques..... 177
- RENÉ GUÉNON. — Le Sacré-Cœur et la Légende du Saint Graal..... 186
- PIDOUX DE MADUÈRE. — La dévotion au Cœur de Jésus chez les Annonciades célestes (2^e article)..... 196

II - PIÉTÉ

- ÉPHÉMÉRIDES D'AOUT & DE SEPTEMBRE..... 204
- Abbé L. BURON. — Marie Eustelle Harpain..... 216
- L'ACTION DE GRACES — Le R. P. Hermann. — Calendrier pour les mois d'Août et de Septembre..... 245
- PAGES POUR LES ENFANTS..... 259

III - BIBLIOGRAPHIE 265

Revue Mensuelle, les 12 N° franco : 20 fr. ; U. P. 24 fr.

Collection des 4 premières années : Chaque collection : 30 frs.

**ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN**

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1^{er} de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages avec un supplément pour le Clergé sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Un groupe de Professeurs
de Théologie

Secrétaire Général de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
30, Rue Demours, PARIS XVII^e
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1^{er} Juin et du 1^{er} Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 24 francs.

Le numéro : France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 2 fr. 50.

Chaque collection de chacune des 3 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés en double exemplaire au « Service de Bibliographie, 5, Rue de la Source, Paris XVI^e ». Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

VIENT DE PARAÎTRE :

EN LUI. Édition définitive. - Lethielleux, Paris.

DOIT PARAÎTRE EN OCTOBRE :

LE CENTRE DU PLAN DIVIN.

Lethielleux, Paris.

ACTUELLEMENT SOUS PRESSE :

LE CHRIST AU CŒUR QUI RAYONNE

Édition de la Société du Rayonnement Intellectuel
du Sacré Cœur.

RECNABIT

Revue Universelle du Sacré-Cœur

ROME

8, Lungo Tevere Cenci (XV^e)

PARIS

10, Rue Cassette (VI^e)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Croix-de-Pierre — Chèque Postal : LYON, 83/33

BRUXELLES - ETTERBEECK

43, Avenue Eudore-Pirmez

PÉKIN

Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

I. DOCTRINE.

L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE DU CŒUR DE JÉSUS

La Plaie latérale de Jésus-Christ

et les Arbres emblématiques.

Les arbres et leur symbolisme ont joué des rôles trop fréquents et trop importants dans les Livres de l'Ancien Testament pour que, dès la naissance de l'art chrétien, la jeune église n'ait pas, à son tour, avidement cherché, et amplement trouvé, dans les heureuses propriétés des arbres, les éléments de comparaisons, d'analogies, et des motifs anagogiques que, par ailleurs, les trois règnes animal, végétal et minéral lui ont fourni si abondamment.

« *L'Arbre de la Science du Bien et du Mal* » apparaît maintes fois dans l'art des catacombes, sur les fresques, les sarcophages, les fonds des vases et des coupes, les pierres fines gravées, etc... ; et dans nos églises occidentales des temps mérovingiens par exemple à Vertou, (diocèse de Nantes), à Pouillé (diocèse de Poitiers) il ornait, entre Adam et Eve coupables, les briques ornementales et des panneaux de pierre sculptés. « *L'Arbre de Vie* » du Paradis terrestre figura la Personne de Jésus-Christ dans tout l'ancien art chrétien, et fut, à ce titre, en grande faveur chez les artistes graveurs de sceaux mystiques, du XII^e siècle au XV^e. « *La Tige de Jessé* », dont les sculpteurs et surtout les peintres verriers ont peuplé nos cathédrales, leur fut une source d'amples compositions.

Parmi ceux qui doivent leur caractère emblématique à la seule initiative chrétienne apparaissent tout d'abord les arbres dont parlent les Evangiles : le *Figuier* stérile ; la *Vigne*, dont le Christ est le cep et nous les sarments ; l'*Olivier*, qui devint un des emblèmes personnels de Jésus ; puis le *Chêne*, le *Palmier*, le *Cèdre* et le *Grenadier* etc.

Et pourtant la nature avec toutes ses richesses, parut trop pauvre à la pensée chrétienne du Moyen-âge pour figurer, comme il lui convenait, toutes les admirations et tous les enthousiasmes de son amour pour le Christ Jésus ; alors l'emblématique inventa des arbres fictifs, tant elle avait la sainte hantise de les représenter mystérieusement par une plus grande somme d'hiéroglyphes ; de là l'*Arbre Paradision*, dans le feuillage duquel les colombes fidèles trouvent un asile assuré, et l'*Arbre des Vifs et des Morts*, dont le Christ est le tronc, nous, les rameaux greffés, et nos œuvres, les fruits ; et ces fruits apparaissent sous la forme de petites têtes d'enfants ; les unes, celles de droite, vivent et reposent ; les autres, celles de gauche, sont mortes et décharnées, parce que les premières, écloses et mûries à la lumière du soleil divin, sont les œuvres de vie ; et les secondes, qui sont nos œuvres de mort, sont nées dans l'ombre froide et sous le vent de l'aquilon. Ainsi cet arbre nous apparaît-il dans une superbe sculpture d'art ogival, à Trêves.

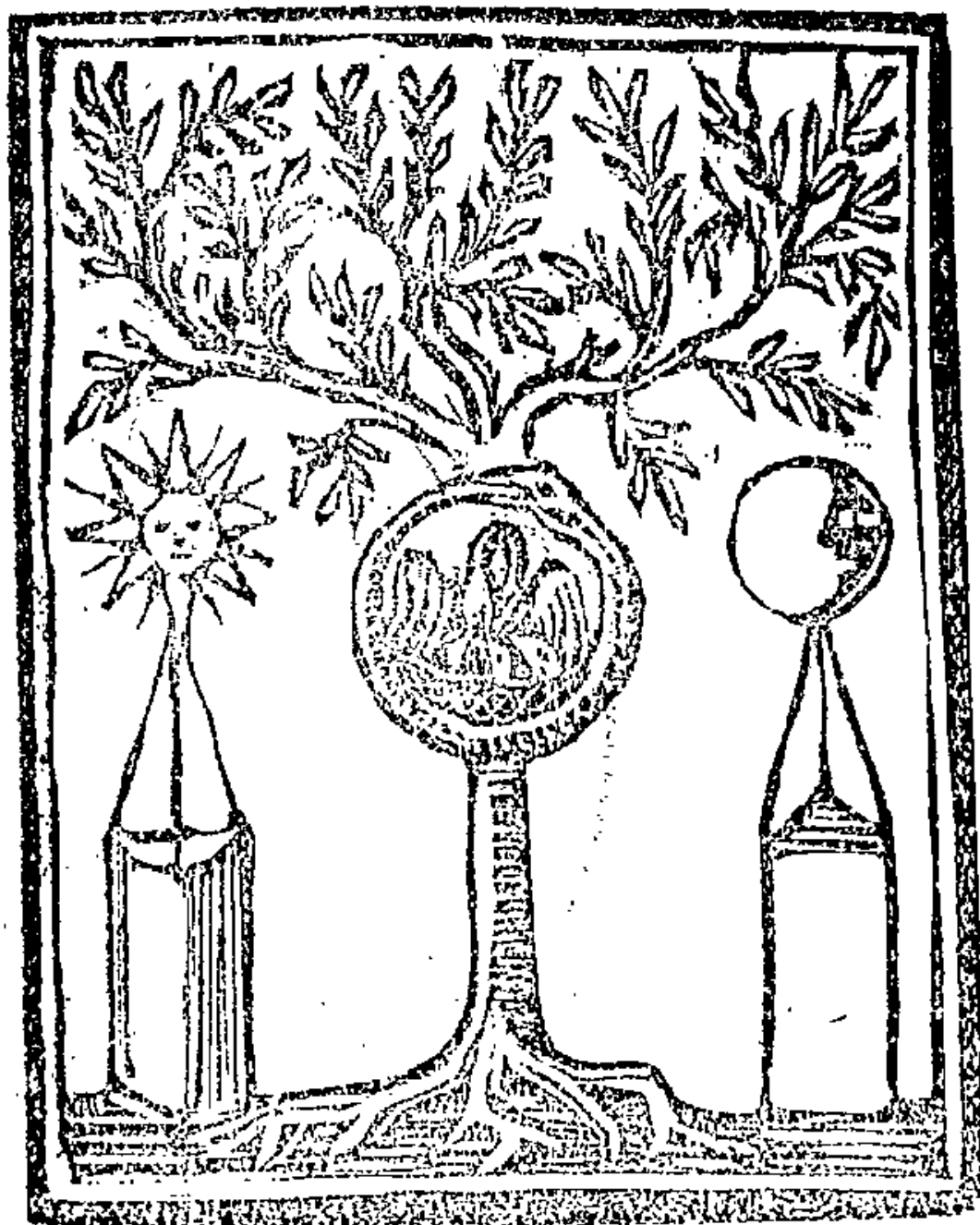
Avant même de parler de ces arbres imaginaires. J'aurais dû placer l'*Arbre*, pris en général et sans désignation d'espèce, que les premiers docteurs chrétiens ont accueilli avec son sens antique d'emblème de résurrection et dont les artistes des catacombes ont fait, à cause de la chute et du renouvellement annuels de son feuillage, l'image de Jésus ressuscité, principe et gage de la future résurrection de nos corps. (1) L'*Acacia* cependant, plus que les autres arbres à feuilles caduques, semble avoir ainsi représenté l'idée de résurrection dans les anciens paganismes, et le Christ ressuscité dans les églises primitives d'Orient et d'Egypte ; c'est du reste le caractère qui lui a été conservé en Occident par les sociétés hermétiques du Moyen-âge et par la Maçonnerie actuelle, leur héritière dégénérée.

Dans l'ex-libris hermétique ci-contre, l'*Acacia*, figure du Christ ressuscité, a trois maîtresses racines et trois maîtresses branches, parce que le Rédempteur est ressuscité au bout de trois jours. Il porte le Pélican gaucher qui ressuscite ses petits par l'ablution de son sang et qu'entoure le serpent-cercle, « l'ouroboros », emblème de la perpétuité du temps, de l'Impérissable ; ce que dit aussi le Sigle de « Sol et Luna », symbole consacré de

(1) C'est ainsi que l'arbre apparaît, entre l'Alpha et l'Oméga sacrés sur l'épitaque de Rufina, iv^e siècle. Cf. *Dict. d'arch. chrét.* de Doms Cabrol et Leclercq. T I, vol 2. col 2697.

glorification et d'éternité: Celui qui est ressuscité ne meurt plus.

Mais qu'il apparaisse ainsi en ressuscité, en ferment de résurrection, sous les formes du palmier, de l'acacia ou des arbres à feuilles caduques; avec l'olivier, comme source d'onctueuse douceur et d'utile remède; avec le chêne comme principe de robustesse; qu'il soit le cèdre et le grenadier prolifiques, qu'il soit les arbres protecteurs cités plus haut, qu'il soit l'arbre de Vie, sur lequel saint Paul veut que tout chrétien soit enté, (1) qu'il



Ex-libris hermétique du XVIII^e siècle
provenant de Poitiers.

soit le Rejeton de David issu de la Tige de Jessé, tout cela est bien, et notre esprit doit tout à la fois l'adorer sous le voile de ces figures et admirer l'ingéniosité de nos premiers symbolistes. Cependant, tous les sens ainsi interprétés s'écartent du cadre des études habituelles et du programme de *Regnabit*. Il faut en venir à la seconde partie du Moyen-âge et chercher dans les réserves les moins connues, je crois, de l'emblématique chrétienne pour arriver à découvrir les heureuses allégories qu'un même amour a dédiées au Sauveur, et qui nous replacent sur notre habituel terrain.

Déjà, parmi les arbres emblématiques précédemment nommés, s'il en est, tels la Tige de Jessé, l'Arbre de Vie, l'olivier, le palmier, les arbres à feuilles caduques, qui reviennent souvent sous la plume des anciens auteurs chrétiens, il en est d'autres aussi, comme le chêne, le grenadier, l'arbre des Vifs et des Morts, dont ils ne parlent que très peu, ou point; les sens cachés de ces végétaux superbes ne sont apparus aux iconographes que par étude comparée des monuments sculptés ou peints qui les portent.

De même, l'interprétation propre aux arbres dont il reste à parler ici n'a point occupé, ou presque pas, la littérature écrite d'autrefois, mais leurs emplois divers dans les arts religieux ou profanes, notamment dans le Blason, dans la sigillographie mystique, dans les figures ésotériques du Moyen-âge, ne laissent

(1) Epître aux Romains vi, 5.

aucun doute possible sur les intentions qui les ont fait entrer dans l'emblématique.

Durant le premier millénaire chrétien, l'Orient qui connut ces arbres, les utilisa et prisa fort leurs produits, ne paraît pas avoir eu pour eux l'admiration que leur accorda plus tard l'âme des mystiques d'Occident. Combien parmi les Croisés ou les pèlerins n'avaient jamais vu avant de prendre la route de Palestine, ni olives, ni grenades, ni dattes, ni les oranges dans lesquelles les clercs virent de suite les pommes d'or du Jardin des Hespérides ?... Ce fut un émerveillement pour eux, dont ils rapportèrent en nos pays d'Ouest l'expressif et naïf écho. Et quand, plus tard, des hardis voyageurs découvrirent à leur tour les arbres producteurs d'essences précieuses, ce fut alors que les pensées s'élevèrent, reconnaissantes, vers le Christ béni dont elles virent l'image et celles de ses plus inestimables dons, dans ces arbres merveilleux ; et l'imagination et la naïve crédulité du temps aidant, des arbres en tous points imaginaires naquirent encore, qu'aucun naturaliste n'a jamais connus. Par exemple *Les Pomiers de l'Ancien et du nouvel Adam*, que décrit le récit de John Mandeville, dont le premier porte des fruits où se voient les morsures coupables d'Adam et d'Eve, et le second des fruits nommés « pommes de Paradis » qui présentent, quand on les coupe, de multiples images de la croix du Sauveur ; d'autres, enfin, qui contiennent de petits quadrupèdes semblables à des agneaux ! etc...

En 1268, parut en français la relation des voyages en Extrême Orient et en Egypte de l'Italien Marco Polo ; puis, en 1307, celle de cet extraordinaire frère Jehan Hayton, moine arménien, ancien prince de Gorikos, en Cilicie, et de race royale, qui, après avoir exploré l'Inde et la Chine vint les décrire en un paisible monastère de Poitiers où il mourut ; après lui, le frère mineur italien Odric de Pardenone, et surtout sir John Mandeville, gentilhomme anglo-normand qui visita l'Egypte, la Syrie et l'Asie Centrale, et, vers 1360, écrivit un ouvrage sur ses différents voyages. A la fin du xiv^e siècle, ces divers récits furent réunis par Flamel, sous le titre de *Livre des Merveilles*, et ornés de miniatures, pour la bibliothèque du duc Jehan de Berry ; ils avaient eu, les uns et les autres, grand succès à mesure qu'on les avait copiés et répandus, et l'art emblématique vit, par eux, s'enrichir ou se renforcer son ensemble de figures animales ou végétales, notamment en ce qui concernent les arbres suivants :

L'*Arbre à encens* produit une résine odorante qui répand par le moyen de sa combustion, un parfum pénétrant et d'une excellence telle, que toutes les religions anciennes l'ont fait brûler en des cassolettes précieuses, et tel, aussi, était le prix qu'on attachait à sa qualité, qui variait selon sa provenance,

que, vers l'an 1500 avant notre ère ; la reine régnante d'Egypte, Hatshopsitou, envoyait le long de la côte orientale d'Afrique une flotte vers le pays du « Pount », laquelle lui rapporta trente et un arbres à encens qui furent plantés en espalier dans le jardin royal de Thèbes, le « Jardin d'Amon » ; et sans doute procuraient-ils un encens très supérieur à ceux, si renommés pourtant, de l'Arabie et de l'Ethiopie, car la reine fit reproduire leur image par des sculptures, qui nous sont restées. (1)

L'arbre à encens est une burcéracée, (le *Boswellia serrata*), et la résine odorante sort des blessures qu'on lui fait. Anisi vient l'encens qui fut toujours l'emblème des prières faites à Dieu : le livre de l'Apocalypse (2) ne dit-il pas que c'est dans les volutes de sa fumée que les prières des saints montent vers le Trône Eternel ?... Que cet arbre blessé est donc un merveilleux emblème !... » le tronc de l'arbre, dirent les mystiques, c'est le Sauveur, le Médiateur divin ; l'encens, nos prières qui tirent de ses plaies sacrées leur puissance efficace, c'est-à-dire qui s'imprègnent de la « bonne odeur de Jésus Christ » grâce à laquelle elles sont agréées du Père.

Ici vient le souvenir de ce qu'écrivit Jérémie dans la Fin des Paroles de Baruck quand, comparant, au contraire, les arbres à encens non point au Rédempteur, mais aux justes qui prient, il nous montre Baruch, prononçant cette acclamation : « Saint, saint, saint est l'encens des Arbres qui vivent : »

Les Pins, et notamment le Pin d'Alep, fournirent un autre emblème : la résine vulgaire qui est leur sève, leur sang, découle aussi du coup qui blessa leur flanc, et de cette résine sortira la lumière. Comment aux yeux de ceux qui voyaient l'image du Christ en tout, cet arbre n'aurait-il pas représenté Celui qui a dit : « Je suis la Lumière du monde qui éclaire tout homme vivant ici-bas » ? Et que peut-il signifier de plus vraisemblable sur les sceaux ecclésiastiques et mystiques, par exemple, sur celui du clerc Barthélemy Lubin, XIII^e siècle ? Le rameau de pin y figure une croix végétale ornée de deux fruits en cône, qui précisent l'espèce d'arbre à laquelle il appartient.

Mais voilà que la voix de Jérémie s'élève encore :

« N'y a-t-il plus de gomme et de résine en Galaad ? Ne s'y trouve-t-il plus de méde-



« Sceau de Barthélemy Lubin clerc », XIII^e siècle. Provenance : Dreux, au diocèse de Chartres. Empreinte appartenant à M. l'abbé Courtaud.

(1) Cf. Maspero : *Hist.* T II, p. 253 et Alex Moret : *Rois et dieux d'Egypte*, p. 8-9 Pl. II gr. 2.

(2) Ch. VIII, v. 3-4.

cin ? Pourquoi la fille de mon peuple n'est-elle pas guérie et pourquoi sa blessure n'est-elle pas cicatrisée ? » (Ch. VIII, v. 22).

Et plus tard :

Montez en Galaad et prenez de la résine, o Vierge, fille de l'Egypte ; mais vainement vous multiplierez les remèdes : Vous ne guérirez point ! » (Ch. XLVI, v. 11).

De quelles gommes ou de quelles résines (1) peut-il s'agir ici ? Plusieurs arbres du bassin oriental de la Méditerranée peuvent satisfaire à cette demande : le *Mélèze* et le *Térébinthe*, dont la sève coagulée fournit la térébentine, et le *Lentisque*, petit arbre qui produit une résine usitée en médecine comme tonique et fortifiant.

Il faut aussi nommer les *Acacias-gommiers* d'Egypte et d'Arabie, qui donnent la gomme nilotique et la gomme arabique ; le *Palmier-Dragon*, d'où coule une autre gomme médicinale, le Sang-dragon ; le *Santal rouge* des Indes, qui produit une substance analogue au sang-dragon ; enfin l'*Arbre à baume*, (2) térébinthacée d'où découle la Myrrhe, résine précieuse employée de tous temps dans la thérapeutique, et que l'on utilise aussi parfois à la place de l'encens, bien que son parfum soit différent ; Ce furent, avec l'or, ces deux aromates que les Mages offrirent au Roi nouveau-né.

Et tous ces remèdes qu'employa comme nous la Médecine ancienne de l'Orient, toutes ces gommes, ces résines éclairantes ou guérissantes, ces aromates et ces précieux parfums, mûris et flambés aux soleils éblouissants, de l'Equateur et de l'Ethiopie au Liban, de la Lybie au fond de la Babylonie, que les Prêtres et les Mages de Ninive, de Tyr, de Babylone, de Palmyre et de Jérusalem, que les hiérodules et les embaumeurs de Thèbes, de Memphis, et d'Héliopolis recherchèrent avidement, tous ces produits merveilleux coulent de l'incision que le fer fait au côté de la tige de ces arbres bénis... Aussi la symbolique du Moyen-âge prit-elle l'homme dans la pauvre misère de sa chair souffrante pour le prosterner devant le côté ouvert du Christ, le faisant remonter par ce chemin jusqu'à son Cœur, source de ses compatissantes bontés et de son Sang précieux : les gommes efficaces ne sont elles pas aussi, le sang de l'arbre coagulé au bord de la blessure, et leur vertu n'ont elles leur source première sous l'écorce visible ? Cent ans après la composition du *Livre des Merveilles*, on inhumait, en la chapelle du collège royal de Cambridge le chanoine prévôt Richard Hacumblen, et, sur la dalle

(1) Ces deux noms sont pris souvent comme synonymes. Cependant en réalité les gommes sont solubles dans l'eau et les résines seulement dans les essences distillées : alcool, ether, etc.

(2) C'est le *Balsamodendron Myrrha*, qui n'est pas à confondre avec le Baumier d'Amérique.

qui recouvrit son corps, on grava l'écusson aux Cinq-Plaies du Sauveur avec cette inscription :

Vulnera Christe tua michi dulci sint medicina !

« Tes plaies, ô Christ ! sont mon plus doux remède ! » (1).

Sources guérissantes pour les âmes, comme les blessures salutaires des arbres le sont pour les corps, les Plaies sacrées sont des trésors, pour la louange desquels l'emblématique médiévale ne recula devant l'acceptation d'aucune exagération, si naïve qu'elle put être ; comme l'abeille qui butine sur toutes fleurs sucrées, elle trouva son compte dans les plus étranges fictions des récits « d'outremer ».

Que le Christ Jésus fut foyer de lumière rayonnante, qu'il fut la panacée universelle de maux de l'âme et le Médecin qui peut tout pour la santé des corps, c'était bien ; mais, quand, aux derniers siècles du Moyen-âge, les mystiques apprirent et crurent, sur parole, que des arbres donnaient des produits encore plus précieux, si possible, ils furent dans le ravissement.

Or, voici ce qu'ils lisaient dans le livre du bon sir John Mandeville :

« Par la mer, on peut aller au royaume de Thalumape ou Thélomasse, qu'on appelle aussi Patham, et ce royaume contient bon nombre de villes. Il y a dans cette île quatre sortes d'arbres dont l'une produit de la farine pour faire le pain, la seconde le miel, la troisième le vin, et la quatrième un dangereux poison. Voici comment ils tirent la farine de l'Arbre à pain : A certaine époque ils font une *incision au tronc de l'arbre*, alors, il sort une sève très épaisse qui, étant solidifiée par la chaleur est ensuite broyée et donne de la farine blanche et délicieuse ; le pain qu'on en fait n'a pas le goût du nôtre, mais il est cependant très bon. On opère de même sur l'Arbre à vin, et sur l'Arbre à huile ».

Le livre enluminé de Flamel, pour le duc de Berry, nous montre naïvement les heureux habitants de ces contrées tirant du vin de ces arbres, comme au trou de forêt d'une barrique qu'il suffit de reboucher après usage, pour empêcher la perte du liquide !

L'« Arbre à pain », dont parle Mandeville, serait-il une variété de Jaquier (*artocarpus*) dont la meilleure, celle du jaquier à feuilles découpées, croît en Océanie ? Mandeville, qui parle de Java, et surtout Jean Hayton, l'ont pu connaître, au moins par oui-dire ; la saveur de son fruit, dont l'intérieur ressemble à de la mie de pain est assez peu différente de celle du pain de froment, avec, paraît-il, un léger goût de fond d'artichaut.

(1) Cf. *Les sources du Sauveur*, in *Regnabit*, août 1923, p. 206.

La sève de certains arbres, mélangée à de l'eau, en fait une agréable boisson, et l'« Arbre à vin » de Mandeville doit être de cette famille. Quant à « l'Arbre à huile » son nom est applicable à plusieurs variétés de palmiers qui donnent des substances grasses et oléagineuses que nous employons encore sous le nom d'huiles de palme.



Les indigènes du pays de Patham recueillant le jus des « arbres à vin ». Partie d'une miniature du « Livre des Merveilles. » — Fin du XIV^e siècle.

« L'arbre à Miel » doit-être, en réalité, un de ces palmiers-gommiers dont la sève, solidifiée sur le tronc, est toujours molle aux lèvres de la blessure ; elle produit quand on la met en vase avec un liquide, une sorte de « gelée » analogue comme consistance, et peut-être comme couleur, au miel. Sur le sceau du moine frère Jean Béraud, deux oiseaux, image des âmes, becquètent le tronc du palmier mystique.

Quant à l'Arbre empoisonneur, il est bien connu ; c'est l'« Upas » dont la sève, très vénéneuse, contient de la strychnine, et servait, — si tant est qu'elle n'y sert point encore — en Cochinchine méridionale, à Sumatra et à Bornéo pour empoisonner les armes. Naturellement, cet arbre-là fut « l'arbre de Satan », l'image de l'Anti-Christ qui prend, pour perdre, la même aspect que prend le Rédempteur pour sauver.

Sera-t-on surpris que dans la paix méditative des cloîtres, où l'on écoutait avidement les interminables récits des pèlerins et des Croisés, où, plus tard, on lisait les écrits de Marco Polo, des moines Hayton et Odric de Pardemone, et de Mandeville enfin, on se voit épris d'enthousiasme devant des arbres qui prêtaient à un aussi merveilleux symbolisme ? Des arbres qui donnaient gratuitement à l'homme par la blessure de leur flanc, le Miel dont l'Écriture a chanté la vertu, l'Huile dont l'église sacre le front de ses Pontifes et des souverains, le front des nouveaux-nés et celui de ceux qui vont mourir ; la Farine et le Vin qui sont la vie de l'homme, et sa joie, le Pain et le Vin, qui deviennent, de par sa puissance et son Amour, le Corps et le Sang du Christ.



Sceau de Fr. Jehan Berard. — Musée des Antiquaires de l'Ouest à Poitiers.

Comment les yeux de ces mystiques n'auraient-ils pas reconnu, en eux, l'image de cet Homme-Dieu qu'ils cherchaient partout, de « l'Auteur de tous dons parfaits » qui donne à l'homme par la blessure de son côté ouvert, et dans un jet de son Cœur, le miel et l'huile de sa doctrine, le pain et le vin de son Eucharistie.

Comprend-on maintenant toute la chaude poésie qui se lève, toute la pénétrante ferveur qui émane de cette emblématique des arbres où surgissent de prestigieuses et multiples évocations du Christ adoré, des images merveilleusement évocatrices, nées et faites de tout ce que la terre fabuleuse de l'Orient produit en réalité de plus utile, de plus délicieux, de plus éminemment précieux ; de cette emblématique où se mêlent, dans une symphonie splendide de glorification et de reconnaissance, et le pain et le vin merveilleux, l'huile et les sucres efficaces et le miel et les gommes guérissantes, et les résines odorantes et lumineuses, et les parfums, entre tous parfaits, du baume, de la myrrhe et de l'encens !

Et, pour conclure, que l'on soit bien persuadé, quand, dans un motif décoratif ou sur le champ d'un blason, ou bien au centre d'un sceau ancien, apparaissent des arbres isolés, (1) que, sous leur écorce et dans l'ombre de leur feuillage c'est, le plus souvent, le Seigneur Jésus-Christ qui se cache, et, avec Lui, toute la munificence de ses divines générosités.

Loudun (Vienne)

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

(1) Je ne parle pas ici, bien entendu, des cas où les arbres sont des « armes parlantes », c'est-à-dire figurent un nom de personne ; par exemple un *pin* pour Dupin, un *poirier* pour un Poirier, un *chêne* pour un Chesneau etc... Ce sont là des jeux de mots qui appartiennent plus au rébus qu'à la véritable emblématique.



LE SACRE-CŒUR et la Légende du Saint Graal

C'est une frondaison aussi — et charmeuse autant que touffue — celle des vieux mythes qui ont fait la première éducation de l'humanité.

Beaux rejets de la tradition primitive, ou belles pousses autonomes de l'esprit humain, ces légendes n'exprimeraient-elles pas à leur façon les traits du Christ que le premier homme dut annoncer à ses fils et que toutes les âmes, d'instinct, attendent ?

Monsieur René Guénon voit dans le Graal — la coupe mystérieuse de l'un de nos romans mystiques — une figure du Cœur aimant que « le Seigneur donna un jour à sainte Mechtilde sous le symbole d'une coupe d'or où tous les Saints devaient boire le breuvage de vie » (Le livre de la grâce spéciale, 1^{re} partie, ch. XXII, n° 41).

Puissent tous les vieux mythes nous faire boire à la doctrine traditionnelle où les amis de Regnabit aimeront à retrouver une pré-manifestation du Cœur de Jésus.

FÉLIX ANIZAN.

*
* *

Dans un de ses derniers articles (*Regnabit*, juin 1925), M. Charbonneau-Lassay signale très justement, comme se rattachant à ce qu'on pourrait appeler la « préhistoire du Cœur Eucharistique de Jésus », la légende du Saint Graal, écrite au XII^e siècle, mais bien antérieure par ses origines, puisqu'elle est en réalité une adaptation chrétienne de très anciennes traditions celtiques. L'idée de ce rapprochement nous était déjà venue à l'occasion de l'article antérieur, extrêmement intéressant au point de vue où nous nous plaçons, intitulé *Le Cœur humain et la notion du Cœur de Dieu dans la religion de l'ancienne Egypte* (novembre 1924), et dont nous rappellerons le passage suivant : « Dans les hiéroglyphes, écriture sacrée où souvent l'image de

la chose représente le mot même qui la désigne, le cœur ne fut cependant figuré que par un emblème : le vase. Le cœur de l'homme n'est-il pas en effet le vase où sa vie s'élabore continuellement avec son sang ? » C'est ce vase, pris comme symbole du cœur et se substituant à celui-ci dans l'idéographie égyptienne, qui nous avait fait penser immédiatement au Saint Graal, d'autant plus que dans ce dernier, outre le sens général du symbole (considéré d'ailleurs à la fois sous ses deux aspects divin et humain), nous voyons encore une relation spéciale et beaucoup plus directe avec le Cœur même du Christ.

En effet, le Saint Graal est la coupe qui contient le précieux sang du Christ, et qui le contient même deux fois, puisqu'elle servit d'abord à la Cène, et qu'ensuite Joseph d'Arimathie y recueillit le sang et l'eau qui s'échappaient de la blessure ouverte par la lance du centurion au flanc du Rédempteur. Cette coupe se substitue donc en quelque sorte au Cœur du Christ comme réceptacle de son sang, elle en prend pour ainsi dire la place et en devient comme un équivalent symbolique ; et n'est-il pas encore plus remarquable, dans ces conditions, que le vase ait été déjà anciennement un emblème du cœur ? D'ailleurs, la coupe, sous une forme ou sous une autre, joue, aussi bien que le cœur lui-même, un rôle fort important dans beaucoup de traditions antiques ; et sans doute en était-il ainsi notamment chez les Celtes, puisque c'est de ceux-ci qu'est venu ce qui constitua le fond même ou tout au moins la trame de la légende du Saint Graal. Il est regrettable qu'on ne puisse guère savoir avec précision quelle était la forme de cette tradition antérieurement au Christianisme, ainsi qu'il arrive du reste pour tout ce qui concerne les doctrines celtiques, pour lesquelles l'enseignement oral fut toujours l'unique mode de transmission usité ; mais il y a d'autre part assez de concordances pour qu'on puisse du moins être fixé sur le sens des principaux symboles qui y figuraient, et c'est là ce qu'il y a en somme de plus essentiel.

Mais revenons à la légende sous la forme où elle nous est parvenue ; ce qu'elle dit de l'origine même du Graal est fort digne d'attention : cette coupe aurait été taillée par les anges dans une émeraude tombée du front de Lucifer lors de sa chute. Cette émeraude rappelle d'une façon frappante l'*urnâ*, la perle frontale qui, dans l'iconographie hindoue, tient souvent la place du troisième œil de *Shiva*, représentant ce qu'on peut appeler le « sens de l'éternité ». Ce rapprochement nous semble plus propre que tout autre à éclairer parfaitement le symbolisme du Graal ; et l'on peut même y saisir une relation de plus avec le cœur, qui est, pour la tradition hindoue comme pour bien d'autres, mais peut-être plus nettement encore, le centre de

l'être intégral, et auquel, par conséquent, ce « sens de l'éternité » doit être directement rattaché.

Il est dit ensuite que le Graal fut confié à Adam dans le Paradis terrestre, mais que, lors de sa chute, Adam le perdit à son tour, car il ne put l'emporter avec lui lorsqu'il fut chassé de l'Eden ; et cela encore devient fort clair avec le sens que nous venons d'indiquer. L'homme, écarté de son centre originel par sa propre faute, se trouvait désormais enfermé dans la sphère temporelle ; il ne pouvait plus rejoindre le point unique d'où toutes choses sont contemplées sous l'aspect de l'éternité. Le Paradis terrestre, en effet, était véritablement le « Centre du Monde », partout assimilé symboliquement au Cœur divin ; et ne peut-on dire qu'Adam, tant qu'il fut dans l'Eden, vivait vraiment dans le Cœur de Dieu ?

Ce qui suit est plus énigmatique : Seth obtint de rentrer dans le Paradis terrestre et put ainsi recouvrer le précieux vase ; or Seth est une des figures du Rédempteur, d'autant plus que son nom même exprime les idées de fondement, de stabilité, et annonce en quelque façon la restauration de l'ordre primordial détruit par la chute de l'homme. Il y avait donc dès lors tout au moins une restauration partielle, en ce sens que Seth et ceux qui après lui possédèrent le Graal pouvaient par là même établir, quelque part sur la terre, un centre spirituel qui était comme une image du Paradis perdu. La légende, d'ailleurs, ne dit pas où ni par qui le Graal fut conservé jusqu'à l'époque du Christ, ni comment fut assurée sa transmission ; mais l'origine celtique qu'on lui reconnaît doit probablement laisser entendre que les Druides y eurent une part et doivent être comptés parmi les conservateurs réguliers de la tradition primordiale. En tout cas, l'existence d'un tel centre spirituel, ou même de plusieurs, simultanément ou successivement, ne paraît pas pouvoir être mise en doute, quoi qu'il faille penser de leur localisation ; ce qui est à noter, c'est qu'on attachait partout et toujours à ces centres, entre autres désignations, celle de « Cœur du Monde », et que, dans toutes les traditions, les descriptions qui s'y rapportent sont basées sur un symbolisme identique, qu'il est possible de suivre jusque dans les détails les plus précis. Cela ne montre-t-il pas suffisamment que le Graal, ou ce qui est ainsi représenté, avait déjà, antérieurement au Christianisme, et même de tout temps, un lien des plus étroits avec le Cœur divin et avec l'*Emmanuel*, nous voulons dire avec la manifestation, virtuelle ou réelle selon les âges, mais toujours présente, du Verbe éternel au sein de l'humanité terrestre ?

Après la mort du Christ, le Saint Graal fut, d'après la légende, transporté en Grande-Bretagne par Joseph d'Arimathie et Nicodème ; alors commence à se dérouler l'histoire des Chevaliers

de la Table Ronde et de leurs exploits, que nous n'entendons pas suivre ici. La Table Ronde était destinée à recevoir le Graal lorsqu'un des Chevaliers serait parvenu à le conquérir et l'aurait apporté de Grande-Bretagne en Armorique ; et cette table est aussi un symbole vraisemblablement très ancien, un de ceux qui furent associés à l'idée de ces centres spirituels auxquels nous venons de faire allusion. La forme circulaire de la table est d'ailleurs liée au « cycle zodiacal » (encore un symbole qui mériterait d'être étudié plus spécialement) par la présence autour d'elle de douze personnages principaux, particularité qui se retrouve dans la constitution de tous les centres dont il s'agit. Cela étant, ne peut-on voir dans le nombre des douze Apôtres une marque, parmi une multitude d'autres, de la parfaite conformité du Christianisme avec la tradition primordiale, à laquelle le nom de « préchristianisme » conviendrait si exactement ? Et d'autre part, à propos de la Table Ronde, nous avons remarqué une étrange concordance dans les révélations symboliques faites à Marie des Vallées (voir *Regnabit*, novembre 1924), et où est mentionnée « une table ronde de jaspe, qui représente le Cœur de Notre-Seigneur », en même temps qu'il y est question d'« un jardin qui est le Saint Sacrement de l'autel », et qui, avec ses « quatre fontaines d'eau vive », s'identifie mystérieusement au Paradis terrestre ; n'est-ce pas là encore une confirmation assez étonnante et inattendue des rapports que nous signalions plus haut ?

Naturellement, ces notes trop rapides ne sauraient avoir la prétention de constituer une étude complète sur une question aussi peu connue ; nous devons nous borner pour le moment à donner de simples indications, et nous nous rendons bien compte qu'il y a là des considérations qui, au premier abord, sont susceptibles de surprendre quelque peu ceux qui ne sont pas familiarisés avec les traditions antiques et avec leurs modes habituels d'expression symbolique ; mais nous nous réservons de les développer et de les justifier plus amplement par la suite, dans des articles où nous pensons pouvoir aborder également bien d'autres points qui ne sont pas moins dignes d'intérêt.

En attendant, nous mentionnerons encore, en ce qui concerne la légende du Saint Graal, une étrange complication dont nous n'avons pas tenu compte jusqu'ici : par une de ces assimilations verbales qui jouent souvent dans le symbolisme un rôle non négligeable, et qui d'ailleurs ont peut-être des raisons plus profondes qu'on ne se l'imaginerait à première vue, le Graal est à la fois un vase (*grasale*) et un livre (*gradale* ou *graduale*). Dans certaines versions, les deux sens se trouvent même étroitement rapprochés, car le livre devient alors une inscription tracée par le Christ ou par un ange sur la coupe elle-même. Nous

n'entendons actuellement tirer de là aucune conclusion, bien qu'il y ait des rapprochements faciles à faire avec le « Livre de Vie » et avec certains éléments du symbolisme apocalyptique.

Ajoutons aussi que la légende associe au Graal d'autres objets, et notamment une lance, qui, dans l'adaptation chrétienne, n'est autre que la lance du centurion Longin ; mais ce qui est bien curieux, c'est la préexistence de cette lance ou de quelqu'un de ses équivalents comme symbole en quelque sorte complémentaire de la coupe dans les traditions anciennes. D'autre part, chez les Grecs, la lance d'Achille passait pour guérir les blessures qu'elle avait causées ; la légende médiévale attribue précisément la même vertu à la lance de la Passion. Et ceci nous rappelle une autre similitude du même genre : dans le mythe d'Adonis (dont le nom, du reste, signifie « le Seigneur »), lorsque le héros est frappé mortellement par le boutoir d'un sanglier (remplaçant ici la lance), son sang, en se répandant à terre, donne naissance à une fleur ; or M. Charbonneau a signalé dans *Regnabit* (janvier 1925) « un fer à hosties, du XII^e siècle, où l'on voit le sang des plaies du Crucifié tomber en gouttelettes qui se transforment en roses, et le vitrail du XIII^e siècle de la Cathédrale d'Angers où le sang divin, coulant en ruisseaux, s'épanouit aussi sous forme de roses ». Nous aurons tout à l'heure à reparler du symbolisme floral, envisagé sous un aspect quelque peu différent ; mais, quelle que soit la multiplicité des sens que présentent presque tous les symboles, tout cela se complète et s'harmonise parfaitement, et cette multiplicité même, loin d'être un inconvénient ou un défaut, est au contraire, pour qui sait la comprendre, un des avantages principaux d'un langage beaucoup moins étroitement limité que le langage ordinaire.

Pour terminer ces notes, nous indiquerons quelques symboles qui, dans diverses traditions, se substituent parfois à celui de la coupe, et qui lui sont identiques au fond ; ce n'est pas là sortir de notre sujet, car le Graal lui-même, comme on peut facilement s'en rendre compte par tout ce que nous venons de dire, n'a pas à l'origine une autre signification que celle qu'a généralement le vase sacré partout où il se rencontre, et qu'a notamment, en Orient, la coupe sacrificielle contenant le *Soma* védique (ou le *Haoma* mazdéen), cette extraordinaire « préfiguration » eucharistique sur laquelle nous reviendrons peut-être en quelque autre occasion. Ce que figure proprement le *Soma*, c'est le « breuvage d'immortalité » (l'*Amritâ* des Hindous, l'*Ambrosie* des Grecs, deux mots étymologiquement semblables), qui confère ou restitue, à ceux qui le reçoivent avec les dispositions requises, ce « sens de l'éternité » dont il a été question précédemment.

Un des symboles dont nous voulons parler est le triangle

dont la pointe est dirigée vers le bas ; c'est comme une sorte de représentation schématique de la coupe sacrificielle, et il se rencontre à ce titre dans certains *yantras* ou symboles géométriques de l'Inde. D'autre part, ce qui est très remarquable à notre point de vue, c'est que la même figure est également un symbole du cœur, dont elle reproduit d'ailleurs la forme en la simplifiant ; le « triangle du cœur » est une expression courante dans les traditions orientales. Cela nous amène à une observation qui a aussi son intérêt : c'est que la figuration du cœur inscrit dans un triangle ainsi disposé n'a en soi rien que de très légitime, qu'il s'agisse du cœur humain ou du Cœur divin, et qu'elle est même assez significative quand on la rapporte aux emblèmes usités par certain hermétisme chrétien du moyen âge, dont les intentions furent toujours pleinement orthodoxes. Si l'on a voulu parfois, dans les temps modernes, attacher à une telle représentation un sens blasphématoire (voir *Regnabit*, août-septembre 1924), c'est qu'on a, consciemment ou non, altéré la signification première des symboles, jusqu'à renverser leur valeur normale ; il y a là un phénomène dont on pourrait citer maints exemples, et qui trouve d'ailleurs son explication dans le fait que certains symboles sont effectivement susceptibles d'une double interprétation et ont comme deux faces opposées. Le serpent, par exemple, et aussi le lion, ne signifient-ils pas à la fois, et suivant les cas, le Christ et Satan ? Nous ne pouvons songer à exposer ici à ce sujet une théorie générale qui nous entraînerait bien loin ; mais on comprendra qu'il y a là quelque chose qui rend très délicat le maniement des symboles, et aussi que ce point requiert une attention toute spéciale lorsqu'il s'agit de découvrir le sens réel de certains emblèmes et de les traduire correctement.

Un autre symbole qui équivaut fréquemment à celui de la coupe, c'est un symbole floral : la fleur, en effet, n'évoque-t-elle pas par sa forme l'idée d'une « réceptacle », et ne parle-t-on pas du « calice » d'une fleur ? En Orient, la fleur symbolique par excellence est le lotus ; en Occident, c'est le plus souvent la rose qui joue le même rôle. Bien entendu, nous ne voulons pas dire que ce soit là l'unique signification de cette dernière, non plus que du lotus, puisque, au contraire, nous en indiquons nous-même une autre précédemment ; mais nous la verrons volontiers dans le dessin brodé sur ce canon d'autel de l'abbaye de Fontevault (*Regnabit*, janvier 1925, figure p. 106), où la rose est placée au pied d'une lance le long de laquelle pleuvent des gouttes de sang. Cette rose apparaît là associée à la lance exactement comme la coupe l'est ailleurs, et elle semble bien recueillir les gouttes de sang plutôt que provenir de la transformation de l'une d'elles ; mais, du reste, les deux significations se complètent bien plus qu'elles ne s'opposent, car ces gouttes, en tombant sur la rose, la vivifient et la font s'épanouir. C'est la

« rosée céleste », suivant la figure si souvent employée en relation avec l'idée de la Rédemption, ou avec les idées connexes de régénération et de résurrection ; mais cela encore demanderait de longues explications, quand bien même nous nous bornerions à faire ressortir la concordance des différentes traditions à l'égard de cet autre symbole.

D'autre part, puisqu'il a été question ici de la Rose-Croix à propos du sceau de Luther (janvier 1925), nous dirons que cet emblème hermétique fut d'abord spécifiquement chrétien, quelles que soient les fausses interprétations plus ou moins « naturalistes » qui en ont été données à partir du XVIII^e siècle ; et n'est-il pas remarquable que la rose y occupe, au centre de la croix, la place même du Sacré-Cœur ? En dehors des représentations où les cinq plaies du Crucifié sont figurées par autant de roses, la rose centrale, lorsqu'elle est seule, peut fort bien s'identifier au Cœur lui-même, au vase qui contient le sang, qui est le centre de la vie et aussi le centre de l'être tout entier.

Il y a encore au moins un autre équivalent symbolique de la coupe : c'est le croissant lunaire ; mais celui-ci, pour être convenablement expliqué, exigerait des développements qui seraient tout à fait en dehors du sujet de la présente étude ; nous ne le mentionnons donc que pour ne négliger entièrement aucun côté de la question.

De tous les rapprochements que nous venons de signaler, nous tirerons déjà une conséquence que nous espérons pouvoir rendre encore plus manifeste par la suite : lorsqu'on trouve partout de telles concordances, n'y a-t-il pas là plus qu'un simple indice de l'existence d'une tradition primordiale ? Et comment expliquer que, le plus souvent, ceux mêmes qui se croient obligés d'admettre en principe cette tradition primordiale n'y pensent plus ensuite et raisonnent en fait exactement comme si elle n'avait jamais existé, ou tout au moins comme si rien ne s'en était conservé au cours des siècles ? Si l'on veut bien réfléchir à ce qu'il y a d'anormal dans une telle attitude, on sera peut-être moins disposé à s'étonner de certaines considérations, qui, à la vérité, ne paraissent étranges qu'en vertu des habitudes mentales propres à notre époque. D'ailleurs, il suffit de chercher un peu, à la condition de n'y apporter aucun parti pris, pour découvrir de tous côtés les marques de cette unité doctrinale essentielle, dont la conscience a pu parfois s'obscurcir dans l'humanité, mais qui n'a jamais entièrement disparu ; et, à mesure qu'on avance dans cette recherche, les points de comparaison se multiplient comme d'eux-mêmes et des preuves nouvelles apparaissent à chaque instant ; certes, le *Quærite et invenietis* de l'Évangile n'est pas un vain mot.

RENÉ GUÉNON.

LA DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS

CHEZ LES ANNONCIADES CÉLESTES

CHAPITRE DEUXIÈME:

LE MANUSCRIT DE L'ANNONCIADE DE DOLE

et l'Épanouissement de la Dévotion au Cœur de Jésus.

Jusqu'ici nous n'avons rencontré que des passages ou des textes isolés. Avec l'Annonciade Céleste de Dole, nous allons trouver ce que j'aurais appeler le Code de la dévotion au Sacré-Cœur. Il s'agit d'un manuscrit que j'ai pu il y a quelques années acquérir et offrir au Monastère de Langres. Il s'était conservé depuis la révolution dans une modeste famille de Menotrey, depuis à Dole, la famille Bey et présente les caractères de la plus indiscutable authenticité. Il n'est pas signé ni daté, mais il n'est pas difficile d'après le texte de voir qu'il n'a pu être écrit qu'à l'Annonciade de Dôle, seul monastère où l'on puisse rencontrer ensemble la dévotion à N. D. Libératrice, la vénération de Mère Loruise de Jésus, carmélite, de la Vénérable Anne de Xaintonge, fondatrice des Ursulines. Quant à l'époque, l'écriture est celle du type qu'on appelle des Ursulines, et dont on a eu longuement à s'occuper pour l'examen des documents sur Mère Anne de Xaintonge, au cours de son procès de béatification. Témoin d'office dans ce procès je ne pouvais conserver le moindre doute sur l'âge du manuscrit. Cette écriture qui est celle des jeunes filles élevées à St Ursule à partir de 1606 cesse d'être enseignée vers le milieu du XVII^e siècle. Les types les plus récents qu'on en ait émanent de sœur Catherine de St Mauris qui mourut fort âgé l'année même des premières apparitions de Paray, et qui était la plus jeune des élèves de la Vénérable Anne.

D'autre part il y a tout lieu d'admettre que le manuscrit fut composé entre 1640 et 1657. En effet c'est à cette première date que se développe la dévotion à N. D. Libératrice (vœu le 30 juin 1640) qui était peu en honneur avant cette date, hors de quelques églises où l'on célébrait sous ce vocable N-D. de Pitié protectrice des maisons d'Autriche et de Bourgogne. D'autre part, bien qu'elle ait soin de recueillir pour les invoquer dans des litanies privées toutes les Saintes personnes qu'elle connaît, et notamment Mère Loyse de Jésus Gallois et mère Anne de Xainctonge, et quoique nous sachions par la vie de Mère Thérèse de Jésus Bereur (morte en janvier 1657) qu'elle eut des rapports

très fréquents avec l'Annonciade de Dole, et qu'après sa mort les religieuses de ce monastère obtinrent d'elle des faveurs jugées miraculeuses, le nom de cette pieuse carmélite n'est pas recueilli dans la litanie.

Bien que ne pouvant donc préciser l'année entre 1640 et 1657, ni le nom de l'écrivain, nous sommes autorisés à affirmer que le manuscrit des Annonciades de Dole est antérieur de vingt ans aux premières apparitions de Paray.

C'est un recueil de prières variées, litanies, méditations, qu'une religieuse a copiées pour son usage personnel.

A la page 34, commence :

« L'office du Sacré-Cœur de Notre Seigneur Jésus Christ ».

Il est suivi à la page 42 des : *Litaniae Sacratissimi Cordis Jesu*. (1)

Puis page 45 du : « Chapelet à l'honneur du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Le chapelet consiste à réciter à la place du Credo la prière « Anima Christi Sanctifica me... » Sur chaque gros grain : Jésus doux de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre ; Nous vous adorons, ô Christ, très affligé dans le jardin des Oliviers, méprisé des impies dans votre Eucharistie ; vous êtes le Seul Saint, le Seul Seigneur, le Seul très haut ô Jésus. » Sur chaque petit grain : « Je vous adore, ô cœur très sacré de Jésus ; enflammez mon cœur de l'amour qui brûle le vôtre. »

Après, le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria*, on termine par l'oraison :

« O Jésus Christ, qui par un miracle ineffable de votre charité, pour vous attacher les cœurs des mortels avez daigné nous donner votre propre cœur comme nourriture, écoutez nos supplications et nos repentirs, pardonnez les péchés et sur ceux vers lesquels vous dirigez les effusions de votre cœur très doux, dirigez les yeux de votre miséricorde. Pour que nous qui destestons de toute notre âme les opprobres, les mépris, les outrages, les sacrilèges commis envers Vous en quelque lieu du monde par les ingrats mortels, nous nous acquittions dignement envers Vous de ce ministère sacré, nous enflammions notre cœur de dignes sentiments en louanges sans trêve de ce Cœur Sacré, Vous qui vivez et réglez... »

A la page 47 ;

« Consécration au Cœur adorable de Jésus-Christ. »

A la page 49 :

« Amende honorable au Cœur de Jésus. »

A la page 60 :

« Oraison au Sacré-Cœur de Jésus ».

A la page 64 :

(1) « Regnabil » en a donné le texte dans son n° du...

L'« Acte d'adoration au Sacré-Cœur de Jésus Christ » est suivi de l'« Acte d'amour » d'une « Amende honorable au Sacré Cœur de Jésus au très Saint Sacrement de l'autel » d'une « Amende honorable au Sacré Cœur de Jésus Christ qu'il faut faire devant le Saint Sacrement ».

Cela occupe donc 47 pages de ce manuscrit, d'une écriture fine et serrée. On comprendra que la reproduction de ces belles prières excéderait les bornes de cet article. Il suffira de la signaler.

Le recueil de l'Annonciade de Dole et non seulement éloquent pour l'état de la dévotion au Sacré Cœur avant les apparitions de Paray. Il nous montre aussi que cette dévotion était vivante et chère à l'Annonciade, car des passages, d'une écriture bien plus moderne, très probablement du milieu du XVIII^e siècle, ont été ajoutés et parmi ceux-ci le « Règlement de l'Association trinitaire » groupant trois personnes « adoratrice, médiatrice et réparatrice » dans laquelle on récite le chapelet du Sacré Cœur sous une nouvelle formule.

D'une écriture d'époque intermédiaire (p. 445) « *Prière pour toutes les personnes qui sont unies dans le Sacré-Cœur de Jésus* »

II

On pense bien que le rayonnement de Paray devait trouver à l'Annonciade un terrain favorable. Pour qui lit les écrits de la Mère Marie Alexis de Courtebourne morte en 1682 au monastère de St Denis, on sent que si une sève nouvelle a peut-être déjà pénétré, du moins elle n'a produit de si grands fruits que grâce aux traditions les plus vénérables qui l'attendaient pour aider à son éclat.

Voici en effet ce qu'écrit cette pieuse religieuse dans ses « *points d'oraison sur la Préface des constitutions de l'ordre de l'Annonciade Céleste.* »

Ce doit être notre emploi dans nos saintes retraites, de nous retirer continuellement dans le Cœur Adorable de Jésus afin de nous unir intimement à Lui et de nous consumer dans les flammes de son divin amour, nous acquittant de nos devoirs dans cet esprit intérieur de grâce afin de contribuer à notre manière à la beauté et à l'éclat de la diversité des ordres religieux dans l'Eglise, qui est cette admirable épouse dont parle le Prophète lorsqu'il dit « Adtitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato. »

Si nous poursuivons l'examen de cet écrit voici encore des passages qui montrent l'intime lien de la dévotion au Sacré-Cœur avec l'esprit de l'Ordre. C'en est pas une pieuse pensée recueillie par l'influence du voisinage, une nouveauté appréciée et aimée, c'est l'essence même de l'ordre : Parlant de St Jean « *Après*

avoir puisé dans le Cœur de Jésus en connaissance des plus profonds secrets de la Divinité, laquelle en s'unissant à l'homme nous a donné les preuves les plus charmantes de son amour et de la familiarité avec laquelle Il veut converser avec chacune de nous Il nous a appelées... pour entrer dans Son Cœur où résident tous les trésors de la Divinité... Il a voulu pour cela prendre un corps et un cœur comme le nôtre, un Cœur semblable (au nôtre) dans son inclination à l'amour, afin de nous le donner tout entier et de nous y faire boire à longs traits un torrent de ces divines délices qui seront éternellement le prix et la récompense. Or ce que nous aurons quitté pour son amour ; oui la privation des honnêtes plaisirs et libertés que nous pouvions espérer dans le monde seront (1) récompensées. Or cette abondance de douceurs procédante du fleuve de la Divinité c'est-à-dire du Cœur de Jésus, notre aimable Epoux,... »

« Si nous nous sommes séparées de tout, c'est pour nous rendre dans les bras de J. C. où nous jouirons à loisir de la douceur divine de son Sacré Cœur... L'âme prend dans son Cœur Divin l'habitude de toutes les vertus propres de notre état, les regardant dans cet adorable exemplaire des perfections de la Divinité. »

...« On peut dire que c'est J. C. qui nous est venu prendre dans les bras de nos pères et mères pour nous porter dans son propre Cœur... Eveillons nous dans cette croyance qu'Il nous tient serré auprès de son Divin Cœur... Qui nous déclare l'amour de son Cœur pour les âmes qui sont particulièrement à Lui. »

« A cette vue, ayons recours au Cœur Adorable de Jésus unissons et perdons heureusement le nôtre dans le sien pour commencer dès ce moment d'aimer de son même amour, ou vivre que de ses mouvements, et recevoir de lui les sentiments de reconnaissance, de louanges etc... »

« Si l'amour du Cœur divin de Jésus est ardeur il est merveilleusement actif, il ne dit jamais c'est assez et sans se lasser, ce Cœur (pour parler selon notre manière de concevoir), fait à tous moments de nouveaux efforts. Il passe et se perd à tout instant par les mouvements de son amour dans la divinité, et c'est de Lui qu'il faut dire d'une manière incompréhensible qu'il est plus où il aime que non pas où il anime, le Cœur de Jésus ne vivant pas en Lui-même, ni pour lui-même, mais seulement en son Père et pour son Père, mais disons mieux l'amour de Jésus est sans effort, et sans mouvement, n'y ayant rien en Lui à consumer ; l'amour est comme le feu dans son centre, sans activité ; il brûle toujours et dans un repos adorable que nous ne pouvons concevoir, et les feux des plus ardents séraphins ne sont que glace comparés à celui de ce Cœur le plus aimant et le plus digne d'être aimé qui sera jamais. Adorons ses ardeurs et ses flammes, aimons-le de tout ce que nous sommes

(1) La ; il faudrait « Sera. »

et nous reconnaissant incapables d'aimer Dieu comme il le mérite, unissons notre cœur au sien, l'abandonnant à ce feu sacré, afin d'en être brûlée et consumée. »

Dans une retraite préparatoire à la Profession la même religieuse écrit : *« Lui offrant tout ce que nous sommes sur le Cœur adorable de Jésus, suppliant ce même Jésus d'être le Sacrificateur et le consommateur de la victime, nous unissant à Lui pour n'être qu'une seule Hostie à la gloire de Dieu Son père... »*

Oh la riche pauvreté qui nous donne entrée dans le Cœur de Jésus où sont tous les trésors.

Unissons nos cœurs au sien pour désirer et demander avec Lui, comme Lui et par Lui. »

Dans une retraite sur le Très Saint Sacrement, modèle de perfection religieuse :

« Le Cœur adorable de Jésus est continuellement élevé d'une manière admirable vers Dieu son Père pour l'adorer et aimer... Le Cœur de Jésus est un divin sanctuaire où il ne nous est pas permis d'entrer pour en considérer les ardeurs... Supplions Jésus Christ de nous introduire aujourd'hui dans le secret de son Cœur Divin pour y savourer à longs traits la douceur de son amour, et recevoir de sa bonté la mesure de grâce et de charité qu'il nous a préparée de toute éternité.

Ailleurs, méditant sur l'Agonie de Notre-Seigneur *« Il semble que le Fils de Dieu ait renfermé dans cette oraison tout ce que son Divin Cœur pouvait produire de plus tendre, et de plus intime, pour nous en faire l'expression dans les derniers jours de sa vie sur la terre. »* Et parlant de ses angoisses en voyant l'ingratitude future de tant d'âmes. *« La peine aurait été insupportable à un cœur moins amoureux du salut des hommes qu'était celui de Jésus, lequel par l'excès de sa charité laissa son âme sainte boire ce calice d'amertume. »*

Enfin sur le Crucifix : *« Jésus veut que ses saintes mains soient percées afin que d'elles découlent à tout moment sur nous les grâces les plus abondantes et comme si cela ne suffisait pas, Il permet encore qu'on lui ouvre le côté pour nous donner entrée dans son Cœur et y connaître les effets de son amour ; mais n'espérons pas de participer aux trésors de ce Sacré-Cœur si nous n'approchons de ce trône de miséricorde (la Croix) pour nous unir à Jésus souffrant, car Il est notre Epoux. »*

Jusqu'ici nous avons trouvé la preuve que la dévotion au Sacré Cœur était générale et foncière à l'Annonciade Céleste. Mais nos documents sont tous des écrits individuels. Et pour graves

et concordantes que soient de telles preuves pour établir que la dévotion de ces Saintes âmes était celle de tout l'ordre, on sera heureux de trouver la preuve de cette affirmation à l'époque même où Sainte Marguerite Marie était encore l'objet de tant de contradictions et où le culte prêché par elle rencontrait encore de si graves obstacles.

Cet élément de notre étude nous est fourni par la « Conduite intérieure des Annonciades Célestes, ou méthode pour s'habituer à faire les actions journalières dans l'esprit de l'Institut de l'Annonciade. » (1)

« Pour réciter l'office, il faut avec humilité se renfermer dans le Cœur de Jésus pour y trouver la ferveur, l'amour et la sainteté nécessaires pour une si haute action et en Lui et par Lui adorer, aimer et glorifier la Très Sainte Trinité... et après l'office « Mon aimable Sauveur, je baise affectueusement la plaie d'amour de Votre Sacré Côté, et recommande à Votre divin Cœur, ce tiède et froid service pour être amendé, offrez-le à Dieu votre Père. »

Tous les exercices du jour se font en union intime avec le Divin Cœur :

En sortant du Chœur : *« Très Sainte et Auguste Trinité, j'adore toutes vos volontés et desseins éternels sur moi pendant ce jour, et je vous demande par le Divin Cœur de mon Sauveur, et ses mérites infinis, pardon et miséricorde de tous les obstacles et empêchements que j'y ai apportés jusqu'à présent. »*

A la Sainte Messe : *« Seigneur je vous offre aussi cette victime d'amour pour l'expiation de tous mes péchés, négligences et infidélités... faites qu'ils demeurent tous consumés dans l'ardente journalière de son Cœur Divin »*

A l'examen : *« Par la Plaie d'amour de Votre Sacré Côté, et par les mérites et divines pensées de votre Cœur Divin, pardonnez-moi les inutiles et mauvaises pensées que j'ai eues en ce jour. »*

Au soir : *« Que Votre Cœur amoureux, ô Jésus, soit mon tombeau où je demeure ensevelie pour jamais. »*

A l'examen du soir : *« O bon Jésus, renfermez-moi en Votre Cœur et me fortifiez, parce que je veux résolument m'amender par votre grâce et vous être demain plus fidèle. »*

Et comme si ce n'était assez voici une « Oraison au Cœur de Jésus ».

« O Jésus, l'unique amour de mon âme, j'adore, je loue et glorifie votre béni et très doux Cœur, comme étant la Source et le Centre de tous les amours je vous rends très humbles actions de grâces des devoirs que vous rendez incessamment à Dieu Votre Père, pour moi, je vous offre mon Cœur, afin que vous l'unissiez

(1) A Liège chez Destrez 1695.

si étroitement au Vôtre que toutes mes pensées, affections, paroles et œuvres de ce jour soient régies et gouvernées selon votre sainte volonté ; j'adore la douceur et débonnairété, la constance et ferveur de votre divin Cœur, et l'amour compatissant par lequel vous avez ressenti nos misères et infirmités ; j'adore votre amour de bénéfice par lequel vous vous êtes libéralement communiqué nous donnant vous même, au Saint Sacrement de l'autel ; j'adore votre amour excessif, qui vous a fait sacrifier corps, sang et vie sur la Croix, Vous consumant ainsi dans les flammes du feu sacré qui brûlait dans votre Saint Cœur... »

Enfin à la Sainte Communion : « *Recevez-moi, ô Jésus dans votre Cœur, faites qu'il soit à jamais ma demeure.* »

IV

Ne nous étonnons donc point si durant tout le XVIII^e siècle les Monastères de l'Annonciade Céleste vont tour à tour fournir une note éloquente à cette pieuse symphonie :

Les Annonciades Célestes de Joinville sont heureuses d'accéder aux pieuses suggestions qui commencent à se divulguer. Dès le 18 mars 1710, la R^{ve} Mère Marie Chérubine prieure, la R^{ve} Mère Marie Angélique, sous prieure, et toutes les religieuses capitulaires se dévouent d'un consentement unanime, à honorer le Sacré-Cœur de Jésus ; elles bâtissent une chapelle à son honneur s'inscrivant toutes dans la Confrérie que Clément XI a approuvée et enrichie d'indulgences le 27 octobre 1703. Elles décident de célébrer solennellement la fête du Sacré Cœur le Vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu.

Poussées par la Mère Marie Séraphine Formel qu'anime « une tendre dévotion au Sacré Cœur de Jésus » elle instituent en 1726 dans leur chapelle pour les fidèles « la confrérie et association en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus par l'autorité de Notre S. P. le Pape Benoît XIII et la permission de Mgr l'illustre et Révérendissime Nicolas de Saulx de Tavannes, évêque comte de Châlons, pair de France, premier aumônier de la Reine. » Le 1^{er} mois la communauté ouvre le registre en s'inscrivant tout entière.

Est-il téméraire de voir par l'Annonciade et le premier aumônier de la Reine la voie par laquelle la dévotion au Sacré Cœur pénétrera dans l'oratoire de Marie Leczinska et par l'influence de cette malheureuse et sainte princesse sera propagée et admise par l'assemblée des évêques de France.

Aussi, admirez les effets merveilleux de cette dévotion dans la vie de Sœur Marie Alexandrine de l'Enfant Jésus Vandin qui mourut en 1729 et de Mère Marie Chérubine Royer, qui mourut en 1732 toutes deux dans ce même monastère de Joinville.

La première « continuellement occupée à prier pour la conversion des pécheurs et des infidèles, faisant pour ce sujet des pénitences excessives, s'offrait au Sacré Cœur de Jésus pour porter les peines dues à leurs péchés ; souvent elle était prise au mot, et on voyait dans les personnes pour qui elle souffrait des changements surprenants. Sa charité pour les pécheurs l'a portée à faire au Sacré-Cœur de Jésus une donation de tous les mérites qu'elle avait acquis, de tous ceux qu'elle pourrait acquérir dans la suite par sa grâce, de toutes les prières, mortifications, bonnes œuvres, etc, et même de tous les suffrages qu'on ferait pour elle après sa mort, afin qu'il en disposât en faveur de ceux qu'il Lui plairait, car disait-elle, le Sacré Cœur de Jésus, me suffit, j'ai tout en Lui. »

La Mère Marie Chérubine ne se laissait point dépasser « Son amour pour notre cher Sauveur éclatait en une infinité de belles étincelles ; sans cesse elle l'adorait dans l'auguste Sacrement de l'autel, dans les stations de la passion, dans ses précieuses Plaies, dans son Cœur Sacré dont elle a érigé une confrérie publique dans notre église avec tout le concours et l'édification imaginables ; elle était sans cesse en mouvement pour procurer des adorateurs à ce Cœur Sacré dont elle s'était engagée par vœu de procurer gloire par tous les moyens possibles. »

Saintement jalouse de celle de Joinville, l'Annonciade de Besançon, avec les avis de la mère Marie Xavier Pourtier, qui mourut en 1727, nous fournit le plus beau texte opposant la dévotion au Sacré Cœur, aux sévérités du Jansénisme :

« Quand vos péchés vous reviennent en esprit, dit-elle, dites incontinent : Malheur au temps où je ne vous ai pas aimé, o mon Dieu ; je m'unis à la disposition du Sacré Cœur de Jésus à l'égard de ces mêmes péchés ; je les déteste par Lui et je vous conjure d'exaucer sa prière : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Avec la même confiance, lorsque ces bonnes filles voient leurs intérêts temporels fort compromis, elles les remettent au Sacré-Cœur et nous avons l'un des faits les plus remarquables dans l'histoire de la dévotion aux « Premier Vendredi » :

« Il nous laissa quelque temps sans argent, pour éprouver notre confiance ; nous eûmes recours à la Sainte Famille, nous engageant pour cinq ans à faire communier cinq religieuses tous les premiers Vendredis de chaque mois à l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. »

Le monastère de St Denis établit la fête du Sacré-Cœur en 1734 et Mlle Avalloup fonda l'exposition du Très Saint Sacrement et un salut à perpétuité en ce jour.

Revenons au monastère de Joinville.

En 1735 meurt Mère Marie Louise Christine Potin « adoratrice des plus sincères du Sacré-Cœur de Jésus. »

En 1740, Sœur Marie Geneviève Formel qui « avait une tendre dévotion au Sacré Cœur de Jésus. »

En 1742, Sœur Marie Gabrielle Fagotn, qui a toujours édifié ses sœurs « par sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus. »

En 1751, Mère Marie Magdeleine Maillard à laquelle « Sa tendre dévotion de son ardent amour pour la personne adorable de J. C. et pour son Divin Cœur inspirait les plus vives ardeurs pour la Sainte et fréquente Communion à laquelle elle se préparait avec beaucoup de soin. »

En 1752, Sœur Marie Marguerite de l'Incarnation Certain, qui avait « une dévotion particulière au Sacré Cœur de Jésus. » comme aussi Sœur Marie Colombe Angélique Buisson (1758) mère Marie Antoinette Le Clerc († 1760) Sœur Marie Victoire Souvet († 1771) dont « l'ardeur pour la Sainte Communion était sans borne, ainsi que sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus. » Enfin, les annales mentionnent en 1787 Sœur Marie Michel du Puget dont « l'attrait particulier était J. C. dans l'Auguste Sacrement de l'Autel ; aussi elle était assidue à Lui faire la cour ; elle avait une grande dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. »

V

C'est maintenant un concert unanime qui s'élève des divers monastères.

Besançon, avec les « Pratiques générales pour faire saintement les actions de chaque jour, à l'usage des religieuses de l'Annonciade Céleste » (1) donne le ton : « *Je vous offre mes pieuses paroles et actions de ce jour, mon cœur et ses mouvements, que j'unis à ceux de votre divin Cœur, le priant de suppléer à la faiblesse du mien, en tout ce que j'aurai à faire et à souffrir pour votre gloire.* »

Ses sentiments de son réveil, l'Annonciade les renouvelle à son entrée au Chœur : « *Que Votre Sacré Cœur par sa bonté est miséricorde infinies supplée aux manquements et aux distractions que ma négligence et ma faiblesse répandent dans le cours de mes prières.* »

En recevant la bénédiction à la Messe : « *Mon Divin Sauveur, je vous prie par Votre Sacré Cœur que vos célestes bénédictions descendent sur moi et sur tous les hommes, selon les besoins de chacun.* »

Pendant la messe elle s'est déjà unie au Sacré Cœur, d'abord à l'offertoire :

(1) Besançon, Jean Louis Boudret 1742.

« Représentez-vous Jésus, unissez-vous à son Sacré Cœur pour faire le même sacrifice avec Lui et dans les mêmes dispositions » et à la Communion : « Que cet amour ardent et pur me donne l'entrée dans votre Sacré Cœur ; que Seul il possède le mien. »

Si on fait une Retraite : « C'est dans votre Cœur, ô mon Jésus que je trouverai cet amour, ce silence, ce zèle pour mon salut et toutes les vertus si nécessaires pour profiter de ma retraite ; c'est dans le Cœur du Divin Epoux que je vous adore, ô mon Dieu ne le pouvant faire dignement par moi même. » Enfin, après la confession : « Rendre grâces à Dieu de la grande miséricorde qu'Il vient de nous faire, par les mérites de son Fils, Lui offrir l'amour de Son Sacré Cœur en reconnaissance, et pour caution de l'exécution de nos bons propos. »

Le monastère de Dole garde dans une circulaire de 1746 les sentiments de la pieuse anonyme du siècle précédent :

« Le Sacré Cœur de Jésus soit le soutien et la consolation des nôtres dans la perte que nous venons de faire. »

A Gray, meurt en 1747 la Mère Marie Anne Vandrivé, dont « le Sacré Cœur de Jésus était le refuge dit la lettre circulaire ; elle avait un attrait particulier pour l'honorer dans le Saint, Sacrement de l'autel, les effusions qu'elle y produisait, lui faisaient composer des cantiques qu'elle chantait avec une extrême allégresse. »

En 1751, nous voyons ce même monastère de Gray se faire inscrire dans l'Association du Sacré Cœur et toutes les religieuses se faire inscrire pour l'adoration du Jeudi Saint et de l'Octave de la Fête-Dieu qui s'organise en cercle perpétuel entre les associés.

A St Mihiel, en 1748, meurt Mère Marie Charlotte Le Petit « élève pour ainsi dire de la divine Eucharistie, c'est dans le plus ardent et fréquent usage de cet angélique aliment qu'elle élevait elle même les nourrissons de sa tendre piété. Fille du Sacré Cœur de Jésus, transformée dans la charité de ce divin Amant, son empressement à établir la plus solide et régulière dévotion dans cette communauté, à en ériger de pieux et perpétuels monuments, à en éterniser une fête solennelle parmi nous, et même à la transmettre à un grand nombre de chrétiens, nous assurent qu'elle en était l'amante chérie, la zélatrice et comme le héraut. De là ses élévations et ses entretiens sans interruption dans cette fournaise de dilection, de là son état de victime perpétuelle dans l'union et le centre de charité, de là cette pleine confiance dans les moments critiques et surtout dans la maladie qui l'a consommée. »

A Bourmont, les Annonciades adressent une supplique à Mgr l'Evêque et comte de Toul, prince du St Empire, pour

ériger dans leur église une confrérie « Au Sacré et adorable Cœur de Jésus ». L'évêque accède à cette demande et ordonne la fête solennelle du premier vendredi après l'Octave de la Fête Dieu, avec exposition du Très St Sacrement depuis la grand'messe jusqu'au salut, et une bénédiction avec le Saint Ciboire le premier vendredi de chaque mois. (3 novembre 1755).

A Paris, mourut en 1756 Sœur Marie Victime du St Sacrement Prévost, recommandable par sa tendre dévotion au Sacré-Cœur à l'établissement de laquelle elle contribua beaucoup dans le monastère ; Sœur Marie Thérèse Goyon qui s'unissait intérieurement à toutes les sublimes et admirables dispositions du Cœur de Jésus », et enfin Sœur Marie Colombe de la Providence Révérend, qui « comme une timide et innocente colombe s'enfonçait dans cette Plaie Sacrée comme dans un asile impénétrable à tous les traits de ses ennemis. »

Langres, relevé après la tourmente révolutionnaire a gardé le même esprit. De sa Sœur Marie Victoire Berton morte en 1837, on nous dit que « c'était dans la dévotion au Sacré Cœur de Jésus qu'elle puisait des forces pour souffrir et se rendre digne en peu de temps de la gloire immortelle ».

Et de sa Sœur Marie Scholastique Voillemoins morte en 1854 « Sa dévotion au Sacré Cœur l'emportait sur toutes les autres et elle puisait à la source même les eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Il nous reste enfin à parler d'un curieux traité de la dévotion au Sacré Cœur, rédigé au XVIII^e siècle et dont le monastère de Langres garde avec soin le manuscrit inédit.

P. A. PIDOUX DE MADUÈRE.



PARAITRA LE 1^{er} OCTOBRE PROCHAIN

L'Almanach du Sacré-Cœur « Regnabit » 1928

Nombreuses illustrations — nombreux **renseignements** sur le mouvement des âmes vers le Sacré Cœur. — Nombreux **récits édifiants**.

Dès aujourd'hui, **faites-nous vos commandes**, qui seront servies **selon l'ordre** où elles nous seront parvenues.





LES ÉPHÉMÉRIDES DU CŒUR DE JÉSUS

MOIS D'AOUT

1^{er} Août 1546. — Mort du Bienheureux Pierre Le Fèvre, premier compagnon de Saint Ignace de Loyola.

Dans son *Mémorial*, il parle à différentes reprises du côté de Jésus, surtout lorsqu'il est entr'ouvert par la lance du soldat Longin. Le sang qui coula du côté de Jésus a guéri Longin de sa cécité spirituelle. « Il vint, en moi une considération qui me pénètre et qui m'est en quelque sorte continuellement présente, sur la mesure de la bonté de ce divin Sauveur, qui le porte à donner et à répandre son sang toutes les fois qu'un pécheur l'offense. C'est ainsi que, étant déjà mort, il le donna au pauvre Longin qui, dans son aveuglement, lui perça le cœur de sa lance et qui fut éclairé d'une divine lumière par la vertu du sang qui coula de ce cœur. » (1) Il faut imiter Jésus-Christ « qui s'approcha tellement de ceux qui le maltraitaient que, même après avoir reçu la mort de leurs mains, ayant été percé d'une lance par Longin, il répandit son sang sur lui ». (2) Ce sang qui a purifié Longin peut aussi nous guérir : « Si tout cela (la considération des souffrances de Jésus) ne suffit pas, reçois à part le sang très pur, et ensuite, reçois séparément l'eau qui coula du côté du Sauveur ; et, avec Longin, guéris ton âme. » (3)

(1) R. P. Marcel Bouix, S. J., *Mémorial du Bienheureux Pierre Le Fèvre*, Paris, Gauthier-Villars, 1874, p. 147. Cette traduction n'est pas conforme au texte original que, l'année précédente (1873) le même P. Bouix avait édité à la même librairie. Le traducteur a introduit les mots « cœur » et « lance » qui n'existent pas dans l'original ainsi conçu : « *Ita dedit eum pauperi caeco Longino postquam mortuum erat, et illuminatus fuit ab illo.* » (P. 118).

(2) Id. p. 178. Le texte latin porte : *Ita approximavit malefactoribus suis, ut etiam post receptam mortem, perfossus lancea, effuderit in Longinum sanguinem.* » (p. 143)

(3) Id. p. 150. L'original est conçu en ces termes : « *Et si haec omnia non sufficiant, accipe sanguinem purissimum per se, et accipe seorsum aquam quae ex latere Domini profluxit, et cum Longino sana animam tuam.* » (p. 121)

Le Bienheureux fait enfin cette remarque sur la plaie du côté : « Sur la plaie du côté, j'ai remarqué qu'elle n'a été faite à Notre-Seigneur qu'après sa mort, en sorte que c'était après que tout était consommé, et que tous les mérites de Jésus-Christ étaient accumulés, que devait enfin couler pour nous, avec l'eau ce sang qui porterait avec lui le prix consommé des mérites de Jésus-Christ ; c'était en même temps pour nous apprendre que, si nous ne sommes morts, nous ne pourrions goûter ces dons intérieurs qui sont pour la vie parfaite de nos cœurs. Ainsi donc, en premier lieu, nous ont été ouvertes les fontaines des trésors des mains et des pieds, avant la mort, et ensuite, les trésors du côté droit et du cœur. » (1)

3 AOUT

3 Août 1903. — Mort, au Monastère de la Visitation de Bourg-en-Bresse (Ain) de Sœur Marie du Sacré-Cœur, Fondatrice de la Garde d'Honneur du Cœur de Jésus.

4 AOUT

4 Août 1896. — Mort de Mgr Théodore Herman Rutyes, de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie de Scheut-les-Bruxelles, premier vicaire Apostolique de la Mongolie Orientale. En 1884, il consacra son vicariat au Cœur de Jésus.

8 AOUT

8 Août 1906. — Monsieur le Chanoine Louis Caruso, de Naples, adresse une supplique au Pape Pie X, supplique qui est le résumé de la lettre-adresse du même en date du 11 juillet de la même année.

Le même jour, le Souverain Pontife accordait les faveurs suivantes :

« 1^o — Indulgence plénière *toties quoties* applicable aux âmes des défunts, le jour du 30 juin dans les églises où le mois du Sacré-Cœur a été solennellement accompli.

2^o — L'Autel Grégorien *ad instar*, dans leur Messe du 30 juin, aux Prédicateurs du *Mois du Sacré-Cœur*, et aux recteurs

(1) R. P. Marcel Bouix S. J., *Mémorial du Bienheureux Pierre Le Fèvre* (p. 408-409). La version latine porte : « Circa plagam lateris, ego haec notavi, quod videlicet ipsa facta fuerit post mortem Christi, ut consummatis omnibus et jam omnibus meritis Christi accumulatis, sanguis ille tandem emanaret nobis cum aqua, qui secum portaret consummatum pretium meritorum Christi ; simul autem ut doceamur, quia nisi mortui fuerimus, non poterimus gustare illa interna dona quae sunt ad perfectam cordium salutem. Primum igitur nobis aperti fuerunt fontes thesaurorum manuum et pedum ante mortem, et postea thesauri dextri lateris ac viscerum. » (p. 334)

des Églises où le pieux exercice a été solennellement accompli.

3^o — Pour les personnes qui travaillent à promouvoir le pieux exercice : indulgence de 500 jours, à gagner quelle que soit leur bonne œuvre tendant à le propager ou à le faire mieux accomplir ; de l'Indulgence Plénière dans leurs Communions de Juin ; le tout applicable aux Saintes Ames du Purgatoire. » (1)

9 AOUT

9 Août 1732. — Mort à Saint-Omer du Révérend Père Robert Beeston, de la Compagnie de Jésus, qui publia en 1711 un petit volume de 53 pages « *Treatise on Devotion to the sacred Heart of our Saviour Jesus-Christ.* » (2)

11 AOUT

11 Août 1892. — Sainte mort de D. David Luque co-fondateur, avec la Mère Catherine de Marie, de l'Institut des Esclaves du Cœur de Jésus.

13 AOUT

13 Août 1874. — La Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers approuve définitivement les constitutions de la Congrégation de Jésus et de Marie, fondée par Saint Jean Eudes. Œuvre du fondateur, ces Constitutions furent révisées deux fois en 1862 et approuvées *ad decennium* le 19 février 1864 et en 1873.

18 AOUT

18 Août 1560. — Naissance à Partanedo-Guadalajara de la servante de Dieu Marie de Jésus, Carmélite déchaussée.

19 AOUT

19 Août 1680. — Au Séminaire de Caen, mort de Saint Jean Eudes, l'auteur du culte liturgique des Sacré Cœurs de Jésus et de Marie ; le Père, le Docteur et l'Apôtre de la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Quelques années auparavant, le 24 avril 1671, le Bienheureux avait fait son testament en 21 paragraphes. Nous donnons ci-après le texte de ceux où il est question du Cœur de Jésus.

(1) *Regnabit*, T. II, p. 545.

(2) *Sommervogel: Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* t. I, col. 1129.

Jésus-Marie.

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et en l'honneur et union du Testament que mon Jésus a fait au dernier jour de sa vie mortelle sur la terre, je fais ce testament pour la seule gloire de mon Dieu et en la forme qui suit :

.

2. De tout mon cœur, je me donne à l'amour infini par lequel mon Sauveur est mort pour moi en la croix et pour tous les hommes ; et en union de cet amour, j'accepte et embrasse la mort au temps, au lieu, en la manière qu'il Lui plaira me la donner, en l'honneur et action de grâces de sa sainte mort et de celle de sa glorieuse Mère, le suppliant très humblement, par le sacré Cœur de cette divine Mère, et par son Cœur adorable rompu et brisé d'amour pour nous et de douleur en la croix, de me faire la grâce de mourir en son amour, par son amour et pour son amour.

.

7. De tout mon cœur je me donne à l'amour infini par lequel mon Jésus a donné son âme sainte à son Père en disant : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* » (1), et en union de ce même amour, je donne la mienne à ce Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, lui disant : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*. Je la dépose aussi dans le très aimable Cœur de Jésus et de Marie, fournaise très ardente de l'amour éternel, les suppliant très humblement de l'embraser, consommer et transformer en une très pure flamme de ce divin amour.

.

10. De toute l'étendue de ma volonté, je me donne à l'amour incompréhensible par lequel mon Jésus et ma toute bonne Mère m'ont donné leur très aimable Cœur d'une manière spéciale, et en union de ce même amour, je donne ce même Cœur comme une chose qui est à moi et dont je puis disposer pour la gloire de mon Dieu ; je le donne, dis-je, à la petite Congrégation de Jésus et Marie, pour être le partage, le trésor, le patron principal, le cœur, la vie, et la règle des vrais enfants de cette Congrégation. Comme aussi je donne et dédie cette même Congrégation à ce divin Cœur, pour être consacrée à son honneur et à sa louange

(1) Luc. xxiii. 46. *Père, je remets mon âme entre vos mains.*

dans le temps et l'éternité, suppliant et conjurant tous mes bien-aimés Frères de s'efforcer d'y rendre et faire rendre tout l'honneur qui leur sera possible ; d'en célébrer les fêtes et les offices aux jours qui sont marqués dans notre Propre, avec toute la plus grande dévotion qu'ils pourront, et de faire quelques exhortations sur ce sujet dans toutes les missions ; de s'étudier à imprimer dans leurs cœurs une image parfaite des vertus de ce très saint Cœur, de le regarder et de le suivre comme la règle primitive de leur vie et de leurs déportements, et de se donner à Jésus et à Marie dans toutes leurs actions et exercices, pour les faire dans l'amour, dans l'humilité et dans toutes les autres dispositions de leur sacré Cœur, afin que, par ce moyen, ils aiment et glorifient Dieu avec un Cœur qui soit digne de Dieu, *Corde magno et animo volenti* (1) et qu'ils soient selon le Cœur de Dieu et les vrais enfants du Cœur de Jésus et de Marie.

11. Je donne aussi ce Cœur très précieux à toutes mes très chères Filles, les Religieuses de Notre-Dame de Charité, aux Carmélites de Caen, et à tous mes autres enfants spirituels, spécialement à ceux qui ont une affection particulière pour leur très indigne Père, dont les noms sont écrits au livre de vie ; et je les donne tous et chacun en particulier à ce très bon Cœur pour les sus-dites intentions marquées dans l'article précédent et je leur promets que, si mon Sauveur me fait grâce, comme je l'espère de sa miséricorde infinie et de la charité incomparable de sa bienheureuse Mère, j'aurai un soin d'eux tout particulier dans le ciel, et que j'espère que Dieu me fera la grâce de les assister à l'heure de leur mort, avec cette très bonne Vierge.

12. Prosterné aux pieds sacrés de mon Jésus que j'adore comme l'instituteur, le fondateur, le supérieur et le père de notre Congrégation, comme aussi aux pieds de la Reine du Ciel que j'honore comme l'institutrice, la fondatrice, la supérieure et la mère de cette même Congrégation, je les supplie très humblement et très instamment, par leur bénin Cœur, et je prie tout le Paradis de les supplier avec moi, de mettre un homme en ma place pour la gouverner, qui soit selon leur Cœur, qui répare les fautes incomparables que j'y ai faites, et qui la conduise dans leur esprit. Et parce que je connais plus que personne les qualités et les dispositions des sujets de la Congrégation, je prie mes très chers Frères de trouver bon que je leur dise qu'il n'y en a point qui soit si propre en toutes manières pour cette charge que notre très cher Frère... (1)

13. Je les prie aussi de regarder les Règles et Constitutions que je leur laisse, non point comme une chose qui vienne de moi,

(1) II Mach. 1. 3. — *De grand cœur et de bon gré.*

(2) Le saint n'a point indiqué de nom.

mais comme leur étant données de la main de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, ainsi que tous les offices et prières, qui sont dans le Propre et le Manuel de notre Congrégation, et de les observer et pratiquer exactement pour l'amour d'eux, leur déclarant que le Fils et la Mère aimeront, protégeront et béniront en toutes manières ceux qui le feront, et qu'ils les traiteront en ce monde et en l'autre comme les véritables enfants de leur sacré Cœur ; mais qu'ils ne regarderont point, ni en la vie, ni en la mort, ceux qui mépriseront ou négligeront ces Constitutions ou ces offices, comme enfants de leur Congrégation.

.

Voilà mon testament, dont je supplie très humblement mon très aimable Sauveur et sa très bonne Mère, par leur très bénin Cœur, d'être les exécuteurs, et de faire en sorte que tous les articles qui y sont contenus soient accomplis en la manière qui sera la plus agréable à la très adorable volonté de mon Dieu.

Amen, amen, Fiat, fiat. Veni, veni, veni Domine Jesu.

Fait à Paris, le 24 avril 1671.

JEAN EUDES, *Prêtre Missionnaire de la Congrégation de Jésus et Marie.* (1).

23 AOUT

23 Août 1923. — Le Souverain Pontife Pie XI érige en basilique mineure, l'église paroissiale du Sacré-Cœur élevée à Varsovie dans le Faubourg de Prague. (2)

25 AOUT

25 Août 1793. — Naissance à Marseille de Julie-Adèle de Gérin-Ricard qui, sous le nom de Mère Marie Victime de Jésus Crucifié, fonda les Victimes du Sacré-Cœur de Jésus de Marseille. (3)

28 AOUT

28 Août 1794. — Le Pape Pie VI (1775-1799) dans la Constitution « *Auctorem fidei* » condamne les erreurs du Concile de Pistoie.

Au nombre des propositions condamnées il s'en trouve deux concernant la dévotion au Cœur de Jésus.

(1) *Œuvres complètes du Bienheureux Jean Eudes*, Vannes, Lafolye, 1910, T. XII. p. 169.

(2) *Regnabit*, t. VI, p. 497.

(3) Cf. *Regnabit*, t. VI, p. 144, 243, 315, 475.

...« 62. Est considérée comme fausse, téméraire, dangereuse, offensive des oreilles pies et injurieuses pour le Siège Apostolique, la doctrine qui rejette la dévotion envers le très saint Cœur de Jésus au nombre des dévotions considérées comme nouvelles, erronées ou au moins dangeureuses. Il s'agit de la dévotion telle qu'elle a été approuvée par le Siège Apostolique. » (1)

...« 63. Est considérée comme captieuse et injurieuse pour les fidèles dévoués au Cœur de Jésus la doctrine qui reproche aux adorateurs du Cœur de Jésus, de ne pas remarquer que la chair sacrée du Christ, ou une certaine partie de Lui-même ou même son humanité toute entière ne peuvent pas être adorées du culte de la latrie alors qu'elle sont séparées ou considérées à part de la divinité. Comme si les fidèles adoraient le Cœur de Jésus séparé ou considéré à part de la divinité ; ils l'adorent, au contraire, en tant qu'il est le Cœur de Jésus, c'est-à-dire le Cœur de la personne du Verbe auquel il est inséparablement uni, de la même manière que le corps exsangue du Christ pendant les trois jours de sa mort fut adorable dans le tombeau sans séparation, ou exclusion, de la divinité ». (2)

31 AOÛT

31 Août 1670. — Ayant obtenu l'autorisation de Mgr de la Vieuxville, Évêque de Rennes, saint Jean Eudes célèbre, ce jour, au Grand Séminaire de cette ville, la fête du Sacré-Cœur de Jésus, transférée au 20 octobre, à partir de 1672. (3)

MOIS DE SEPTEMBRE.

3 SEPTEMBRE

3 Septembre 1917. — Fondation à Québec du Comité National Canadien du Règne Social du Sacré-Cœur de Jésus. (4)

(1) 62. *Doctrina, quae devotionem erga sacratissimum Cor Jesu reicit inter devotiones, quas notat velut novas, erroneas aut saltem periculosas ; intellecta de hac devotione, qualis est ab Apostolica Sede probata : — falsa, temeraria, perniciosa, piarum aurium offensiva, in Apostolicam Sedem injuriosa.* (Denzinger : *Enchiridion Symbolorum*, n. 1562)

(2) 63. *Item, in eo, quod cultores Cordis Jesu hoc etiam nomine arguit, quod non advertant, sanctissimam carnem Christi, aut ejus partem aliquam, aut etiam humanitatem totam cum separatione aut praecisione a divinitate adorari non posse cultu latriae ; quasi fideles Cor Jesu adorarent cum separatione vel praecisione a divinitate, dum illud adorant ut est Cor Jesu, cor nempe personae Verbi, cui inseparabiliter unitum est, ad eum modum, quo exsangue corpus Christi in triduo mortis, sine separatione aut praecisione a divinitate adorabile fuit in sepulcro — captiosa, in fideles Cordis Christi cultores injuriosa.* (Id n. 1563)

(3) *Regnabit.* T. IV, p. 346 — R. P. Le Doré : *Les Sacrés-Cœurs et le Vénérable Jean Eudes*, Paris, Lamulle et Poisson, 1891, T. I, p. 207-214.

(4) *Regnabit.* T. VII, p. 358.

4 SEPTEMBRE

4 Septembre 1655. — La Sainte Messe est célébrée pour la première fois dans la chapelle du Séminaire de Coutances, dédiée par saint Jean Eudes, au Saint Cœur de Marie « qui n'a qu'un même cœur avec son Fils bien-aimé. » (1)

Dans sa dédicace du *Cœur Admirable* à Son Altesse Royale, Madame de Guise, le saint dit que cette église est la première « du monde qui porte le nom de l'Eglise du très Saint Cœur de Jésus et de Marie. » Nous savons que d'autres sanctuaires avaient été consacrés au Cœur de Jésus antérieurement à cette chapelle qui n'en demeure pas moins une des plus anciennes.

4-8 SEPTEMBRE

4-8- Septembre 1924. — A Palerme, sous la présidence de Son Eminence le Cardinal Granito di Belmonte, Légat pontifical, se tient un Congrès Eucharistique National.

A cette occasion, le Cardinal Lualdi, Archevêque de Palerme, avait composé au Cœur Eucharistique, la consécration suivante : « A toi, Cœur Eucharistique de Jésus, qui, dans le Saint Sacrement de l'Autel, as répandu avec effusion les richesses de ton amour pour nous, Palerme catholique, reconnaissante et fidèle, en perpétuel souvenir du Congrès Eucharistique, répond en te consacrant la ville, les familles et les âmes. » (2).

5 SEPTEMBRE

5 Septembre 1861. — Un rescrit du Pape Pie IX concède « l'extension à tous les monastères dudit Ordre de Notre-Dame de Charité du Refuge, des Offices propres du Sacré Cœur de Jésus et du Saint Cœur de Marie, avec les Messes correspondantes. » (3)

8 SEPTEMBRE

8 Septembre 1841. — Fondatoir de la Congrégation des Religieuses Victimes du Sacré-Cœur de Jésus de Marseille. En réalité, la Mère Marie Victime de Jésus Crucifié avait fondé sa congrégation dès le 17 juin 1838, mais Mgr de Mazenod ne lui donna l'existence canonique que le 8 septembre 1841. (4)

(1) *Œuvres Compètes du Bienheureux Jean Eudes*, Vannes, Lafolye, 1908, T. VI, p. 2.

(2) *Revue de l'Archiconfrérie du Cœur Eucharistique de Jésus*, 1^{er} novembre 1924, p. 349.

(3) *Extensionem ad omnia Monasteria praedicti ordinis B. M. de Charitate Refugii, Officiorum propriorum cum Missis eis respondentibus.*

(4) *Regnabit*, T. VI, p. 153 et 245.

9 SEPTEMBRE

9 *Septembre* 1876. — La Sainte Vierge apparaissant à Pellevoisin, charge Estelle Faguet de répandre le scapulaire du Sacré-Cœur.

13 SEPTEMBRE

13 *Septembre* 1640. — Sainte mort, au monastère de Tolède, de la Mère Marie de Jésus, carmélite déchaussée.

Fille d'Antoine Perez de Rivas et d'Elvire Martinez, elle fut gratifiée dès ses plus jeunes années, d'un don d'oraison peu commun. Jésus lui-même fixa son choix en disant : « Je te veux carmélite. » Elle entra au monastère de Tolède le 12 août 1577 et tout de suite elle apparut une âme favorisée. Sa mortification fut excessive et sans l'assistance de Sainte Thérèse qui prit sa défense, son état de santé l'eut empêchée de faire profession. A vingt-six ans elle devenait prieure de son monastère, qu'elle gouverna avec sagesse à trois reprises. Cette sainte religieuse, confidente de sainte Thérèse, fut une lumière pour la Réforme naissante et une grande amante du Cœur de Jésus.

Sa cause de canonisation a été introduite en 1914, (1)

14 SEPTEMBRE

14 *Septembre* 1836. — Mort de Marie-Thérèse-Charlotte de Lamourous, fondatrice de l'Institut des Sœurs de la Miséricorde, victime du Cœur de Jésus.

Elle fut initiée au culte du Sacré-Cœur par le R. P. Pannetier, grand-carne de Bordeaux. A la fin de 1796, le Père Chaminade la fait se consacrer au Sacré-Cœur et s'offrir en victime en même temps qu'Angélique Fatin, fondatrice de la Congrégation de la Réunion au Sacré-Cœur, et Marguerite Bedouret.

La pieuse Mère a laissé à l'usage de ses Pénitentes une prière dont voici quelques passages : « Est-il possible, mon Dieu, qu'après tant de grâces, j'aie été assez malheureuse que de m'éloigner de vous ! Cœur Sacré de mon Dieu, je déteste de tout mon cœur mes tiédeurs, mes infidélités, tous mes péchés ; je suis indigne de vos regards, mais digne de votre compassion.

... Soutenez mon cœur, ô Jésus, dont vous connaissez la faiblesse ». (2)

(1) Cf. *Regnabit*, T. VIII. p. 114. — *Œuvres Complètes de Sainte Thérèse de Jésus*, Paris, Beauchesne, 1909, t. III. *Le Livre des Fondations*, Notice sur la Mère Marie de Jésus, p. 431.

(2) Ch. Girardin : *Marie-Thérèse-Charlotte de Lamourous*, Bordeaux. La Miséricorde, 1924, p. 173.

19 SEPTEMBRE

19 *Septembre* 1703. — Mgr François-Elie de Voyer de Paulmy d'Argenson, Évêque de Dôle, vise et publie une bulle du Pape Clément xi établissant la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie dans le Séminaire de sa ville épiscopale.

20 SEPTEMBRE

20 *Septembre* 1668. — Les deux docteurs de Sorbonne, Blouet de Than et Hue de Launay approuvent le *Manuel contenant plusieurs exercices de piété pour l'usage d'une communauté ecclésiastique*, ouvrage de saint Jean Eudes.

Ce Manuel contient un grand nombre d'exercices pieux en l'honneur du Sacré-Cœur et, parmi eux, des litanies dont le 14 avril 1905, le souverain Pontife Pie x autorisait (pour les seuls Pères Eudistes) la récitation en commun sans la participation des fidèles. (1)

20-25 SEPTEMBRE

20-25 *Septembre* 1897. — Dixième Congrès International Eucharistique, tenu à Paray-le-Monial. A ce Congrès toute une section, la troisième, fut exclusivement réservée au Sacré-Cœur. On y étudia successivement : l'Histoire du Sacré-Cœur, son culte et ses convenances sociales, les pratiques, les associations en son honneur et ses demandes à la France.

24 SEPTEMBRE

24 *Septembre* 1671. — Mgr Léonor I de Matignon, Évêque de Lisieux, approuve l'Office et la Messe du Cœur de Jésus, composés par saint Jean Eudes :

« LÉONOR DE MATIGNON, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, Évêque et Comte de Lisieux, Conseiller du Roi en ses Conseils d'État et privé et Commandeur de ses ordres, à tous les fidèles de notre diocèse Salut et Bénédiction.

Ayant vu l'Office et la Messe qui ont été dressés à l'honneur du Cœur adorable de notre Rédempteur, recueillis des divines Écritures et des Écrits des Saints Pères et approuvés de plusieurs très illustres Prélats et Docteurs en théologie. Et ayant été humblement supplié par les Prêtres et Clercs de notre Séminaire établi en cette ville de Lisieux d'y donner notre approbation, et de leur permettre de s'en servir pour célébrer la fête de ce divin

(1) *Œuvres Complètes du Bienheureux Jean Eudes*, Vannes, Lafolye, 1906, t. III, p. 260.

Cœur, le vingtième d'octobre, avec Octave, comme aussi de faire le même Office double-majeur le premier jeudi de chaque mois non occupé d'un Office double ou semi-double, hors l'Avent et le Carême.

Nous, désirant de favoriser la dévotion des dits Prêtres et Clercs, et de leur donner des marques de la satisfaction particulière que nous avons du grand zèle avec lequel ils travaillent depuis plusieurs années dans notre diocèse pour le salut des âmes que Dieu nous a commises, par les exercices du Séminaire ou des Missions ; et considérant aussi que ladite Congrégation est consacrée à l'honneur du très aimable Cœur de Notre Sauveur et de sa bienheureuse Mère, qui en est le premier et principal patron : Avons approuvé et approuvons ledit Office avec la Messe propre, et permettons aux dits Prêtres et Clercs de notre Séminaire, et à tous les Ecclésiastiques qui s'y trouveront, de s'en servir pour célébrer ladite fête tous les ans, le 20^{ème} d'octobre, avec Octave et de faire le même Office double-majeur le premier jeudi de chaque mois non occupé d'un Office de neuf leçons, hors l'Avent et le Carême ; et d'en faire mémoire à Laudes et à Vêpres aux jours dans lesquels on fait les mémoires communes

En foi de quoi nous avons signé et fait contresigner les présentes par notre Secrétaire ordinaire.

Fait à Lisieux ce 24^{ème} de septembre mil six cent soixante et onze.

† LÉONOR, Évêque et Comte de Lisieux.
Par commandement de mon dit Seigneur
HOUE. » (1)

26 SEPTEMBRE

26 *Septembre* 1741. — Le Pape Benoît xiv approuve le texte des *Constitutions* de l'Institut de Notre-Dame de Charité fondé par saint Jean Eudes, un siècle auparavant. Ces Constitutions parurent à Caen. en 1670 pour la première fois et ont été reproduites, selon l'édition de 1682, au tome x des œuvres complètes du Bienheureux Jean Eudes. (2)

27 SEPTEMBRE

27 *Septembre* 1714. — Mgr d'Hairvault, archevêque de Tours, après avoir refusé cette faveur aux Père Jésuites et au Monastère de la Visitation accorde aux religieuses de Notre-Dame de Charité l'érection de la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie.

(1) *Œuvres Complètes du Bienheureux Jean Eudes*, Vannes, Lafolye, 1908, t. viii, p. 387-388.

(2) p. 46-48.

29 SEPTEMBRE

29 *Septembre* 1872. — A Cordoba (République Argentine), Dona Saturnina Rodriguez de Zavalia, et le vénéré David Luque, son confesseur, fondent la Congrégation des Esclaves du Cœur de Jésus. (1)

30 SEPTEMBRE

30 *Septembre* 1897. — Mort, au Carmel de Lisieux, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, grande amie du Cœur de Jésus.

LUCIEN BURON, prêtre.

✿ Pour que le Sacré Cœur règne enfin **sur la société.**

✿ Il faut qu'Il règne — beaucoup plus que jusqu'à présent — **sur la pensée humaine.**

✿ Faites donc connaître **les publications** (livres, revues) qui parlent du Sacré Cœur.

✿ **La société** appartiendra à ceux qui saisiront la **pensée.**

✿ Les ennemis de l'Église l'ont su jusqu'ici **mieux que nous...**

(1) *Regnabit*, T. VI, p. 259. — cf. Manuel E. Rio : *La Madre Catalina de Maria y la fundacion de las Esclavas del Corazon de Jesus*, Salta, 1917, p. 19 ; Mgr Abel Bazan y Bustos, Obispo de Parana : *Biografia del. Cgo. Hon. Dr. D. David Luque*, Buenos-Ayres, 1922, c. XVIII.

Amis et Apôtres du Sacré-Cœur.

Marie-Eustelle HARPAIN.

L'ANGE DE L'EUCCHARISTIE

Une biographie récente (1) vient de remettre sous nos yeux la vie admirable, quoique toute simple, de l'humble ouvrière que fut Marie-Eustelle.

Cet ouvrage s'est largement inspiré du *Recueil de lettres et écrits de Marie-Eustelle*, publié en 1843 par son directeur, M. l'Abbé Briand et de *l'Ange de l'Eucharistie ou Vie et Esprit de Marie-Eustelle, d'après les documents les plus authentiques*, par le R. P. Mayet, mariste.

La présente notice, où nous avons très souvent laissé la parole à la servante de Dieu, montrera aux lecteurs de *Regnabit* que Marie-Eustelle fut une âme dévouée à Jésus et favorisée de son Sacré Cœur. A ce titre elle devait figurer dans l'édifiant défilé des « *Amis et Apôtres du Sacré-Cœur* ».

AVANT LA CONVERSION.

C'est le 19 avril 1814 que naquit, à Saint-Pallais, faubourg de Saintes, Marie-Eustelle Harpain. Elle était la seconde des cinq enfants d'un pauvre ménage. Le père, René Harpain, exerçait la profession de couvreur. Il abandonna de bonne heure la pratique de ses devoirs religieux et se livra à la boisson. Il fit beaucoup souffrir Marie-Eustelle dont il blâma vivement la conduite. La mère, Marie Picotin, bonne chrétienne, comprenait bien l'âme de sa fille, et souffrait avec elle. La sœur aînée de Marie-Eustelle mourut à l'âge de deux mois ; son frère Charles après avoir été couvreur comme son père, entra dans l'état ecclésiastique et mourut en 1900 après avoir fait beaucoup de bien. Les deux autres sœurs de Marie-Eustelle : Marie-Angèle et Marie-Anastasie édifièrent, elles aussi, de leurs vertus ceux qui les connurent et furent de pauvres ouvrières comme leur aînée.

Marie-Eustelle fut baptisée le 14 avril, cinq jours après sa naissance.

Madame Harpain commença elle-même l'éducation de sa

(1) Chanoine Poivert : *Vie et vertus de Marie-Eustelle Harpain, dite « l'Ange de l'Eucharistie, (1814-1842) Paris, Bonne Presse, 1922* — C'est à cette édition que se réfèrent toutes nos citations.

fille et forma son jeune cœur à la piété. Pendant cinq années, la fillette fut mise à l'école où elle se montra très studieuse ; son intelligence ouverte comprenait facilement et sa mémoire était fidèle. A sept ans elle savait lire et s'essayait à écrire.

Mais en même temps que l'intelligence de Marie-Eustelle se développait et que se formait son cœur, apparaissait dans son âme tout un essaim de mauvais penchants, tristes conséquences de la faute de notre premier Père.

Les succès intellectuels qu'elle obtenait à l'école, les félicitations qu'on ne lui ménageait pas, le charme de sa voix et la beauté de son visage, la rendirent orgueilleuse ; elle était en même temps vive de caractère, assez susceptible, et surtout, ce sera la pierre d'achoppement, portée au plaisir et à l'amour des créatures.

Madame Harpain eut sur sa fille une salutaire influence. L'éducation solide qu'elle lui donna et la surveillance dont elle l'entoura ne contribuèrent pas peu à maintenir Marie-Eustelle dans le devoir et à lui faire éviter des excès regrettables.

La grande aptitude de l'enfant pour les travaux d'aiguille décida de sa vocation : elle sera lingère-couturière.

C'est vers l'âge de dix ans que commença pour Marie-Eustelle la période des égarements. Elle-même raconte combien elle contrista le Cœur de Jésus par sa *vie de dissipation*. Captivée par le monde et par ses vanités, poussée par la passion des plaisirs et une grande légèreté, elle menait une vie bien peu en rapport avec son éducation première ; son *orgueil insupportable* la rendait *désobéissante, insoumise, impatiente, et colère*.

« Je n'ai pas tardé, dit-elle, à me ranger au nombre de ceux qui ont percé votre Cœur adorable, et à sacrifier les droits que les eaux de la régénération m'avaient donnés à la céleste patrie » (1).

On ne peut nier que cette période de la vie de Marie-Eustelle ne fut bien imparfaite. Cependant ceux qui l'ont le mieux connue assurent qu'elle « sut garder la pureté de son esprit et de son cœur » (2) et ne perdit jamais son innocence baptismale. Les âmes, fortement éclairées de Dieu se jugent avec rigueur parce que les moindres fautes que notre peu de foi et notre aveuglement nous empêchent de reconnaître leur apparaissent dans toute leur réalité : une offense à la Majesté divine. C'est ce qui explique l'émouvante réplique de la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, fille de Louis XV et prieure du Carmel de Saint-Denis. Un jour qu'elle s'était rendue coupable d'une légère infidélité, une sœur pour la consoler lui faisait remarquer qu'elle n'avait commis qu'un péché véniel : « Ah ! dit-elle, ce péché, il est mortel pour mon cœur ! »

(1) page 10.

(2) *Bulle d'introduction de la Cause.*

L'époque de sa première Communion fut pour Marie-Eustelle l'occasion d'un sérieux retour sur elle-même. Elle prit « la résolution d'éviter ces petites réunions d'enfants qui se rassemblent pour faire des rondes » ; elle ajoutait : « je résolus d'éviter tout ce qui pouvait être un obstacle aux résultats de la faveur précieuse qui bientôt devait m'être accordée. Il n'y avait point de dévotion qui me plût davantage que celle du Chemin de la Croix. Je me suis mise à faire cet exercice de piété quatre fois la semaine pour obtenir la grâce d'une bonne première Communion » (1).

Telles étaient les dispositions de la pieuse enfant en vue de la première rencontre eucharistique de son âme avec Jésus, rencontre qui laissa dans son âme une profonde impression. Elle datait sa conversion de ce jour béni.

Cette impression s'effaça cependant durant quelques mois. Ayant été mise en apprentissage, l'influence de son nouvel entourage lui fit prendre un goût excessif pour la parure et surtout elle se passionna à tel point pour la danse qu'elle put avouer à vingt-huit ans : « Je peux dire *avoir aimé la danse autant qu'il est possible de l'aimer* ; je comptais les instants jusqu'à celui où commençait le dangereux plaisir, si capable de perdre la jeunesse » (2).

Cette passion fut accrue du fait que son père était demandé dans les bals pour jouer du violon : Marie-Eustelle l'accompagnait toujours. C'était la domination du plaisir et de la vanité. Ce n'était pas toutefois la vie coupable. Elle demeura honnête remplissant avec exactitude ses devoirs de chrétienne.

Et Jésus ne cessait de frapper au cœur de l'enfant pour se l'attacher à jamais ; Marie-Eustelle entendait l'appel de Jésus mais ne répondait pas. Il lui aurait fallu lutter et elle n'en avait pas l'énergie. Bien plus, elle en vint à désespérer de la possibilité de sa conversion : « Non, c'en est fait, disait-elle, Dieu ne veut pas que je me sauve. La miséricorde n'est pas pour moi. Ce n'est pas pour moi qu'Il a souffert la mort du Calvaire. Jamais je n'aurai part au bienfait de la Rédemption ».

« Quelquefois j'allais jusqu'à dire au moins avec doute et incertitude : Dieu n'est pas juste : Il veut que je sois à Lui, et Il me refuse son secours ! Je cherchais à rendre en quelque sorte Dieu Lui-même responsable de mes irrésolutions » (3).

La conversion cependant n'était plus éloignée. La persistance de sa première éducation, l'appel de Jésus plus pressant, la certitude de la vanité des joies mondaines et sa propre énergie décidèrent de son retour à Dieu.

Après un bal, le soir du carnaval 1829, elle eut le courage de

(1) p. 12.

(2) p. 15.

(3) p. 20.

refuser des aliments gras après minuit ; peu de jours après elle alla se confesser à l'occasion d'un jubilé. Le prêtre auquel elle s'adressa, M. Jossier, curé de Saint-Pallais, lui dit : « Le Seigneur a sur vous des desseins particuliers ; je vous engage à y répondre » (1). Marie-Eustelle fut vivement impressionnée par cette parole et elle se décida sérieusement à mener une autre vie toute de piété. Elle se plaça sous la protection de sa Sainte Vierge et récita le chapelet tous les jours. Plus tard, écrivant ses souvenirs de cette triste période, elle attribuera à Marie la grâce de sa conversion :

« Vierge sainte, je reconnais, en présence du ciel et de la terre dont vous êtes la Reine et la Souveraine, que c'est par votre intercession puissante, par votre bonté plus que maternelle, qu'il m'a été donné d'arriver jusqu'au Cœur adorable de votre divin Fils, qui est la Voie, la Vérité et la Vie. O tendre Marie ! Comment répondre à tant d'amour de votre part ? Comment vous exprimer ma vive et bien juste reconnaissance ? Je m'en sens incapable. Tout ce que je puis faire, vous le savez, c'est de désirer ardemment de me rendre agréable à vos yeux ; c'est de vous imiter, et si le Seigneur m'en fournit les moyens, de vous faire aimer et révéler » (2).

La conversion, d'après l'aveu même de Marie-Eustelle, n'était pas encore définitive. Malgré le peu de plaisir qu'elle trouvait alors dans la danse, elle céda trois fois. Ce fut tout. Elle ressentit dans tout son être un changement subit et extraordinaire. Le retour à Dieu était, dès lors, un fait accompli et irrévocable. Etant allée se confesser pour accomplir le devoir pascal elle déclara à son confesseur que moyennant la grâce de Dieu « le monde ne lui serait plus rien ».

Elle célébra plus tard, en termes émus, la miséricorde de Dieu envers elle. Écoutons-la : (3)

« Anges saints, réjouissez-vous ! Je suis à Jésus sans retour. Habitants de la Sainte Sion, célébrez la conquête du Dieu qui vous couronne ; faites éclater votre joie. J'appartiens à Jésus sans retour ! son amour a triomphé ; sa présence eucharistique m'a rendu la vie, et de même que le Rédempteur du monde terrassa le démon et l'enfer en sortant victorieux du tombeau, ainsi, se plaçant sur mon cœur comme un roi sur son trône, il triomphe de tous les ennemis qui obsédaient mon âme et qui depuis si longtemps l'avaient empêché d'y régner !...

O bon et miséricordieux Jésus ! Sauveur bien-aimé de mon âme ! Il est donc achevé l'ouvrage de ma conversion ! Il est donc enfin consommé ce changement heureux contre lequel se révolta tant de fois la nature rebelle ! Mes répugnances sont enfin totalement surmontées. Les voilà terrassées, et sans retour, je l'espère, ces passions que je vous

(1) p. 22.

(2) p. 22 et 23.

(3) p. 24 et 25.

ai si longtemps préférées ! Ils sont rompus ces liens funestes qui attachaient mon cœur aux objets créés ! Votre grâce est victorieuse, votre amour a triomphé, ô Jésus mon Rédempteur ! Je suis de nouveau et pour toujours votre conquête.

Oh ! que béni soit mille fois l'excès de votre miséricorde ineffable ! Que n'ai-je des millions de voix pour annoncer vos prodiges à mon égard !

Divin Rédempteur ! ah ! lorsque je me reporte par la pensée à ces jours malheureux où je vous offends avec tant de plaisir et d'aveuglement, mon cœur se sent brisé de douleur et pénétré d'un regret que je voudrais rendre infini. Que ne puis-je effacer de ma vie des jours si pleins d'iniquités !

Votre voix paternelle qui si souvent avait retenti au fond de mon cœur l'avait toujours trouvé fermé à vos amoureuses sollicitations ; ce cœur formait de coupables projets ; et vous, paisible Ami, vous lui prépariez le baiser de paix et de réconciliation ! J'étais votre ennemie, l'esclave de Satan et vous, Amour infini, vous pensiez, avec complaisance aux jours où par votre grâce je deviendrais habituellement votre tabernacle, à ces jours où vous deviez prendre en moi vos chères délices ! Vous avez daigné me le dire vous-même, ô Vérité éternelle ! *Vous m'avez dit que vous n'auriez plus de secret pour moi.* Bonté ! Amour ! Miséricorde !

Ah ! c'est maintenant qu'empruntant le langage du roi-prophète je puis m'écrier avec lui : « Vous avez brisé mes liens, Seigneur ; je vous offrirai un sacrifice de louange et j'invoquerai votre nom adorable. »

II

APRÈS LA CONVERSION.

Ce fut une conversion sans retour.

Tout de suite, la grâce aidant, Marie-Eustelle devint comme une autre créature. Elle n'avait cependant que quinze ans.

A partir de ce moment, le nom de Jésus fut son unique devise ; Jésus lui tint lieu de tout. Peu à peu, mais invinciblement, cédant à une attirance irrésistible, Marie-Eustelle devint une âme eucharistique animée d'un amour extraordinaire envers Jésus-Hostie.

Sous l'influence de la sainte Eucharistie, la séparation d'avec le monde fut complète et définitive, et décisive la victoire sur le respect humain qui l'avait amenée à tant de défaillances. Elle se fit un règlement de vie auquel elle s'astreignit toujours sans faiblesse. On eut pu croire, à première vue, qu'une conversion aussi soudaine était le fruit d'une imagination exaltée et qu'elle ne pourrait être que passagère. Il n'en fut rien. « C'était sans peines, écrivait-elle, sans violences, sans combats que la vertu venait habiter dans mon âme : *on eut dit qu'elle m'était nat* »

Cette conversion qui avait pour principe la sainte Eucharistie devait se maintenir par la sainte Eucharistie. M. Jossier, témoin de cette transformation durable et confident de la faim spirituelle de sa jeune pénitente, lui accorda la permission de communier tous les quinze jours ; ceci d'ailleurs ne pouvait tempérer l'ardeur qui la dévorait.

Attentive aux moindres désirs de Jésus et désireuse de fouler aux pieds la vanité, elle se coupa les cheveux, non sans avoir, au préalable, obtenu la permission de sa mère.

Un tel événement ne pouvait passer inaperçu à Saint-Palais. La conduite de Marie-Eustelle fut très sévèrement jugée, même des meilleurs qui ne pouvaient comprendre qu'on pût en venir à de telles extrémités. Les critiques les plus acerbes, les appréciations les moins flatteuses lui furent prodiguées. Ses parents eux-mêmes eurent à subir la violente persécution déchaînée par la jalousie du monde et de Satan. Madame Harpain souffrait beaucoup de cet état de choses, mais elle n'ajouta jamais aux persécutions du dehors. Il n'en fut pas de même de M. Harpain qui se mit du côté des mécontents, et voulut intervenir, vainement d'ailleurs. Le parti de Marie-Eustelle était irrévocablement pris et elle dit à son père que rien ne pourrait faire changer sa décision.

La conduite de son directeur fut aussi sévèrement blâmée et l'on aurait vivement désiré qu'il empêchât sa pénitente de se singulariser ainsi. Les soupçons les plus injurieux ne furent pas épargnés à la pieuse enfant et on poussa l'insolence jusqu'à pénétrer de force dans sa chambre et à décacheter une lettre qui lui était adressée.

A tant de persécutions, Marie-Eustelle ne répondait que par le silence et la patience, excusant les coupables et se réfugiant dans le Cœur de Jésus qu'elle trouvait dans la sainte Eucharistie. Jésus lui était tout. Le monde clabaudait en vain, elle n'entendait que Jésus.

« Lorsque, par la volonté de ce bon Maître, écrit-elle, les persécutions, les calomnies, les humiliations, les peines intérieures sont venues fondre sur moi, je n'ai jamais eu la pensée de m'en plaindre, parce que je ne les recevais que comme autant de traits d'amour partant du Cœur de Celui que j'aimais uniquement. Bien plus, je surabondais de joie, lorsque j'avais quelque chose à souffrir ; je ne savais comment témoigner la vive reconnaissance dont mon âme était inondée, toujours par suite de ma conformité à la volonté suprême. Ce bon plaisir divin était tel dans mon cœur, que j'aurais accepté, pour l'amour de lui, la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, après une vie entière de souffrances et de sacrifices. » (1)

Le monde cependant n'était pas au bout de ses hypocrites

la permission de communier deux fois par semaine. Elle se confessait alors le Samedi et communiait le dimanche. M. Jossier vint à quitter Saint-Pallais.

Je pensais alors, dit-elle, que si j'allais me confesser le mercredi, au lieu du samedi, on me permettrait, dans la semaine cette Communion que je désirais tant. Cela réussit fort bien. Mon directeur entra parfaitement dans mes vues. Quelques temps après, il me demanda pourquoi je ne me confessais pas le samedi. Je lui répondis que le mercredi me convenait mieux ; que si pourtant sa volonté était autre, je m'y conformerais volontiers. Il changea, en effet, le jour de ma confession, mais il me laissa les deux Communions par semaine » (1)

Marie-Eustelle venait de terminer son apprentissage et attendait le travail qui se présentait rarement. Sa dévotion excessive, au dire de ses parents, en était cause. Il fut alors question de la mettre en condition ; une situation avantageuse lui avait déjà été proposée. Mais la crainte qu'eut la pieuse enfant de ne pouvoir assister à la sainte Messe chaque jour, lui fit obtenir de sa mère qu'elle conserverait sa liberté.

Elle resta donc lingère et le travail vint. Au début, elle s'occupa du linge d'un pensionnat de jeunes gens. Mais la vierge, qui avant sa première communion avait délaissé les rondes dans la crainte que la réunion d'enfants des deux sexes fussent dangereuses, renonça au bout d'un an à cet emploi *pour n'avoir plus de rapports avec les jeunes gens*.

Les meilleures familles de Saintes s'empressaient d'occuper la pieuse jeune fille. Il est vrai de dire qu'elle était irréprochable dans son travail et très consciencieuse dans l'emploi de son temps.

Après un essai infructueux de vie religieuse fait par obéissance chez les Sœurs de Notre-Dame du Refuge de La Rochelle, Marie-Eustelle loua une chambre particulière et travailla chez elle. Ainsi, elle demeurerait lingère, pourrait vaquer en toute liberté à ses exercices de piété et serait à même de faire le bien en formant de jeunes apprenties à la piété non moins qu'au travail.

Elle put alors donner au Bien-Aimé de son cœur tout son temps disponible. Se privant de toute récréation elle passait de longs moments au pied du Tabernacle. Les dimanches et les jours de fêtes, elle ne quittait pas l'église et demeurait immobile dans l'adoration la plus profonde s'offrant pour accomplir parfaitement la volonté divine.

Cette volonté se manifesta dans une suite bien longue d'épreuves intérieures qui purifièrent son âme et achevèrent de la détacher de tout le créé. Son imagination lui causait de telles distractions, et les peines qu'elle endurait dans l'oraison étaient si cuisantes, que non seulement la prière lui était impossible mais

(1) p. 41.

aussi le recueillement de si courte durée qu'il pût être. Des tentations violentes contre la sainte vertu la rendirent toute craintive. Elle fut enfin soumise à un pénible délaissement que compliquèrent à l'envi des tentations de vanité, de désespoir et de blasphèmes.

Marie-Eustelle, soutenue par Jésus, supportait le choc avec un courage invincible, et ne cessait de redire : *Tout par amour !*

« Je résolus donc, dès lors, dit-elle, de dévouer le reste de ma vie à la reconnaissance, et de faire de tous ses instants une continuelle action de grâces. Je ne puis pas dire, néanmoins, que je fusse indifférente à la douleur, au repentir et au désir de m'acquitter pleinement envers Dieu ; mais il me semblait que l'amour divin régnant dans mon âme payerait mes dettes surabondamment, puisque c'était Jésus qui semblait demander de moi cette disposition. J'entrais dans ses vues adorables, autant qu'il était en moi. J'acceptais, par amour et par reconnaissance, toutes les rigueurs apparentes par lesquelles il me faisait passer et que je reconnaissais n'être que des bontés véritables. J'ambitionnais de me rendre en tout conforme à mon divin Modèle. C'est pour cela que j'embrassais, pour sa gloire, cet état si crucifiant et si pénible.

Oh ! que mon âme s'en trouve bien maintenant ! Je ne voudrais pas pour tout au monde, avoir été étrangère à toutes les tribulations que j'ai endurées. Déjà, au temps de ces violents orages, j'étais intérieurement heureuse de pouvoir témoigner à Notre-Seigneur l'attachement que j'avais à son divin service, en souffrant pour son amour » (1).

Et encore :

« Je n'ai jamais senti ma confiance en Dieu chanceler ou diminuer : plus j'avais de combats à soutenir, plus elle redoublait. Jésus, oui Jésus seul, était ma douce et invariable espérance ; je lui disais qu'alors même qu'on me donnerait l'assurance de ma réprobation éternelle, j'espérerais encore en lui. » (2)

Elle ne craignait pas la lutte, mais elle tremblait à la pensée de pouvoir commettre un péché :

« Ma pensée, mon désir dominant était d'éviter, par amour pour Jésus, tout ce qui avait l'ombre du péché. Oui, mon Père, je crois pouvoir vous le dire dans toute la simplicité de mon âme, depuis ma conversion, je n'ai craint, je n'ai haï que le péché ; j'aurais préféré mourir mille fois plutôt que de le commettre délibérément, même en matière très légère. Oh ! l'idée seule de contrister le cœur du plus tendre des pères, du meilleur des amis, de Jésus l'amour éternel, cette seule idée me faisait endurer une espèce de mort, tant était grande l'appréhension que j'avais de le commettre (3).

Loin d'abattre son courage, les persécutions et les peines

(1) p. 59.

(2) *id.*

(3) p. 60.

intérieures lui étaient chères, tant était développé dans son âme l'amour de la croix.

« Il ne m'est jamais venu à la pensée, dit-elle, de demander à Notre-Seigneur la cessation de ces peines ; je dirais même que, lorsqu'elles étaient le plus tumultueuses, mon âme se trouvait toujours avide de nouvelles tribulations. Le ciel ne m'en faisait pas faute ; elles étaient mon pain quotidien ; nuit et jour, elles ne me laissaient aucun instant de repos. Dans la solitude, comme dans les rapports que j'étais obligée d'avoir avec les créatures, j'étais également tourmentée. Il me fallait quelquefois quitter les personnes avec lesquelles je me trouvais, parce que je ne pouvais dissimuler sur mon extérieur les bouleversements qui agitaient mon âme. Eh bien ! si, au plus fort de ces agitations intérieures dans ces moments où j'étais obsédée par des légions d'esprits infernaux, Notre-Seigneur m'eût demandé si je voulais en être délivrée, je lui aurais protesté que je ne demandais que l'accomplissement de son bon plaisir. Je dirai plus : au sein de ces cruelles tempêtes, je comprenais mieux que jamais le prix des épreuves ; *j'allais même jusqu'à désirer que la violence en fut augmentée*, car mon âme se tenant alors attachée à la croix du Sauveur, sentait redoubler son dévouement et son énergie. Souvent, je pourrais même dire toujours, je m'écriais : Oui, Seigneur, je vous serai fidèle. Rien sur la terre et dans les enfers ne sera capable de me séparer de vous ; ou vaincre, ou mourir ; ou plutôt, mourir pour vaincre, s'il le faut !

Je me souviens qu'un jour de saint Jean l'Evangeliste, je me sentis subitement délivrée de cet état d'angoisses et de tentations. Cette suspension de combats dura huit jours, et ce fut dans cet intervalle que Jésus me fit comprendre, par une lumière toute particulière et qui persévéra tout ce temps-là, le prix des souffrances, et le bien qu'en recevait mon âme. Je vous avoue, mon Père, que la seule volonté divine que je voyais en cela, me fit supporter la soustraction de ces aimables croix qu'il semblait m'avoir ôtées, durant le temps dont je parle. J'étais inquiète en quelque sorte étonnée ; *il me manquait une chose, c'était la croix, et vraiment, je l'avais précisément, parce que je ne l'avais pas*. Aussi, quand les épreuves ont recommencé les ai-je reçues avec joie et reconnaissance, comme une personne à qui on aurait rendu un trésor qu'elle avait perdu.

Ce martyre continuel me fit acquérir, en très peu de temps, *l'habitude de la présence de Dieu*. Il m'était comme impossible de la perdre ; car ces peines auxquelles j'étais livrée me la rappelaient sans cesse. Je pouvais dire, avec le saint roi David : « Ma vie n'est qu'un gémissement continuel. » Ce gémissement avait toujours pour objet Celui qui prie dans ceux qui l'aiment. *Mes yeux se fatiguaient à force de regarder le ciel d'où j'attendais uniquement mon secours.* » (1)

Elle se montrait toujours souriante malgré l'acuité de la souffrance. Écoutons encore Marie-Eustelle, nous parler de son égalité d'humeur :

« J'ai dit précédemment que l'on s'apercevait quelquefois dans

(1) p. 61 et 62.

mon extérieur des troubles qui agitaient mon âme ; mais ce ne pouvait être que par un effet de l'affaiblissement de ma santé qui était visible aux yeux de tous. Rien du reste ne paraissait déréglé sur mon visage, car je m'efforçais sans cesse de conserver *un air calme et tranquille*, de montrer *un caractère habituellement égal*. J'entendais dire quelquefois, en parlant de moi-même :

— Ah ! comme cette personne est heureuse ! Elle n'a point de peine : on le voit bien sur son visage. Comment, néanmoins, peut-elle jouir d'une si profonde paix, avec le genre de vie qu'elle mène ?

Une personne chez qui je demeurais me disait quelquefois :

— Vraiment Eustelle, je ne sais comment vous faites pour vous composer ainsi ; je vous vois souvent accablée de toute espèce de peines, et, si quelqu'un vient vous voir, ou traiter de quelque affaire avec vous, je ne m'aperçois plus que vous en ayez. Comment faites-vous donc pour vous contraindre ainsi ?

Ah ! c'est que je savais qu'un air opposé ne porte guère à la vertu. Et puis, il me suffisait que Jésus fut le dépositaire de ce qui se passait dans mon cœur » (1).

Le 2 février 1837, elle fit le vœu de virginité perpétuelle. Voici textuellement reproduites les deux consécérations qu'elle écrivit à cette occasion, la première à son divin Epoux, la seconde à la Très Sainte Vierge.

Consécration à Jésus.

Au nom de la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, prosternée en votre sainte présence, ô mon aimable Sauveur, et sous la protection de la Sainte Vierge Marie, ma bonne Mère, de mon saint ange gardien, de ma sainte patronne et de toute la cour céleste, je consacre librement et avec le consentement de mon directeur, mon corps et mon âme par le vœu de chasteté, ne désirant vivre que pour vous, n'ambitionnant point d'autre gloire que celle de vous servir et de devenir une victime perpétuelle de votre saint amour.

Me voilà, Seigneur, toute à vous ; me voilà toute à votre Cœur par de nouveaux serments ; ne permettez pas que je rompe jamais l'union sainte qui existe entre vous et moi. Je suis faible, mais, me dépouillant de moi-même, je me revêts de vos inappréciables mérites et j'ai la confiance que vous me soutiendrez dans ma résolution jusqu'au jour où, dégagée des liens qui m'attachent à la terre, mon âme s'élèvera librement vers vous pour bénir à jamais vos infinies miséricordes.

Ainsi soit-il. (2)

Consécration à Marie.

Je me prosterne à vos pieds, auguste Reine du Ciel et de la terre, Dispensatrice des grâces célestes, Modèle et Protectrice des vierges. Recevez dans ce jour la donation irrévocable que je vous fais de moi-même, en vous consacrant mon corps, mon âme, mes pensées, mes affections, mes intentions ; désirant vous aimer et vous faire aimer par le

(1) p. 62.

(2) p. 65-66.

très pur motif de la reconnaissance que je vous dois, me réjouissant et bénissant Dieu du haut point de gloire auquel il vous a élevée, en vue de la maternité divine.

Marie, ma douce espérance, j'attends de vous particulièrement la grâce de rester fidèle aux engagements saints qui m'unissent pour toujours à votre divin Fils. O Vierge sainte, que mon indignité ne détourne pas de moi les yeux de votre miséricorde : j'unis cette faible consécration de moi-même à celle que vous fîtes à Dieu au jour de votre présentation au Temple, et vous prie de vouloir bien lui offrir vous-même ce faible hommage en union avec le sacrifice sanglant de Jésus sur la croix, sacrifice offert pour nos péchés et qu'il renouvelle tous les jours par amour sur nos autels. O Marie, je vous appartiens, j'espère tout de vous. Soutenez-moi jusqu'au jour de l'éternité. Ainsi soit-il ! (1)

Ce don d'elle-même eut pour conséquence immédiate une plus exacte pratique des vertus. Son âme jouit alors d'une profonde et indicible paix, s'épanouissant dans une foi vive, une espérance inébranlable, une charité consumante. Elle se dévoua de plus en plus à tout, et malgré les contradictions innombrables dont elle fut l'objet, elle aima son prochain comme son Dieu. Cet amour du prochain se manifestait sans répit par un apostolat très zélé. Elle eut voulu que tous brûlassent pour Jésus des mêmes ardeurs qui la consumaient elle-même. Elle ne cessait d'inviter les âmes à la pratique de l'oraison, et à la dévotion à la sainte Eucharistie par l'assistance à la sainte Messe, la Communion fréquente et la visite au Très Saint Sacrement.

Son oraison à laquelle elle vaquait trois heures par jour, devint presque continuelle. Elle en faisait la préparation et l'action de grâces de ses brûlantes Communions ; Dans une lettre adressée à l'une de ses amies, Marie-Eustelle donne sur l'oraison le fruit de son expérience personnelle. C'est comme un petit traité de l'oraison. Écoutons-la :

« Il est essentiel, pour disposition à la sainte oraison, de travailler à acquérir la *mortification intérieure*, qui consiste à ruiner ses petits penchants naturels ; car plus nous aurons soin de vider notre âme de nous-mêmes, plus l'Époux céleste la remplira. Lorsqu'on veut remplir un vase de quelque liqueur précieuse, on a soin ordinairement de le nettoyer. De même, notre âme a besoin d'être pure pour contenir le parfum de l'oraison.

Allez à Jésus, dépouillée de vous-même, tenez-vous à ses pieds comme l'amante Madeleine.

La prière est une élévation de notre cœur vers Dieu ; la connaissance de ce qu'il est et de ce que nous sommes suffit en sa présence pour nous maintenir dans l'humilité la plus profonde. Dieu est au-dedans de nous plus que nous ne sommes en nous-mêmes. Aussi Jésus-Christ disait-il : *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous*. Accoutumez-vous

(1) p. 66.

à voir notre bon Sauveur présent dans votre âme et reposant sur votre cœur, et cela dans l'oraison.

Soyez devant lui comme une plante malade qu'on expose aux bénignes influences de l'astre du jour ; comme un pauvre à la porte d'un riche ; comme une goutte d'eau qui s'abîme dans l'océan ; comme le néant qui se perd dans son tout.

Dites comme l'aveugle de l'Evangile : *Seigneur faites que je voie.*

C'est surtout la divine Eucharistie qui doit être le sujet de votre oraison. Lorsque votre cœur s'unit à ce Dieu sauveur, la vue de cette faveur doit occuper votre âme et l'embraser du céleste amour ; demeurez alors calme et paisible devant Jésus, comme une statue que son Maître aurait placée dans une niche. Ecoutez Jésus et répondez-lui intérieurement, il entendra bien votre langage. Aimez-le doucement, sans crainte, sans inquiétude ; laissez-vous pénétrer de son amour ; les désirs suffisent quelquefois dans la prière, et la confiance la plus parfaite en doit être le fruit.

Enfin, ne vous rebutez pas des difficultés que vous pourrez rencontrer dans cet exercice ; le démon sait le bien qui en résulte : aussi tâche-t-il d'en détourner les âmes. Mais, ayez bon courage ; aimez beaucoup.

Pour cela, il faut du temps ; le jardinier qui sème n'est pas près de recueillir les fruits ; il attend que le pépin qu'il a confié à la terre devienne un rejeton et qu'il grandisse ; puis il y insère la greffe, autrement, ce ne serait qu'un sauvageon ; il lui donne, s'il est nécessaire, un tuteur pour le soutenir, il le soigne lui-même, il le taille quand le temps est venu. Ce n'est qu'après tous ces soins divers que l'arbre produit des fleurs qui plus tard se changent en fruits.

Il en est de même de notre âme. Le jardinier qui la cultive, c'est Jésus. Mais il faut que nous coopérions à sa culture. Cette coopération est facile, la grâce est là pour nous assister. Comptez donc bien sur son secours. Aimez l'oraison : elle seule dispose d'une manière parfaite à la sainte Communion. Faites-en vos délices (1).

Son détachement s'accentua à tel point, attirée par l'amour de Jésus exigeant de son cœur un détachement parfait (2), qu'elle en vint à ne tenir à rien et à ne posséder en propre que le strict absolument indispensable. Elle fit même le vœu de pauvreté.

Je n'avais, écrit-elle, qu'un habillement de rechange, tant en robes, mouchoirs, tabliers, bonnets, bas ; jamais qu'une chaussure à la fois. Pour ce qui est du linge de corps, c'était presque la même chose (3). Rien ne m'appartenait en fait de draps, serviettes, essuie-mains : c'étaient mes parents qui me prêtaient tout cela. Je n'avais point non plus d'ustensiles de cuisine, ou bien c'était si peu de choses que rien n'atteignait le strict nécessaire. Point d'argent, ou si peu que souvent le nécessaire me manquait. C'était alors que j'étais heureuse, bénissant le ciel, quand je n'avais rien qui pût suffire à mes besoins.

f1) p. 130-132.

(2) p. 213.

(3) Une de ses joies était de porter, pour employer ses expressions, « des vêtements bien usés, bien raccommodés » ; mais elle ne voulait pas qu'ils fussent déchirés : « c'est désordre, disait-elle, et non vertu ». (page 71).

Vous connaissez mes meubles : un lit bien pauvre, une commode, une petite table, quatre chaises ; peu d'objets de dévotion, et d'une pauvreté remarquable ; un très petit nombre de livres de piété ; quelques tableaux fort simples appendus à la muraille ; un crucifix que je ne regardais pas comme m'appartenant ; des croix de bois auxquelles je donnais la préférence, à cause de leur simplicité, sans y tenir néanmoins. J'aurais même fait disparaître quelques tableaux qui étaient dans ma chambre, pour me réduire à une plus grande pauvreté encore, si je n'eusse craint de faire de la peine à mes parents. Mon chapelet avait pour chaîne un cordonnet, et se terminait par un petit Christ en cuivre. J'en avais un d'argent qui valait un franc : je m'en défis à l'époque de mon vœu. J'avais une médaille de la sainte Vierge et de sainte Philomène, mais en cuivre. Il m'eût été très facile d'avoir plusieurs objets de dévotion jolis et agréables ; mais j'y renonçais toujours par amour pour la sainte pauvreté, ne voulant rien garder qui fut capable d'occuper ou d'attacher mon cœur. On m'avait donné une petite *Imitation* très belle, des images également fort jolies : je me suis dépouillée de ces objets ainsi que de beaucoup d'autres, parmi lesquels il s'en trouvait qui avaient du prix, voulant me détacher de tout.

Afin de mieux pratiquer la sainte pauvreté, je n'usais, dans ma nourriture, que des choses les plus simples et les moins coûteuses comme étant seules convenables à une personne pauvre. *Pendant trois ans je n'ai mangé que du pain noir et n'ai bu que de l'eau*, toujours par le même motif. J'aurais continué plus longtemps si mes parents ne s'y fussent opposés.

Je compris cependant que je ne devais pas m'attacher à ces seules pratiques extérieures. Aussi, par la grâce de Jésus, me suis-je beaucoup plus appliquée à l'acquisition de la *pauvreté d'esprit*, qui, seule, donne à l'âme la vraie liberté.

Notre bon et tout aimable Sauveur fut encore mon unique directeur, à l'égard de cette *pauvreté intérieure*. Avec quel amour ne me portait-il pas à la perfection de cette vertu ! Comme il me faisait comprendre la satisfaction que je donnerais à son Cœur si je lui étais fidèle en ce point ! Il me semble le voir encore me presser amoureusement de répondre à ses invitations si tendres. Cependant, il n'exigeait rien de moi par force : *Tout par amour pour moi*, me disait ce cher Maître, *parce que moi-même je suis pour toi tout amour*. Ce bon Jésus accompagnait ses sollicitations d'une lumière si vive, si pénétrante, qu'il m'eût été difficile de lui résister. Il me fit donc comprendre très parfaitement la beauté et le prix de cette vertu surhumaine ; je la comprenais par l'affection que lui portait Celui qui est toute vertu. Aussi, en étais-je comme passionnée. Je découvris également alors que les actes extérieurs ne sont que comme l'écorce de l'arbre de la vie intérieure ; que, néanmoins, il n'y avait rien à négliger dans les choses extérieures. Saint Paul a dit : « Que votre modestie soit notoire à tous les hommes. Que tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui édifie, tout ce qui est de bonne odeur, se manifeste dans vos entretiens et dans votre conduite. »

Par amour pour la sainte pauvreté, autant que par esprit de mortification, je renonçai à la pensée que j'avais eue de broder un ostensor en or pour le mettre dans ma chambre. C'était .

la Sainte Eucharistie que je voulais l'entreprendre ; mais le Dieu de l'Eucharistie m'inspira de m'en priver. Notre-Seigneur voulut même que je renonçasse au désir d'être payée de ce que me devaient quelques personnes pour lesquelles j'avais travaillé. Souvent je n'avais pas un sou et je manquais, comme je l'ai dit, des choses les plus nécessaires à la vie ; mais, me disais-je, Jésus sait bien ce que l'on me doit, et que je suis dans le besoin. Ainsi, lorsqu'il jugera à propos de faire cesser cette privation, il donnera à ces personnes la volonté de me payer. Je ne renonçais pas pour cela à ce qui m'était dû, mais je me soumettais à la privation résultant du long retard que l'on mettait à se libérer envers moi : car je pensais que notre bon Sauveur le voulait ainsi (1) .

Elle avait en Dieu une immense confiance et son abandon à la divine Providence était absolu :

« Je ne puis plus m'inquiéter de rien, écrit-elle à l'une de ses confidentes, non pas même de mes défauts ni de mon manque de vertu. J'aurais peut-être bien sujet de le faire, mais quand je veux y réfléchir, impossible. La confiance que me donne Notre-Seigneur chasse tout autre sentiment. Si quelque chose pouvait troubler ma paix, ce serait trop de paix. Mais souvent j'ai consulté ; on m'a dit d'être tranquille, de ne pas examiner ce qui se passe en moi, de tout laisser à Notre-Seigneur. Je l'ai fait, je suis heureuse. Bonne amie, abandonnez-vous à cette confiance (2).

Quel ardent amour elle avait pour Jésus. Sa tendre affection se manifestait par des exclamations que ne désavoueraient pas les plus grands mystiques. Elle écrivait :

Jésus, rien que Jésus ! Notre cher et bien-aimé Sauveur m'a consolée de la peine que vous m'avez causée, l'autre jour, en me demandant si je ne voulais plus l'aimer. Mon pauvre cœur s'est plus d'une fois gonflé de soupirs, à la seule pensée de ne pas aimer Jésus. Ne pas aimer Jésus ! Ah ! je sens ma peine qui se renouvelle encore. Et vous dites que je suis bien enfant ! Mais cet objet m'est si cher ! O mon Père ! *pourquoi ne puis-je mourir tous les jours d'amour pour lui !* Pour revenir à la malice que vous m'avez faite, je vous la pardonne ; toute ma vengeance consiste à demander à notre unique Amour qu'il vous consume de plus en plus du feu de sa divine charité. Ah ! je désire que vous deveniez un holocauste immolé pour sa gloire. Le soir du même jour, au pied du saint tabernacle, le front incliné sur l'autel, je n'ai pu m'empêcher de répandre des larmes, en pensant au malheur que j'aurais de ne pas aimer ce cher bon Maître : aussi lui ai-je protesté de nouveau que rien ne serait capable de me séparer de son amour (3).

Et plus loin :

J'ai besoin pour étancher la soif que j'endure de toujours parler de vive voix ou par écrit, de ce pur et céleste Amour, qui est Jésus (4).

(1) p. 71-73.

(2) p. 145.

Mais c'était surtout envers Jésus-Hostie qu'elle se consumait d'amour, qu'elle se mourait d'amour.

En 1837, le nouveau Curé de Saint-Pallais, M. l'abbé Delaage de Saint-Germain, confia à Marie-Eustelle le soin des autels et la direction de la sacristie. Cette faveur, à laquelle s'ajouta bientôt la permission de toucher les vases sacrés, remplit d'allégresse l'âme de la pieuse lingère. On peut dire qu'à partir de ce moment la vie de Marie-Eustelle se transforma aussi bien matériellement que spirituellement.

Elle devint, à la lettre, l'Ange de l'Eucharistie. Jésus, d'ailleurs, ne lui avait-il pas donné comme une mission eucharistique lorsqu'il lui dit : « Ma fille, je veux que tu t'emploies tout entière à m'honorer dans le sacrement de mon amour, et que tu en fasses *ta seule, ton unique occupation*. Bien des âmes, il est vrai, me servent fidèlement, mais il s'en trouve peu qui me rendent ce culte intérieur, seul capable de former de vrais adorateurs en esprit et en vérité... *Je veux que le gage de mon amour t'occupe d'une manière spéciale* » (1).

Quel bonheur, pour elle, d'orner les autels, de confectionner ou raccommoder les linges sacrés de Jésus « ce Frère chéri, ce Bien-aimé de nos âmes ». Quelle joie de pouvoir porter la main sur ces vases sacrés où Jésus accomplit son Sacrifice et où Il fait sa demeure avant de venir en nos âmes. Elle montait sans cesse la garde, quand ses occupations le lui permettaient, auprès de la divine Hostie et l'accompagnait avec un respect édifiant lorsque M. le Curé la portait aux malades. De quelle amertume était remplie son âme à la pensée que son sexe lui interdisait l'accès au sacerdoce. Avec qu'elle dignité n'eut-elle pas donné aux âmes affamées, Jésus, le Dieu d'Amour ?

M. le Curé de Saint-Pallais mit le comble aux ardents désirs de sa sainte paroissienne en lui accordant la communion quotidienne. Mais, hélas ! cette permission enflamma tellement d'amour l'âme de Marie-Eustelle, qu'elle eût voulu communier à chaque instant du jour.

Citons, de la correspondance de Marie-Eustelle, l'extrait suivants qui sont des exclamations d'amour :

« Je ne puis exprimer toutes les consolations qui inondent mon âme, soit dans l'oraison, soit dans la sainte Communion. Je me sens quelquefois épuisée du désir de faire aimer Dieu, de l'aimer moi-même ; et, ne pouvant faire pour cela ce que je désirerais, Dieu seul sait ce que je souffre.

Que j'aime à m'approcher du tabernacle où repose le symbole de l'amour d'un Dieu pour les hommes ! de ce trône de grâce où l'Amour efface l'éclat de ses grandeurs ! J'ai quelquefois alors des pensées extrava-

(1) p. 213-214.

gantes : par exemple il me semble voir approcher de moi ce ciboire sacré, où réside ce Dieu d'amour, et je me figure le tenir entre mes mains. O mon Dieu ! quelle pensée ! Que n'est-elle une réalité ! Je presserais ce vase d'amour contre mon cœur... Mais que dis-je ? cette faveur ne m'est-elle pas accordée chaque jour ainsi qu'à vous ? C'est trop ; c'est trop pour cette vie ! Je prie quelquefois Notre-Seigneur ou de modérer ses faveurs, ou de me donner plus de force pour les soutenir.

Ma pensée se reporte encore en ce moment vers le temple sacré où il fait sa demeure ; mon cœur s'y transporte. Que ne puis-je être à ses pieds ! Et ce ne sera que ce soir ! O divine Eucharistie ! Que j'aime à répéter ces mots ! Que mon âme y trouve de délices ! Abîmons-nous dans cet océan de tous les biens, et, comme l'épouse des Cantiques, reposons-nous à l'ombre de notre Bien-Aimé, jusqu'au jour où, endormis sur son sein, déchirant le voile qui nous le dérobaient ici-bas, il nous sera donné de le voir, non sous le voile du Sacrement, mais dans toute la splendeur de sa gloire.

La veille de nos Quarante-Heures, je suis restée tout le jour près de notre bon Sauveur, m'occupant à orner l'autel où il s'immole pour moi tous les jours, et d'où il me bénit si souvent. Mes regards ne cessaient de se porter sur le tabernacle, durant tout ce temps-là. J'hésite à vous dire mes pensées. Mais non, je ne dois rien vous cacher. Je ne pus m'empêcher de m'agenouiller plusieurs fois, et, le front appuyé sur l'autel, je me disais à moi-même : Que ne m'est-il donné d'ouvrir ce tabernacle ! Que ne m'est-il permis d'en retirer le ciboire sacré, de le serrer contre mon cœur ! je l'arroserais de mes larmes en m'écriant : « O Dieu inconnu ! O Dieu inconnu !... »

Que Jésus a de charmes pour mon âme ! Divine Eucharistie ! O Jésus, mon cher frère ! doux miel de mon cœur, ma vie et l'âme de ma vie ! O mon Père, que je l'aime ! que j'aime à vous le dire ! je me sens soulagée en vous disant que je l'aime !

Mon Dieu la mort seule peut mettre un terme à ce que me fait souffrir Jésus pour son amour. J'envisage la mort comme un gain, et, comme sainte Thérèse, je me meurs de ne pas mourir !...

Madeleine ! la sainte amante de Jésus, n'était pas satisfaite, lorsqu'elle demandait aux anges du sépulcre où était son Maître. Elle voulait le voir, lui parler à Lui-même ; lui seul pouvait rassasier ses désirs ; elle savait qu'elle trouverait en lui une source assurée de tous ses besoins.

Pour moi, j'ai pu m'adresser à Jésus lui-même ; c'est à lui que j'ai demandé de me soutenir dans la langueur que me faisait éprouver son amour, parce qu'il avait en lui-même ces fleurs et ces fruits qui peuvent fortifier mon âme et la nourrir. O fruit salubre, ton suc a rendu la vie au monde, à mon âme qui était morte. O Jésus ! je vis par vous ; je veux vivre pour vous. O amour ! rends-moi la vie en me donnant la mort. Je veux voir Jésus ; j'en ai besoin ; voici mon cœur : donne-le dernier coup !

J'ai eu le bonheur de passer quatre jours entiers près de Notre-Seigneur ; et cependant l'attrait qu'il me donne pour l'oraison est si

grand, qu'après ce temps-là je ne pus m'empêcher de me plaindre à l'Ami céleste de ce que ces jours finissaient trop tôt. On est si bien à ses pieds ! Pourquoi n'y pas vivre et mourir ?

Je viens de recevoir sa bénédiction (de Jésus). Maintenant j'attends le retour de l'aurore ; elle m'annoncera la venue du Soleil de justice dans mon âme ! Ah ! qu'il me tarde de voir s'ouvrir le tabernacle ! Mon cœur palpite du désir de posséder Celui qui est la vie. O divine Eucharistie ! qu'il m'est doux de m'unir à toi ! Toi seule apaise la faim qui me tourmente. Tu es mon bien, ma propriété ; je ne veux posséder que toi. Plus de terre, plus de créatures, plus de moi-même. Jésus seul !

Tout pour Jésus, et surtout dans l'Eucharistie ! Manne sacrée ! Je me meurs de faim pour elle, et pourtant je m'en nourris chaque jour...

Que ne puis-je avoir mille millions de cœurs, mille millions de voix, pour les consacrer à aimer cet amour et le faire aimer ! Heureux les ministres du sanctuaire ! La pensée d'un prêtre me ravit. O mon frère, et vous l'êtes ! C'est ce caractère que j'aime en vous. Ah ! pourquoi faut-il qu'une sorte de folie me fasse envier une vocation que mon sexe me rend impossible !

Croiriez-vous que je ne cesse d'envier le bonheur des prêtres, à qui il est donné de pouvoir ouvrir fréquemment le saint tabernacle et de tenir si souvent entre leurs mains le vase d'amour où Jésus se renferme... Cette seule pensée me donne une commotion universelle ; je la ressens à cette heure ; tout mon corps en est tremblant, et c'est à peine si ma plume peut retracer, en ce moment, les sentiments de mon cœur. Je ressens un mélange de bonheur, de crainte, de respect, mais surtout d'amour ; que dis-je d'amour ? c'est un transport inexprimable...

Vous rappelez-vous l'époque où je vous demandai d'ouvrir devant moi un ciboire vide ? Ah ! je ne vous disais pas alors tout ce qui se passait dans mon âme ; je me représentais ce vase rempli d'hosties consacrées au saint autel par la vertu des paroles sacramentelles et je me disais à moi-même : Ah ! s'il m'était permis alors de le presser contre mon cœur ! Ce matin, la même pensée tourmentait mon âme altérée, brûlante, défaillante, parce que je brûlais d'un désir que l'Eglise ne peut me permettre de satisfaire. Je suis quelquefois obligée presque de détourner les yeux du saint tabernacle, pour n'être point tentée d'aller y appliquer des lèvres de feu.

Le saint ciboire produit aussi dans mon cœur une émotion inouïe ; j'y contemple des yeux de la foi notre Amour prisonnier ; mais je voudrais pouvoir contempler encore les espèces sacrées dont il s'enveloppe comme d'un manteau de tendresse. Je souffre quelquefois qu'il y ait des personnes à l'église qui me gênent dans le besoin que j'éprouve de verser d'abondantes larmes, de sangloter à mon aise et de pousser des cris d'amour. Quand il n'y a personne dans le lieu saint, je suis à mon aise, il est vrai, pour donner un libre cours aux sentiments qui surchargent mon cœur ; mais me voilà en proie à des tentations qu'on peut regarder comme une espèce de folie. Mon âme est tout à la fois comme inondée et brûlée ; mon cœur bat avec violence ; je veux franchir l'espace qui me sépare de Jésus ; j'ambitionne le bonheur de pouvoir tenir entre mes mains le vase heureux qui le renferme, et qui

serait mille fois plus heureux que moi, s'il était capable de comprendre son bonheur ; je voudrais l'embrasser, le tenir collé sur mes lèvres, ouvrir mon cœur et l'y placer... Quelquefois, je perds connaissance, à peu près ; mes membres se roidissent et deviennent froids, je sens que mes forces diminuent peu à peu, et je n'ai plus d'expressions à adresser à Jésus ; les dernières ardeurs s'échappent de ma poitrine embrasée, et une défaillance générale règne dans tout mon corps...

Oh ! l'adorable Eucharistie ! C'est ma vie, c'est tout ce que je sais ; mais je souffre de n'avoir pas assez d'amour, quoiqu'il me semble que je sois transportée pour l'adorable Jésus ! Que ne puis-je le tenir entre mes bras, comme sainte Gertrude ou saint Antoine de Padoue, et lui protester mille et mille fois de mon amour ! O mort ! O ma douce amie ! Viens donc me rendre à l'objet de mes désirs !

Ah ! l'adorable, la délicieuse Eucharistie ne se reçoit pas plusieurs fois en un jour !...

Je ressens un besoin inexprimable de donner un libre essor au feu par lequel Jésus consume mon cœur. L'autre jour, étant à ses pieds, je lui disais : « Seigneur, je meurs du besoin de vous dire que je vous aime !... »

Ah ! pour satisfaire l'amour qui me possède, il faudrait pouvoir sacrifier des millions de fois ma vie. Où aller ? Au ciel ? Jésus ne le veut pas encore. Que faire ? Contempler Jésus sous les voiles du mystère ? Ah ! du moins, si ces fragiles espèces qui le couvrent étaient plus souvent et plus longtemps en ma possession ! S'il m'était donné, sinon d'en jouir, du moins de pouvoir les contempler sans cesse ! Vœux inutiles !...

O Amour de mon âme, mon cher Jésus, mon Bien-Aimé, mon doux miel ! que ne puis-je vous presser sur mon cœur ! Je sais, cher bon Maître, que, par la divine Communion, je vous possède intimement : il me semble alors que vous vivez bien plus en moi que je ne vis moi-même ; mais, en renfermant la sainte Eucharistie, comme un autre tabernacle, je désirerais que vous ne vinssiez pas dans mon âme pour un temps si court ; mon cœur voudrait vous posséder sans fin, sans interruption.

Lorsque, après avoir reçu notre Amour, il faut me retirer de sa présence eucharistique, j'éprouve une si vive peine, que je ne cesse de retourner mes regards vers le saint tabernacle, en me retirant quand il n'y a personne dans l'église, et je lui témoigne, par les expressions les plus vives, mon amère douleur de le laisser seul dans sa prison d'amour.(i)

O sainte Folie, dont tous les chrétiens devraient être atteints ; de quel incendie, à l'imitation d'Eustelle, nos pauvres cœurs de misère ne devraient-ils pas être enflammés ; mais nous ne croyons pas d'une vraie foi que dans l'Eucharistie se trouve glorieux, mais vivant d'une vie véritable et vivifiante, Jésus, le Fils éternel du Père et qu'avec Lui se trouvent le Père et l'Esprit d'Amour, inséparables de Lui parce qu'ils ne sont qu'une seule et même divinité.

« Mon amour ! O Dieu de l'Eucharistie, s'écriait Marie-Eustelle, que ne puis-je rester jour et nuit près de votre prison d'amour ! Oh !

(1) p. 166-170.

que du moins je sois continuellement d'esprit là où l'amour vous tient enchaîné pour nous !... Je ne puis penser à vous, ô mon Bien-Aimé, sans être comme hors de moi-même, sans être toute transportée en vous, ô ma félicité, mes délices, ma vie ! Je ne suis bien qu'à côté de vous...

O Jésus, je voudrais vous aimer comme une sainte Thérèse, comme un saint François Xavier ! Que je vous aime, Seigneur, autant que vous le désirez ! Mon cœur est bien petit ; mais vous pouvez l'agrandir et le remplir de votre amour, à tel point que j'en meure ! C'est tout ce que je désire. Excusez-moi, doux Jésus ! L'amour profane fait mourir. Pourquoi l'amour de Dieu, s'il était bien ardent, ne ferait-il pas mourir aussi ? Jésus ! Jésus ! Nom si doux à mon cœur, Jésus, embrasez-moi tellement que je puisse expirer au pied de l'autel, près de ce tabernacle qui renferme l'Amour. O tabernacle chéri ! Que ne suis-je à ta place ! Tu ne comprends pas ton bonheur. Alors, je possèderais mon Jésus comme toi continuellement... nuit et jour. Mais que dis-je ?... stériles désirs qui ne seront jamais satisfaits !... O Jésus ! Il me semble vous entendre me dire : « Que veux-tu de plus, ô ma fille ? Chaque matin je viens me reposer sur l'autel de ton cœur par la Communion ».

— C'est vrai, reprit Sœur Anastasie (1) en l'interrompant, que voulez-vous de plus ? Vous avez tout ce qu'on peut vous donner.

— Oui, répondit la Servante de Dieu ; mais mes désirs augmentent en proportion. Je voudrais avoir toujours Notre-Seigneur sacramentellement dans mon cœur, ou au moins être continuellement au pied de l'autel depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin... Ah ! pourquoi ne suis-je pas renfermée avec ce digne Ami dans sa chère prison, toujours, toujours ! Quand j'y pense, mon cœur me laisse, pour aller à Jésus ; je n'ai plus de force et je lui dis : « Soutenez-moi, car je languis d'amour... »

— Combien de fois pensez-vous donc à lui ? poursuivit Sœur Anastasie.

— Quelle demande vous me faites là ! répondit Eustelle, je serais bien embarrassée de vous dire le nombre.

— C'est que vous y pensez toujours.

— Il est si doux de penser à ce qu'on aime ! Vous savez bien ce que dit l'Evangile : là où est votre trésor, là aussi est votre cœur... (2)

Une telle dévotion à Jésus-Hostie, devait faire trouver à Marie-Eustelle le Sacré-Cœur et l'inciter à en faire la source de sa vie spirituelle.

Nous ne voulons, pour preuve de son amour pour le Cœur de Jésus que les faveurs qu'elle en reçut, et qu'elle raconte elle-même en ces termes : (3)

Le Cœur divin de ce bon Sauveur me fut montré, il y a quelques jours, durant la sainte Messe comme dans un lieu grand et spacieux. Ce Cœur sacré me paraissait plus grand qu'un cœur ordinaire ; je le voyais non seulement remplir ce lieu de feu de son amour, mais encore

(1) Sainte Anastasie était une religieuse de la Providence de Saintes.

(2) p. 162 et 163.

(3) Marie-Eustelle fut encore l'objet de nombreuses faveurs eucharistiques bien consolantes. Elle reçut même le pouvoir de faire des miracles.

j'apercevais qu'il dardait ses feux au-delà de l'espace immense dans lequel il m'était montré. Notre-Seigneur me fit comprendre par là, le désir qu'il avait d'embraser l'univers. J'aperçus aussi plusieurs anges, sous une forme humaine, qui se tinrent en adoration près de ce Cœur adorable. Tout le temps qu'il me fut montré, vous comprenez, mon Père, ce qu'était mon âme. Mon esprit était perdu dans cet océan de tout bien, et je compris que je ne pouvais comprendre.

— O Cœur de Jésus ! O sanctuaire d'amour ! Plénitude de laquelle nous avons tout reçu ! Cœur dans lequel nous devons tous aller puiser ! c'est en toi que s'est formé le dessein de notre salut, comme le dessein admirable et divin de demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles ; c'est là que devaient s'épuiser, au sacrement de l'Eucharistie, la puissance, la sagesse et la bonté de Celui qui est le principe et le terme de notre amour. O siège de paix et d'amour ! sois ma demeure. Qu'il soit la vôtre, mon Père. Qu'il soit celle de tous les cœurs. Priez pour moi, afin que je n'en sorte jamais (1).

Ces jours derniers, étant à ses pieds, je lui demandai, puisque sa volonté était de me séparer de lui, qu'il voulût bien me renfermer dans ce ciboire que j'aime tant à contempler ; je le priai d'unir mon cœur à son Cœur divin, de le transformer par une sorte de transsubstantiation. Alors ce Maître divin me montra son Cœur rempli de merveilles incompréhensibles que je sentis bien, mais que je ne puis dire. Le mien me fut aussi représenté uni à ce Cœur sacré par un lien indissoluble. Bientôt, je vis mon cœur se fondre, s'écouler, se perdre dans la fournaise d'amour, en sorte que je ne vis plus ensuite que le Cœur infiniment saint et adorable de mon Sauveur. Jésus m'assura lui-même que j'étais nuit et jour présente à son tabernacle. Cette grâce me consola beaucoup ; mais elle n'a fait d'ailleurs qu'augmenter mon amour (2).

Je vis cet aimable Sauveur, il y a quelques jours, dans l'ostensoir, sous la forme d'un enfant (de sept ans environ, avec une robe blanche et une longue chevelure blonde). D'une main il me montrait son Cœur divin ; l'autre, il la tendait vers moi d'une manière touchante. Cela dura près d'un quart d'heure. J'en ai fait part à M. Briand (3).

Le soir du même jour, dit-elle ailleurs, j'eus le bonheur de rester seule à l'église jusqu'à 8 h. 1/2 ; j'y serais bien demeurée volontiers toute la nuit, si j'avais été libre. Que j'étais bien dans l'enceinte sacrée, au milieu de ces ombres silencieuses, au pied de mon aimable Rédempteur ! Avant de sortir de ce saint lieu et déjà rendue à la porte, je me retournai pour exprimer à Jésus la douleur que j'avais de le laisser ; mes yeux se fixèrent sur lui, mon cœur semblait vouloir l'attirer à soi. Dans cet instant, Notre-Seigneur me montra, en esprit, son Cœur environné de feux ; c'était dans la sainte Eucharistie que ce Cœur me fut représenté. Voyez comme il est bon ce divin Maître ! Le moyen de répondre à tant d'amour ! Je pris congé de lui, en lui disant : « A demain (4).

Au reste sa correspondance témoigne surabondamment de

(1) p. 215.

(2) p. 216-217.

(3) p. 217.

(4) p. 167.

ses sentiments envers le Cœur de Jésus. Sa haine du péché vient de son amour pour le Sacré-Cœur, affligé chaque jour « par la plus lâche désertion, par le mépris formel de ses commandements tout d'amour » (1) « Oui, mon Père, je crois pouvoir vous le dire dans toute la simplicité de mon âme, depuis ma conversion *je n'ai craint, je n'ai haï que le péché*; j'aurais préféré mourir mille fois plutôt que de le commettre délibérément, même en matière très légère. Oh ! l'idée seule de contrister le cœur du plus tendre des Pères, du meilleur des amis, de Jésus l'amour éternel, cette seule idée me faisait endurer une espèce de mort, tant était grande l'appréhension que j'avais de le commettre » (2) « Je fis, écrit-elle ailleurs, un pacte avec mes yeux, mes oreilles, ma bouche, pour ne voir, n'entendre, ne dire que ce qui pourrait être conforme à la volonté de notre divin Maître, et j'agissais ainsi non seulement dans ce qui aurait pu blesser le Cœur de Jésus, mais encore dans les choses les plus permises et les plus innocentes » (3).

Lorsqu'elle a l'inspiration d'accomplir un acte de vertu, elle la prend pour un désir du Cœur de Jésus (4) qui se consume pour nous (5) et brûle du désir de se communiquer à nous (6).

S'attacher à Jésus, c'est plaire beaucoup à son divin Cœur (7) et pratiquer la pauvreté intérieure, lui donner une grande satisfaction (8).

Le Cœur de Jésus est l'arc duquel Jésus décoche souvent des traits d'amour de toutes les façons (9).

Sa confiance était absolue : « Je ne puis, disait-elle, mettre de borne à ma confiance. Si je pêche par excès de confiance, il me semble que cela ne doit pas trop déplaire au Cœur de Notre-Seigneur » (10).

Cette confiance lui faisait chercher un refuge dans le Cœur divin au milieu du pénible délaissement intérieur dans lequel la laissait l'Epoux : « Ne voulant rien des créatures, et rejetée, à ce qu'il me semblait, de Celui que j'aimais uniquement, je me réfugiais toute indigne que j'étais, dans la plaie de son divin Cœur, en m'abandonnant tout entière à sa miséricorde... » (11)

La dévotion qu'elle a au Cœur de Jésus est vitale et cordiale. Elle fait partie de sa vie quotidienne. Lorsqu'elle entreprend, par obéissance, d'écrire son autobiographie, elle demande à Jésus

(1) Lettre du 19 août 1840. p. 91.

(2) p. 60.

(3) p. 203.

(4) p. 64.

(5) p. 17.

(6) p. 50.

(7) p. 40.

(8) p. 72.

(9) p. 38. et 206.

(10) p. 141.

(11) p. 53.

le don de son Cœur (1). Au jour de sa consécration définitive, le 2 février 1837, elle se donne toute au Cœur de Jésus par de nouveaux serments (2).

Elle écrit à une amie timide qui craint de communier fréquemment :

Bonne amie, approchez-vous demain sans crainte de l'autel de l'Agneau : allez apaiser votre faim, étancher votre soif. C'est l'amour du Dieu-Homme qui vous appelle, c'est Jésus, ce frère chéri, cet unique bienfaiteur ; il vous ouvre son cœur ; hâtez-vous d'y entrer : vous y trouverez la plénitude de tous les biens. Ne vous découragez pas à la vue de vos misères ; mais, animée de la chère et douce confiance, que votre âme se détache, se purifie, s'élève au-dessus de tout ce qui peut la flétrir, pour s'unir dès cette vie, par anticipation, à son principe, à la béatitude, à Jésus, l'amour inconnu (3).

D'ailleurs, le Cœur de Jésus est la source de notre vie. Elle termine ainsi une magnifique lettre adressée à un jeune séminariste : « Je vous laisse dans le ciboire où repose votre Amour et le mien, dans la demeure de son divin et tout aimable Cœur, duquel nous avons tout reçu et où nous devons tous aller puiser : aimez donc bien Jésus ! Je pense toujours à cela. Toujours Jésus ! (4)

A une jeune fille elle écrivait :

... Aimer Dieu, le bénir, voilà votre délicieuse occupation ; aimer et bénir Jésus, notre Frère, notre céleste Ami, quel partage ! Il est notre centre ; c'est en lui que nous devons nous abîmer toujours, toujours. Oh ! qu'il est doux de l'aimer, surtout au pied du tabernacle ! Comme l'Epouse des Cantiques, aimez à vous reposer sous son ombre. Bonne amie, brûlez silencieusement dans le doux Cœur du bon et paisible Jésus, dans cet asile d'amour et de paix. Là, soutenue par Jésus, attendez doucement la fin de la vie, comme le soir d'un beau jour après lequel luira l'éternité (5).

A une personne affligée, elle écrivait cette belle lettre dictée par l'amour du Cœur de Jésus :

Que la croix de Jésus soit votre partage et son amour votre trésor.

Le disciple bien-aimé, reposant sur la poitrine du Sauveur, n'y pénétra pas seulement les secrets divins qu'il devait manifester aux hommes ; il y puisa encore ces sentiments magnanimes qui devaient le soutenir dans l'apostolat que Jésus allait bientôt lui confier. A l'exemple de ce disciple fidèle, ne cherchons point les douceurs et le repos de l'amour sacré, ou du moins ne nous y attachons pas ; aspirons de toute notre âme, par une vie de sacrifice, à l'amour bien plus vrai,

(1) p. 94.

(2) p. 66.

(3) p. 135.

(4) p. 178.

(5) p. 182.

bien plus sûr, bien plus parfait de *Jésus crucifié*. Réjouissez-vous donc, épouse d'un Dieu souffrant. Il ne vous assujettit à des privations que pour vous élever à une gloire infinie. Qu'importe, pourvu que nous le possédions ! Cette faveur doit tout adoucir, nous rendre prêts à tout souffrir. Représentez-vous ce Dieu Sauveur qui, du fond de son sanctuaire qui est votre âme, vous presse avec amour de recevoir avec amour encore les traits que son Cœur plein d'amour décoche dans le vôtre. Puis, écoutez-le vous adressant ces tendres paroles : « C'est comme je t'aime que tu dois m'aimer ». Comment ensuite, n'envisageriez-vous pas avec bonheur et reconnaissance ce bon plaisir divin qui se plaît à vous immoler ?

Cherchons donc Jésus ; mais cherchons-le où il veut être cherché, où il est véritablement... *Pour les grandes âmes, le Thabor est sur le Calvaire* (1).

Un tel amour devait inévitablement causer des ravages dans le frêle organisme de Marie-Eustelle. Aussi, en 1840, elle tomba malade gravement et dut délaissier son emploi de sacristine. Les médecins appelés ne comprirent rien à son état ; Marie-Eustelle, elle, connaissait parfaitement l'origine de sa maladie. Elle écrivait ainsi à M. l'Abbé Bichon :

Tout pour Jésus ! C'est Jésus lui-même, ce Bien-Aimé, ce Frère^e chéri, ce tendre Ami, qui nous presse de l'aimer. Pour moi, *je vous avoue être sa victime*. Je vous dirai tout simplement que si Jésus continue envers mon âme ses faveurs, je sens que mon cœur ne pourra soutenir l'action de ce feu divin. Depuis quelque temps, ma santé s'altère, je le vois, et je ne puis m'empêcher de croire que l'amour de Jésus, qui est parfois si fort y contribue. Notre-Seigneur me dit une fois dans l'oraison que j'étais sa victime. Je compris le sens de ces paroles : aussi m'abandonné-je à son plaisir, pour qu'il m'immole comme il voudra. Maintenant mon âme est calme ; ses épreuves se dissipent ; je ne crains plus rien. Jésus règne en moi ; il me possède et je l'aime uniquement.

Sainte Eucharistie ! c'est toi qui m'enlèves ainsi à moi-même ; tu me transportes déjà dans la région céleste. Que je t'aime ! Tu fais mes délices. *Tu me fais mourir, pour mieux revivre*. Laisse-moi expirer à tes pieds : *la mort m'est un gain*. Oui, la mort seule peut mettre un terme à la peine que je souffre du désir d'aimer et de faire aimer (2).

Dans sa lettre du 11 mai 1840, elle est plus explicite encore :

Consumée du désir de me sacrifier pour la gloire de Dieu et voyant mon impuissance, ne pouvant partager les travaux des ouvriers^s évangéliques, pressée de les voir des prêtres selon le cœur de Dieu *j'ai fait à ce Dieu d'amour le sacrifice de ma santé et de ma vie*, le suppliant d'agréer cette victime très imparfaite, sans doute, mais qui s'appuie avec une confiance entière sur ce qu'il est, pour obtenir à ces premiers membres de l'Eglise (les prêtres) l'accomplissement des désirs qu'il a sur chacun d'eux. Maintenant, je conjure souvent Celui de qui m'est venue

(1) p. 206.

(2) Lettre du 26 février 1840, p. 89.

cette pensée d'achever bientôt mon sacrifice... Je peux dire que *l'amour de Jésus me rend martyr* par ce qu'il opère en moi. Jésus seul est témoin de ce supplice intérieur, qui cependant, je vous assure, est bien doux. (1)

Eustelle revint à la santé lors d'une visite du Cardinal Villecourt à Saint-Palais. Mais il était notoire que la douce victime quitterait bientôt la terre. Cette appréhension décida son directeur, M. l'abbé Briand, à lui demander de composer son autobiographie afin de laisser un mémorial des faveurs divines dans l'âme de l'humble servante de Jésus. Marie-Eustelle obéit mais avec une grande répugnance. Il lui en coûtait tellement de parler d'elle-même et de dévoiler le secret du Grand Roi !

En 1841, elle eut une seconde grave maladie qui la tint un mois au lit. Dans ses souffrances et ses angoisses, elle n'éprouvait de joie que dans la visite de la divine Eucharistie : « O Sacrement de l'Eucharistie, unique ambition de mon cœur, objet de tout ce que je pense, de tout ce que je crois, de tout ce que je veux, que ne puis-je te faire aimer ! » (2)

Sa vie touchait au terme. Ne disait-elle pas dans une lettre à M. l'abbé Briand : « Oh ! il faut que je meure pour aimer comme je veux aimer » (3). Elle souffrait beaucoup : « Je suis très souffrante depuis quinze jours, ma poitrine est très douloureuse. Mais il est doux de souffrir pour Jésus, et je suis bien loin de désirer la cessation de cette vie languissante » (4).

Ce ne fut toutefois que le 12 avril 1842 qu'elle s'arrêta tout à fait. Elle fit part de cette épreuve avec la plus amoureuse résignation :

Ce soir commence pour moi la pénible privation que me fait souffrir l'impuissance d'aller me prosterner devant le tabernacle du Dieu qui s'y cache par amour. Volonté de Jésus, vous êtes mon paradis, malgré les sacrifices que vous exigez de moi. Cher enfant de Dieu, ces sacrifices sont grands : personne que Jésus qui les veut ne peut s'en faire une idée. Je souffre dans mon corps : mais mon âme souffre incomparablement plus, par ce que lui fait sentir Notre-Seigneur touchant le zèle de sa gloire. Mon Dieu, quel martyr ! mais il est doux, oh ! trop doux ! Jésus me fait souffrir avec trop de joie, de paix, de bonheur ! Que sa croix est attrayante ! Quelle est aimable (5).

Marie-Eustelle endura de bien pénibles souffrances et eut à souffrir les vexations du démon. De toutes parts on priait pour la conservation d'une vie si chère. La douce victime savait qu'elle ne guérirait pas, parce que l'amour divin l'avait complètement consumée. Les communions du jeudi et du dimanche étaient pour

(1) p. 90.

(2) p. 95.

(3) p. 97.

(4) p. 99.

(5) p. 103.

tous les assistants un spectacle émouvant. Sa faim de la sainte Eucharistie semblait s'être avivée dans la proximité de la mort ; un jour que sœur Anastasie, revenait de l'église après avoir communié, elle trouva toute en larmes la pauvre Eustelle qui lui dit : « ... Vous comprenez pourquoi ?... Ne soyez pas malédifiée ; je suis résignée ; mais je sens la privation. *Ah ! que c'est long du dimanche au jeudi ! Que je souffre ! Si on sentait ce que je sens on ne me laisserait pas jeûner trois jours.* Toutes les souffrances du corps ne sont pas comparables à celle-ci ; et je consentirais volontiers à rester toute l'éternité malade sur ce lit, si c'était une chose possible, pourvu qu'on me donnât tous les jours la sainte Communion » (1).

La douce victime cependant ne désirait pas mourir, ne voulant que la volonté de Dieu.

Quinze jours avant sa mort, elle reçut l'extrême-onction avec de grands sentiments de foi. Elle trouva encore la force d'écrire ce petit billet à M. Briand :

Très cher Père, que le sentiment d'espérance que vous avez donné à mon âme hier, m'a rendue heureuse ! Je n'ai fait qu'y penser. **Etre** perpétuellement unie à Jésus, quel bonheur ! à ce Jésus dont mon âme est si affamée. Cher Epoux et Ami de mon cœur, vous êtes toute ma vie. Cher objet vers lequel se porte mon âme avec une vivacité sans égale, que je vous aime ! Mon cher Jésus je vous aime ! O chère moitié de mon âme, je veux mourir pour vous ! Tout pour Jésus.

Eustelle. (2)

Ce fut son dernier cri d'amour ; « épuisée par la maladie, ou plutôt consumée par le feu de son amour envers Jésus-Hostie ; amour qui attirait à son âme les complaisances divines, mûre déjà pour le ciel et fortifiée par les sacrements de l'Eglise, elle s'endormit dans la paix du Christ, à Saintes, diocèse de La Rochelle, le 29 juin 1842, âgée de vingt-huit ans » (3).

Sa mort fut vivement ressentie par tous ceux qui l'avaient connue. Mais on avait tant d'espérance dans son entrée au ciel !

« Sur la tombe on érigea une stèle de pierre avec cette inscription : *Marie-Eustelle Harpain, née le 19 avril 1814, décédée le 29 juin 1842.* Au-dessus de la stèle se dresse un cœur en bronze, surmonté d'une croix de même métal. Sur le cœur sont inscrits ces simples mots, que la Servante de Dieu avait elle-même désignés pour lui servir d'épithaphe : **JE REPOSE EN JÉSUS.** Le tout est entouré d'une grille en fer forgé, œuvre du « bon Jacques » (4).

Après sa mort, on trouva parmi ses papiers cette admirable prière qui résume parfaitement sa courte vie si pleine d'amour :

(1) p. 111.

(2) p. 114.

(3) *Décret d'introduction de la Cause.*

(4) p. 119. Le bon Jacques était un grand admirateur de Marie-Eustelle.

O mon unique amour, mon cher Jésus, mon doux miel, le centre de mon être, les délices et le repos de mon âme ! Part précieuse que j'ai choisie ! Part qui ne me sera point ôtée ! Car je me confie pleinement en Vous, ô mon Bien-Aimé ; que j'aime de toute l'étendue de mon cœur, de toutes les puissances de mon âme ! Oui, mon Sauveur, vous savez que je vous aime en tout, au-dessus de tout, préférablement à tout. Je vous aime par amour pour vous, pour vos perfections infinies, parce que vous êtes ce que vous êtes. Je vous aime, parce que je vous aime. Vous êtes l'Amour même, ô mon Bien-Aimé ! comment ne pas vous aimer ? Donnez-moi la connaissance des chérubins, pour vous aimer de l'amour des séraphins. Donnez-moi de vous aimer de l'amour dont vous aimez Marie, votre divine Mère, de l'amour que vous vous portez à vous-même. Je vous aime ! Que ne puis-je aussi vous faire aimer ! que ne puis-je me sacrifier de nouveau pour procurer votre gloire ! O amour de Jésus, tu m'enlèves à moi-même ! Achève ta victime, rends-moi la vie, en me donnant la mort ! Je me livre à tes traits. O Jésus ! Voici mon cœur !... Il ne bat que pour vous, mon digne Ami. Prenez-le ! Que le sang qui y coule puisse un jour couler pour l'amour de vous ! O mon Dieu, vous voyez mes désirs, je veux vous voir, j'en ai besoin, je meurs de ne pas mourir ! O sainte Sion, comble mes vœux, ouvre tes portes éternelles, laisse-moi contempler l'objet de mon amour ! Je le vois, il m'appelle !... C'est Jésus que j'aime !!!... (1)

III

APRÈS LA MORT

La voix populaire acclamant Marie-Eustelle avait raison. La sainte Eglise à qui seule appartient, de par sa mission divine, de proposer un saint personnage à notre vénération, a parlé.

En 1869, Mgr Thomas, évêque de La Rochelle, ouvrait le procès informatif diocésain. Ce procès ne put être achevé par suite de la tenue du Concile du Vatican. La lutte religieuse empêcha sa reprise.

En 1911, Mgr Eyssautier, décédé il y a plus d'une année, vénéré de tout son diocèse ouvrit le second procès informatif diocésain. En 1915, le procès était terminé et le dossier transmis à la Sacrée Congrégation des Rites. Le 11 janvier 1921, cette Sacrée Congrégation fut d'avis d'introduire la cause et le lendemain le Souverain Pontife Benoît XV signait la Commission d'Introduction de la Cause de Béatification et de Canonisation de la Servante de Dieu MARIE-EUSTELLE HARPAIN, vierge séculière.

Voici ce document dans son entier :

S. Cong. des Rites

Cause du diocèse de la Rochelle et Saintes.

(1) p. 113.

DÉCRET

d'introduction de la cause de béatification et de canonisation
de la servante de Dieu

MARIE-EUSTELLE HARPAIN

Vierge séculière

La servante de Dieu, Marie-Eustelle naquit au faubourg Saint-Pallais de Saintes, diocèse de La Rochelle, dans le mois d'avril 1814, de René Harpain et de Marie Picotin, et y reçut le baptême. Elle fut instruite avec soin par une très pieuse mère, en même temps que son frère et sa sœur, des mystères de la foi et des leçons de la morale catholique. De cinq à dix ans, elle fréquenta l'école, et, au témoignage de sa maîtresse, surpassa ses compagnes par son intelligence, son désir d'apprendre et son application.

Elle fit toujours ses délices de la lecture du *Nouveau Testament* et de l'*Imitation de Jésus-Christ* s'inspirant des leçons et des exemples du divin Maître pour devenir sa vraie et fidèle imitatrice. Afin de gagner sa vie par son travail et de venir en aide à la pauvreté de sa famille, elle apprit le métier de couturière et de lingère. Elle y obtint un succès qui lui valut l'admiration de tous et lui procura l'honnête salaire dont elle avait besoin. Bien que le charme et l'entrain de sa nature, vantés par les habitants de Saintes, l'aient quelque peu portée aux amusements de son âge et à la vanité, Marie-Eustelle sut garder la pureté de son esprit et de son cœur. Un jour qu'elle assistait au Saint Sacrifice de la Messe, elle fut frappée de la façon modeste et pieuse dont priait une jeune fille. Aussitôt pleine de mépris pour les vains attrait du monde, elle y renonça sans réserve, avec le secours de la grâce, et, du fond de son âme ardente et généreuse, elle résolut de mener désormais une vie de vertu et de piété. Elle redoubla d'efforts pour tenir sa résolution quand, ayant atteint l'âge de douze ans, elle se prépara à sa première Communion. Elle accomplit cet acte très dévotement. La ferveur de sa première communion et le fruit qu'elle en retira furent tels que, souvent dans la suite, lorsqu'elle évoquait le souvenir de ce jour, elle se plaisait à l'appeler le jour de sa conversion, et c'est alors qu'elle prit l'habitude de la communion fréquente. Jeune fille maintenant, la Servante de Dieu se consacra tout entière à lui, et, pour éviter les obstacles que ses exercices de piété et sa contemplation trouvaient dans le convivage avec ses parents, elle préféra quitter la maison paternelle et choisir ailleurs une demeure moins commode sans doute, mais plus indépendante, où, libre de toute entrave terrestre, elle pourrait mieux vaquer à ses pieux exercices et aux travaux de son métier. De fait, elle s'adonnait à l'oraison, s'approchait souvent des sacrements, assistait tous les jours à la sainte

Messe et s'acquittait avec le plus grand soin de ses fonctions de sacristine, chargée de veiller à la propreté du lieu saint et à l'entretien du mobilier de l'église et de la sacristie. Elle avait une dévotion admirable pour le Très Saint-Sacrement et s'ingéniait à orner tout spécialement l'autel où il résidait. En présence de l'Epoux bien-aimé de son âme, c'étaient jour et nuit, des effusions de foi, d'espérance et de fervente charité. Cet esprit de piété et d'imitation envers le divin Rédempteur et le mystère de son Eucharistie, l'auguste Vierge Marie, Mère de Dieu, et les saints du paradis, elle s'appliquait à le faire partager aux jeunes filles et aux familles par tous les moyens que lui suggérait son zèle : salutaires conseils, leçons opportunes, cantiques qui prenaient encore plus d'élan, lorsqu'elle même en dirigeait l'exécution et y mêlait sa voix harmonieuse. La douceur de son caractère, son angélique piété et la sainteté de ses entretiens répandaient tout autour d'elle des rayons de vive lumière propres à dissiper les ténèbres spirituelles, les nuages et les inquiétudes de la conscience, à ramener le calme et la paix chez tous ceux qui venaient, dans leurs besoins, implorer d'elle aide et consolation. Elle élevait toujours leur âme vers le ciel et leur inspirait la plus grande confiance en la bonté de Dieu. Riche de tant de vertus, Marie-Eustelle, sur le conseil de son curé, qui était aussi son confesseur, entra au monastère des Dames Blanches de la Rochelle ; mais elle fut bientôt après obligée d'en sortir, pour raison de santé, et parce qu'elle préférait, disait-elle, à l'enseignement et aux occupations de la vie active de cet Institut une vie de contemplation, de solitude et d'austérité. Toutefois, la Servante de Dieu, qui même en vivant dans le siècle, ne se proposait que la volonté divine et travaillait à l'accomplir par l'amour de Dieu et du prochain, et par la pratique de toutes les vertus, s'attira une réputation peu ordinaire de pieuse et sainte fille. Enfin, épuisée par la maladie, ou plutôt consumée par le feu de son amour envers Jésus-Hostie, amour qui attirait à son âme les complaisances divines, mûre déjà pour le ciel et fortifiée par les sacrements de l'Eglise, elle s'endormit dans la paix du Christ, à Saintes, diocèse de La Rochelle, le 29 juin 1842, âgée de vingt-huit ans.

Cependant le renom de sainteté de la Servante de Dieu, tant durant sa vie qu'après sa mort, loin de diminuer avec les années, ne fit que s'accroître et se répandre. C'est ce qui détermina la Curie épiscopale de La Rochelle et Saintes à instituer le Procès Informatif Ordinaire sur cette renommée de sainteté. Le procès une fois terminé et porté à Rome à la S. Cong. des Rites, après que les prescriptions du droit eurent été observées et qu'il eut été procédé à la révision des écrits de la Servante de Dieu, rien ne s'opposant à ce que la procédure suivit son cours, sur la demande du R. P. Copéré, procureur général de la Société de Marie,

et régulièrement constitué postulateur de cette Cause, vu les lettres postulatoires de l'Eme Cardinal Paulin Andrieu, archevêque de Bordeaux : d'autres archevêques et évêques, se joignant au Rme évêque de La Rochelle et Saintes ; des Supérieurs généraux de la Société de Marie et de la Congrégation du Très-Saint Sacrement, ainsi que la Supérieure générale de la Société des Servantes de Jésus au Très Saint Sacrement, le soussigné, cardinal Antoine Vico, évêque de Porto et de Sainte-Rufine, ponent ou rapporteur de la Cause, a proposé à la Cong. des Rites, réunie en Assemblée ordinaire au Vatican, le jour ci-dessous indiqué, la question suivante : « Y a-t-il lieu de signer la *Commission d'introduction de la Cause dans le cas et pour l'effet dont il s'agit ?* » Et les Emes et Rmes Pères, préposés à l'observation des Rites, à la suite du rapport du cardinal ponent, après avoir entendu en ses conclusions orales et écrites, Mgr Angelo Mariani, promoteur général de la Foi, toutes choses ayant été mûrement examinées, ont, le 11 janvier 1921, décidé de répondre : « *Affirmativement, c'est-à-dire : il y a lieu de signer la Commission de l'Introduction de la Cause, si tel est l'avis du Saint-Père* ».

Rapport ayant été fait de ce qui précède à Notre Très Saint Père le Pape Benoît XV par le cardinal soussigné, préfet de la S. Cong. des Rites, Sa Sainteté, ratifiant le rescrit de la S. congrégation, a daigné signer de sa propre main la Commission d'Introduction de la Cause de la Servante de Dieu Marie-Eustelle Harpain, vierge, le 12 du même mois et de la même année.

† A. card. Vico,
Evêque de Porto et de Sainte-Rufine, *Préfet de la S. C. des Rites*,
Alexandre VERDE, *Secrétaire*. (1)

L. + S.

Lucien BURON, prêtre.



L'ACTION DE GRÂCES

Pater gratias agimus tibi !
Père, nous vous rendons grâces.

LA RECONNAISSANCE DANS LA PIÉTÉ DE QUELQUES AMES.

Il semble intéressant de montrer l'action de grâces dans quelques vies d'âmes pieuses, dans quelques vies de saints.

Aussi, reproduisons-nous les précieuses lignes de la vie du R. P. Hermann, en religion Augustin Marie du Très Saint Sacrement, Carme déchaussé (1), où nous trouvons les intéressantes appréciations du Saint Curé d'Ars sur ce noble sentiment :

«...L'amour de la Sainte Eucharistie remplissait l'âme du Père Augustin ; l'Adoration nocturne et beaucoup d'autres œuvres ne parurent pas encore à son cœur un moyen suffisant d'exprimer à Dieu sa reconnaissance pour un pareil bienfait. Comme toutes les âmes nobles et généreuses, il éprouvait un besoin immense de remercier Dieu sans cesse de ses grâces et de ses dons. Il faut bien l'avouer, l'action de grâces ne forme pas toujours le fonds de la dévotion chrétienne. Il n'y a que trop d'âmes, en effet, même parmi les meilleures, qui ressemblent aux dix lépreux de l'Evangile : sur dix, un seul revint témoigner à Jésus sa reconnaissance. On remercie une fois ou deux, et l'on se préoccupe davantage de demander de nouvelles faveurs, d'implorer de nouveaux secours pour ses besoins toujours présents et impérieux. L'action de grâce cependant est l'essence même du culte catholique : on peut dire qu'elle en est tout l'objet et toute la fin ; elle devrait ne jamais cesser de jaillir du cœur et des lèvres des chrétiens. Le Père Augustin, convaincu de cette pensée, résolut d'instituer une Confrérie dont les membres n'auraient pas d'autre but que de « rendre grâces à l'Eternel de ses dons, et surtout de celui qui est par excellence le *Don de Dieu, l'Eucharistie*, qui enrichit les hommes de tous les trésors de son infini amour, et qui est, de tous les bienfaits, le plus grand ; suppléer à l'effrayante ingratitude du grand nombre qui oublie les devoirs de la reconnaissance envers Dieu ; remercier le Seigneur pour ceux qui ne disent jamais : Merci ! après avoir été favorisés des biens les plus précieux ; rendre de perpétuelles actions de grâces à l'Auguste Trinité pour les innombrables et inestimables bienfaits, spirituels et temporels, dont elle ne cesse, depuis la création du monde, jusqu'à nos jours, de combler les enfants des hommes, et surtout les chrétiens catholiques. » Tel fut le

(1) Par Monsieur l'abbé Charles Sylvain — Maison Alfred Mame. —

but de la Confrérie conçue par le Père Augustin. Il avait confié son dessein au Saint M. Vianney, curé d'Ars, et le Saint homme lui avait répondu : « *Votre œuvre est appelée à combler une lacune dans les confréries catholiques.* »

La première fois qu'il exposa du haut de la chaire son projet, ce fut dans l'église de Sainte Clotilde, à Paris.

Au commencement de l'année 1859, il était allé à Rome, et il avait communiqué au Saint-Père son désir et son intention. Pie IX l'engagea vivement à suivre cette inspiration de la grâce. Encouragé par les paroles du Pontife, le Père Augustin osa lui présenter une liste d'indulgences en faveur des membres de la future Confrérie. En voyant cette longue énumération, Pie IX s'écria en riant : « *Mais, Père, vous me demandez la moitié du Paradis !* »

— *Très Saint Père, vous en avez les clefs.*

— *Pour le fermer quelquefois.* », répliqua le Pape avec une expression de douce tristesse, tout en accordant ce qu'on lui demandait.

Le 15 décembre 1859, le cardinal de Bonald érigeait canoniquement cette confrérie dans l'église des Pères. Le 10 février 1860, Pie IX signait un Bref d'approbation, accordait de nombreuses indulgences et donnait au directeur de cette Confrérie et à ses successeurs l'autorisation d'ériger d'autres confréries du même titre et Institut dans toute l'étendue de la France ; privilège qui élevait cette association à la dignité d'une Archiconfrérie.

...Plusieurs villes s'affilièrent bientôt à l'Archiconfrérie de Lyon ; Dieu bénit visiblement cette œuvre admirable, et en peu d'années elle comptait vingt mille associés... La prophétie du Curé d'Ars se réalisait à la lettre.

Le Père Augustin parlait souvent en chaire de la grâce de sa conversion ; quelquefois, il se laissait entraîner par son humilité, et il exagérait encore les désordres de sa vie passée. Mais l'humilité n'était pas le seul sentiment qui lui inspirait ses confessions publiques, qui étaient, du reste, toujours pour lui l'occasion de chanter les infinies miséricordes de Dieu en sa faveur. « Pensez-vous, disait-il un jour, qu'il soit agréable pour nous de dévoiler notre passé ? Pensez-vous qu'il ne soit pas au contraire pénible de jeter le regard en arrière ? de réveiller des souvenirs, grâce à Dieu, presque éteints, de rappeler une époque effacée par le sang adorable de Jésus-Christ, époque pleine d'opprobre et d'ignominie, et si loin déjà de nous qu'elle nous semble un rêve... mais un rêve douloureux, mais un rêve horrible et sanglant ! On frémirait à moins... Mais Dieu nous a fait miséricorde, et sa grâce, plus grande que notre malice,

s'est répandue sur nous avec surabondance, nous remplissant de la foi et de la charité qui est en Jésus-Christ. « *Super abundavit autem gratia Domini nostri cum fide et dilectione quae est in Christo Jesu.* » Et c'est une vérité certaine et digne de toute créance que Jésus Christ est venu en ce monde pour sauver les pécheurs dont je suis le plus grand. « *Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores Salvos facere, quorum primus ego sum.* »

« Mais si Dieu nous a fait miséricorde, continue Saint Paul, c'est afin de faire éclater sa souveraine patience à attendre les pécheurs, et afin que nous servissions d'exemple : « *Ad informationem eorum* »... Oui, cher frère, (1) Si Dieu retire aujourd'hui de la nation réprouvée des pécheurs tels que nous, c'est aussi pour que nous servions d'exemple et d'encouragement aux pécheurs les plus endurcis...

« C'est afin de prouver qu'il n'est pas de degré du mal, pas de degré de l'endurcissement d'où sa grâce ne puisse nous retirer, tant que l'heure du jugement n'a pas sonné...

« Et c'est pourquoi nous devons souvent dire au monde que nous sommes de grands pécheurs — Je comprends que ce mot semble presque choquant, quand il est associé au saint habit que nous portons et au caractère sacré dont nous sommes revêtus... — mais, encore une fois, ce rapprochement est salutaire, il est nécessaire, afin de faire apprécier toute la vertu du sang de Jésus-Christ sur l'âme du plus grand pécheur : *quorum primus ego sum.*

« Croyez-vous, mes frères, que Dieu nous ait convertis pour nous seuls ? Non, mille fois non !... C'est pour vous autant que pour nous ! C'est afin de vous faire éviter les écueils contre lesquels nous avons fait naufrage : entendez-le bien, et ne l'oubliez jamais !... Oui, il nous a cloués, comme des signaux, aux portes de l'enfer, pour vous dire : « N'allez pas par là ! »

En rappelant ainsi son passé, le Père Augustin, suivait l'exemple de Saint Paul qui, dans ses Epîtres, ne se lasse pas de rappeler aux premiers chrétiens ses persécutions et sa haine contre Jésus-Christ, afin de mieux faire resplendir la toute puissance et l'amour infini du Dieu qui l'a retiré de ces abîmes. « *Et moi aussi je persécutais l'Eglise, peut répéter notre cher Père, et moi aussi je ne respirais que carnage... J'étais impie. Eh bien ! cette lumière de Saint Paul m'a frappé.* »

« Mon Dieu ! est-il possible, s'écrie-t-il dans un élan d'amour, est-il possible d'avoir vécu sans penser à Jésus, sans aimer Jésus, sans vivre pour Jésus et en Jésus ? » Et maintenant que votre grâce m'a réveillé, maintenant que mes yeux ont vu, que mes

(1) Ces paroles furent prononcées à la profession du Père Marie-Bernard, comme le Père, Juif converti.

mains ont touché, que mes oreilles ont entendu, que mon cœur a goûté !... oui, j'aime Jésus-Christ et je n'aurai garde de m'en cacher, je tiens à honneur de le proclamer à la face de l'univers. J'aime Jésus-Christ : voilà tout le secret de mon immense bonheur, qui ne va qu'en augmentant depuis que j'ai commencé à l'aimer. J'aime Jésus-Christ, et je veux le crier à tous les échos de la terre, et je voudrais que les murs de ce temple pussent s'élargir et envelopper tous ces millions d'hommes qui couvrent le monde, et que ma voix pût atteindre et pénétrer toutes les fibres de leurs cœurs et les faire vibrer à l'unisson avec le mien, et que tous, comme une seule voix, me répondissent, dans un immense chant de jubilation et de triomphe, qui retentirait depuis la terre jusqu'au ciel : Nous aussi nous aimons Jésus-Christ ! nous aussi, nous aimons Jésus-Christ !... »

« Quand je regarde un crucifix, disait-il dans une autre circonstance, et que je contemple mon Sauveur cloué sur ce gibet d'infamie, les bras étendus, la tête penchée vers nous, le cœur largement ouvert, il me semble entendre ces paroles : « J'ai étendu mes mains tout le long des jours et des nuits vers mon peuple qui ne veut pas croire en moi. Qu'ai-je pu faire à ma vigne que je n'aie pas fait ? Oh ! Seigneur, pourquoi ces flots de sang que vous répandez de vos mains, de vos pieds, de votre front couronné d'épines, de votre cœur percé par la lance ? *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ?* Et Jésus me répondit : Ce sang que j'ai répandu à Gethsémani, à la colonne du prétoire, et dont j'ai versé jusqu'à la dernière goutte du haut de ma croix, c'est pour tes frères que je l'ai versé, c'est pour les racheter, pour les réconcilier avec mon Père ; c'est pour leur ouvrir le ciel, c'est pour payer leur dette à la justice éternelle, c'est pour obtenir leur amour. Ah ! si tu savais, me dit-il, combien j'aime les hommes ! Ce n'est que pour obtenir leur amour que je me suis humilié, que je me suis fait esclave, que j'ai été obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix ; c'est tout l'objet de mon incarnation, des travaux immenses de ma Rédemption, des douleurs infinies de ma Passion, c'est encore l'objet de mon incompréhensible amour dans l'Eucharistie. Oui, si, tous les matins, je répands encore mon sang sur l'autel à l'heure du sacrifice, c'est pour leur prouver que je les aime, et c'est pour t'apprendre à les aimer toi-même, et à les aimer comme je les ai aimés. — Ah ! Seigneur, oui, je vous aime dans votre Eucharistie, et puisque vous aimez tant les hommes, donnez-moi un grand cœur, une grande charité pour les aimer aussi... Oui, il faut que je les aime tant qu'ils ne puissent plus me résister... Seigneur, vous me donnerez des accents qui les toucheront, qui les attendriront... Il faut donc que je les sauve par vous, par votre grâce toute puissante. Frères !... Frères !

par la grâce de Jésus-Christ... Frères ! par le sang de Jésus-Christ, nous voulons vous sauver, parce que nous vous aimons de cet amour dont Jésus-Christ vous a aimés lui-même. Pourriez-vous résister à cette immense charité ?... »

Nous cédon volontiers à la tentation de citer encore une de ces pages brûlantes d'amour ; le lecteur ne saurait nous le reprocher. Elles sont extraites d'un sermon sur l'amour de Jésus-Christ, et nous pourrions les intituler : *Pourquoi on se fait moine.*

« Mais je veux te venger, ô amour méconnu ! oui, je veux le châtier ce cœur traître et parjure ! Oui, mon cœur, puisque tu as pu pousser l'audace et la démence jusqu'au forfait exécration et monstrueux de préférer à cet amour de charité, un amour vil et abject, eh bien ! désormais tu n'auras plus de satisfaction, de trêve sur la terre, je veux te sevrer de toutes les consolations d'ici-bas. Je te priverai de la tendresse d'une mère, de la bénédiction d'un père ; je t'arracherai à tout ce qui te chérit, je te relèguerai, je t'exilerai dans une solitude, et là, je te mortifierai à chaque instant de ta vie ; tu n'agiras plus que d'après la volonté d'un maître sévère ; tu ne connaîtras plus les doux épanchements de l'amitié, les tendres émotions de la nature ; tu deviendras une glace, un marbre pour tout ce qui te charmait autrefois !

« Mais, ô sublime vengeance ! ô généreux échange ! ô heureuse faute ! toutes ces privations te vaudront en retour un amour nouveau, une vie divine... Tu renaîtras comme le phénix de tes cendres ; une flamme virginale s'embrasera en toi ; comme à l'aigle, il te renaîtra, avec des ailes, une jeunesse primitive, et de ces ailes tu t'envoleras jusque dans des sphères inexplorées, et tu t'élèveras à travers les nuées de la foi, et tu les perceras, tu monteras dans une région éthérée, dans un monde surnaturel ; là, tu verras ce que l'œil n'a point vu, tu ouïras ce que l'oreille n'a jamais perçu, tu sentiras ce qu'aucune main n'a jamais touché, ce que le cœur n'a jamais conçu ; tu apprendras des secrets qui doivent rester pour toujours cachés aux sages et aux prudents du siècle, et tu t'enflammeras d'un amour inextinguible pour la beauté des beautés, le lumière des lumières, vrai Dieu de vrai Dieu... tu aimeras Jésus !

« Comprenez-vous maintenant, mes chers frères, qu'on se fasse moine pour venger cet amour méconnu ? »

Calendrier pour le mois d'Août

1 — Seigneur, je viendrai rendre grâces à votre bonté sans égale. — Ps. 70, 16-17-18.)

2 — Sainte Madeleine de Pazzi reçut une révélation dans laquelle il lui fut dit que l'action de grâces prépare l'âme à recevoir les dons de la libéralité infinie du Verbe éternel. — (P. FABER. — « *Tout pour Jésus* »).

3 — Les manières d'exprimer le sentiment de la gratitude peuvent varier, mais il existe une obligation certaine de la manifester. — La voix de l'amour, qui vit au fond du cœur, ne doit jamais se taire. — (R. P. Eugène SÉGUIN. — « *De l'action de grâces* » —)

4 — La victime de louange du Sacré-Cœur, selon Sainte Gertrude, puise la vie de louange dans le Cœur de Jésus ; elle offre continuellement avec Lui le sacrifice de louange pour réparer les offenses du monde ; elle se consomme ici-bas avec Lui, dans la louange, pour mériter de Lui être unie, au ciel, dans la louange éternelle. — (R. P. A. PRÉVOT, S. C. J. « *Amour, Paix et Joie* », d'après Ste GERTRUDE.)

5 — Il est des dons qui ne se paient jamais si ce n'est au Ciel, dans le trésor éternel, et ici-bas, dans le trésor de la reconnaissance. — (Mgr GERBET).

6 — Mon Dieu, je Vous remercie !... Je Vous remercie de me faire souffrir dans mes affections ; Je Vous ai donné mon cœur, soyez béni s'il vous plaît de l'entourer d'épines ; Je Vous remercie de me faire souffrir dans mon imagination : c'est le moyen d'expier bien des péchés qui se commettent ; je Vous remercie de m'avoir crucifiée, broyée dans tout mon corps. — (« *Une âme réparatrice* ». — Simone DEUNIEL).

7 — La reconnaissance est le plus noble des sentiments le plus pur, le plus parfait. — (LACORDAIRE).

8 — Je souhaiterais ardemment de n'être point un ingrat pour la faveur que j'ai reçue aujourd'hui en vous recevant, ô mon divin Rédempteur ! Mais, d'où tirer des actions de grâces proportionnées à la grandeur du bienfait ? Ah ! il n'y a que vous qui soyez digne de Vous-même. Soyez donc Vous-même, je Vous prie, mon action de grâces. Je Vous remercie Vous-même, par Vous-même. — (SAINT FRANÇOIS DE SALES).

9 — Celui qui omet le souvenir, la louange ou le retour pour le bienfait reçu se rend coupable ordinairement d'une faute vénielle, si cet oubli provient de la négligence ou d'un certain

manque de disposition à la vertu. — (Saint THOMAS, cité par le P. Eugène SÉGUIN. — « *De l'action de grâces* »).

10 — Je pense, dit Saint Grégoire de Nysse, que si, durant tout le cours de notre vie, nous ne cessons de converser avec Dieu, si nous faisons autre chose que lui rendre grâces, nous serions aussi éloignés de remercier notre divin Bienfaiteur d'une manière convenable, que si nous n'avions jamais songé à le faire. (P. FABER. — « *Tout pour Jésus* »).

11 — Oh ! quel spectacle grandiose ce sera de voir le Christ Jésus offrir au Père Eternel ces trophées glorieux et innombrables qui proclament la puissance de sa grâce, ce royaume, conquis, par son sang, et qui alors, rayonnera tout entier d'une splendeur immaculée, fruit de la vie divine qui circule pleine et enivrante en chacun des saints. — (DOM COLUMBA MARMION. — « *Le Christ, vie de l'âme* », chap. V, p. 131. —)

12 — La reconnaissance est un des sentiments les plus délicats et les plus désintéressés, mais aussi, hélas ! des plus rares. — (Mgr de GIBERGUES. — « *La Messe et la vie chrétienne* » ch. VI)

13 — Comme il est miséricordieux, notre grand Dieu d'amour de nous avoir donné une « Hostie » et un « Cantique » par lesquels nous puissions le louer dignement pour ce qu'il est, pour ce qu'il fait !. — (*Extrait du journal de Consummata.*)

14 — O Dieu, digne de toute gloire et de toute reconnaissance !... le roi-prophète vous chantait sur sa harpe. Où donc trouverai-je une lyre assez harmonieuse pour vous louer ? Cette harpe, cette lyre, je l'ai trouvée, je la possède en ce moment : c'est le Cœur de votre Fils Jésus. — (Gustave VILLEFRANCHE, s. J. — « *L'Action de grâces avec le Cœur de Jésus* »).

15 — Quand Michel et ses anges combattirent Lucifer et ses anges, ceux-ci furent précipités comme la foudre, car celui qui s'élève sera abaissé ; ceux-là commencèrent l'éternelle action de grâces. Tous les chœurs des anges fidèles, Vertus, Dominations, Séraphins, et tous les autres, entonnèrent l'hymne qui ne finira pas, louant Dieu pour leur victoire, parce qu'il est leur Dieu, et leur Amour est éternel comme sa gloire et leur jouissance. — (RUSBROCK l'admirable, traduction HELLO, chap : « *des douleurs de l'Action de grâces* »).

16 — La reconnaissance est le plus noble des sentiments et celui qu'il est le plus doux d'exprimer. — (Eugénie de GUÉRIN).

17 — Une louange de gloire est un être toujours dans l'Action de grâces ; ses actes, ses mouvements, ses pensées, ses aspirations, en même temps qu'ils l'enracinent plus profondément en l'amour, sont comme un écho du Sanctus éternel. (SŒUR ELISABETH DE LA TRINITÉ).

18 — Oui, il est vraiment digne et juste, raisonnable et salutaire, de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur Saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. — (*Préface de la Messe*). —

19 — Je vous rends grâces, ô Père Saint, de toutes les forces de mon âme, par le divin Médiateur, qui est assis à votre droite, pour tant de dons si magnifiques que j'ai reçus de votre libéralité, et je reconnais que nulle puissance, si ce n'est votre divine puissance, dont la vertu donne la vie aux créatures, n'a pu m'enrichir de ces faveurs. — (SAINTE GERTRUDE. 43.71).

20 — Je vous rends grâces infinies, de l'amour et de la bonté, avec lesquels vous avez fait en moi les grands ouvrages de cette vie ; et de cette raison, avec laquelle vous avez créé pour moi tout ce monde visible. (Saint AUGUSTIN — *Soliloques* chap. XXXI).

21 — Qu'il soit donc entendu qu'il n'y aura jamais de notre part de plaintes, de murmures, de découragements ; mais qu'au service de Jésus, à la pensée des récompenses éternelles, surtout dans la vision anticipée des beautés infinies de Jésus, nous remplirons tous les instants de notre vie de reconnaissance et d'amour. (M. E. DE LA CROIX).

22 — Que pouvons-nous faire pour un Dieu si généreux, qui est mort pour nous, qui nous a créés et qui nous conserve l'être. Au lieu de lui demander des grâces et des faveurs nouvelles, ne devons-nous pas, plutôt, nous estimer heureuses d'acquitter tant soit peu la dette que nous ont fait contracter envers lui les services qu'il nous a rendus ? — (SAINTE THÉRÈSE, château intérieur, 3^e demeure, ch. 1).

23. — Sous l'inspiration de la grâce, que vos cœurs s'épanchent vers Dieu en chants, par des psaumes, par des hymnes, par des cantiques spirituels. Et quoi que vous fassiez, en parole et en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par Lui, des actions de grâces à Dieu le Père. — (SAINT PAUL, aux Col. 16-17).

24 — J'engage fortement les fervents et fidèles serviteurs de Dieu, à Lui rendre grâces avec une affection spéciale et une vive reconnaissance, au moins quatre fois par jour, à cause des faveurs personnelles qu'il a daigné répandre sur eux. — (LANCICIUS II 35 cité par le P. FABER. — « *Tout pour Jésus* »)

25 — La vertu propre du chrétien est de rendre grâces à Dieu, même dans les choses qui semblent funestes ; car s'il croit que rien n'arrive que par l'effet d'une volonté céleste, il doit considérer tous les événements de son existence comme autant de bienfaits. — (R. P. Eugène SÉGUIN, « *De l'action de grâces* »).

26 — C'est par le Christ Jésus que tous les bienfaits nous sont venus, et c'est par Lui aussi que toute la gratitude de l'âme remonte jusqu'au trône de Dieu. — (DOM COLUMBA MARMION — « *Le Christ, vie de l'âme* »).

27 — Jésus, touché de compassion à la vue de ma pauvreté, me donne son Cœur Eucharistique pour servir d'organe à ma reconnaissance, pour que je L'offre Lui-même comme un présent d'une valeur infinie. — (R. P. A. PRÉVOT, S. C. J., « *Amour, Paix et Joie* », d'après Ste GERTRUDE).

28 — Le Bon Dieu a un désir immense de nous enrichir de ses grâces ; mais c'est nous qui lui faisons la mesure dans la proportion où nous savons nous laisser immoler par Lui ; immoler dans la joie, dans l'action de grâces comme Jésus, disant avec Lui : « Le calice que mon Père m'a préparé, ne le boirai-je pas ? » — SŒUR ELISABETH DE LA TRINITÉ).

29 — ...Nous vous rendons grâces dans la vue de votre gloire infinie, ô Seigneur Dieu, Roi du Ciel, Père tout puissant !... (« *Gloria in excelsis Deo*. — de la messe).

30 — Quand tout ce qui est terrestre aura disparu, nous serons plongés dans l'océan de toute beauté, de toute perfection, de tout amour. Comme cette pensée doit nous animer à un amour généreux et constant, à une reconnaissance sans bornes. — (M. E. DE LA CROIX).

31 — Père Saint, je vous dois un honneur, un amour, des adorations, des actions de grâces infinies, et je me dois moi-même, à Vous, pour une infinité de raisons. Je n'ai point de quoi payer toutes ces dettes, n'ayant rien et n'étant rien. Mais voilà le divin Cœur de Votre Fils bien-aimé que Vous m'avez donné ; je Vous L'offre pour Vous louer, Vous rendre grâces et Vous prier de m'accorder toutes les grâces dont j'ai besoin. — (St JEAN EUDES).

Calendrier pour le Mois de Septembre.

1 — La reconnaissance est l'effet de la véritable humilité qui consiste à reconnaître que nous n'avons rien et ne pouvons rien avoir de nous-mêmes. — (R. P. Eugène SÉGUIN — *De l'Action de grâces*)

2 — Devant le tombeau ouvert de Lazare, à la pensée de toutes les âmes que Dieu ressusciterait à sa prière, Notre-Seigneur élevait la voix et, de manière à être entendu de tous, Il disait hautement : « Mon Père, je Vous remercie, je sais que vous

m'exaucez toujours » — (Mgr de GIBERGUES. — « *La Messe et la vie chrétienne* » ch. VI).

3 — Quiconque entreprendrait d'énumérer tous les bienfaits de Dieu, ressemblerait à un homme dont tous les efforts tendraient à renfermer dans un petit vase les eaux puissantes de l'immense Océan. — (SAINT LAURENT JUSTINIEN, cité par le R. P. E. SÉGUIN. « *De l'Action de grâces* »).

4 — A chaque messe, après l'offertoire, et avant de procéder à la consécration, le prêtre, à l'exemple de Jésus, chante un cantique d'action de grâces : « *Il est véritablement digne et équitable, il est juste et salutaire, ô Seigneur Saint, Dieu tout-puissant, de Vous rendre partout et toujours des actions de grâces... par le Christ Notre Seigneur* ». (DOM COLUMBA MARMION : « *Le Christ vie de l'âme* » ch. VII.).

5 — Marchez en Jésus-Christ enracinés en lui, édifiés sur Lui, affermis dans la foi... et croissant de plus en plus en Lui par l'Action de grâces. — (SAINT PAUL. Coloss. II, 6, 7).

6 — O mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais toutes Ses faveurs. Bénis le Seigneur et que tout ce qui est en toi célèbre Son Saint Nom. — (Ps. 102 — cité par le R. P. E. SÉGUIN « *De l'action de grâces* »).

7 — Nul devoir n'est plus nécessaire que celui de la reconnaissance, parce qu'en prouvant ainsi son souvenir fidèle des bienfaits reçus, on mérite d'en recevoir de plus grands. — (Saint LAURENT JUSTINIEN, cité par le R. P. E. SÉGUIN « *De l'action de grâces* ».)

8 — Les seules paroles que l'Evangile nous ait laissées de Marie, consistent toutes à exalter sa reconnaissance envers Dieu. Quelle leçon pour nous ! — (Mgr de GIBERGUES. — *La Messe et la vie chrétienne* ch. VI).

9 — La reconnaissance vient du cœur : elle est un fruit de l'amour, mais d'un amour excité par la pensée et le souvenir des biens qu'on a reçus. Il faut donc savoir sentir et aimer pour être reconnaissant. — (R. P. E. SÉGUIN « *De l'Action de grâces* »)

10 — « Ce gémissement, cette douleur de ton âme, de ne pouvoir jamais louer Dieu autant qu'elle le désire, c'est là, précisément, la blessure que je veux guérir, en suppléant par moi-même, à ton impuissance, et en offrant à mon Père, cette louange pleine et entière que tu désires. » (Notre Seigneur à Ste Gertrude. — R. P. A. PRÉVOT, « *Amour, Paix et Joie* », d'après Ste Gertrude).

11 — Soyons reconnaissants et nous serons humbles, parce que nous rapporterons tout à Dieu, la source éternelle de tous les biens. (R. P. E. SÉGUIN. « *De l'Action de grâces* »).

12 — Il en est tant, en ce monde, qui ne remercient pas !

Les ingrats, les indifférents, sont légion : Notre-Seigneur s'en plaint à nous, comme Il s'en plaignait devant les Juifs, et Il nous conjure d'y suppléer. (Mgr de GIBERGUES. « *La Messe et la vie chrétienne* », vh. vi).

13 — La messe est l'action de grâces, par excellence, la plus parfaite et la plus agréable que nous puissions jamais rendre à Dieu. (DOM COLUMBA MARMION : « *Le Christ, vie de l'âme* » ch. vii).

14 — Je vous remercie, ô mon Seigneur, de m'avoir fait comprendre et goûter quelque chose du mystère de la croix. (« *Une âme réparatrice, Simone Deuniel* » p. FLEURY DIVÈS).

15 — Etudions la reconnaissance en Marie et Jésus : leur cœur en a débordé ; allons à eux pour en apprendre la leçon. (Mgr de GIBERGUES. — « *La Messe et la vie chrétienne* », ch. vi).

16 — Selon Saint Thomas, celui qui omet le souvenir, la louange ou le retour pour le bienfait reçu, se rend coupable ordinairement d'une faute vénielle, si cet oubli provient de la négligence ou d'un certain manque de disposition à la vertu. — (R. P. E. SÉGUIN. — « *De l'Action de grâces* ».)

17 — Il existait, parmi les Juifs, une magnifique tradition, rapporté par Philon et citée par Lancicius : « Quand Dieu eut créé le monde, Il demanda aux anges ce qu'ils pensaient de l'œuvre de Ses mains. L'un d'eux répondit qu'elle était si vaste et si parfaite qu'il n'y manquait qu'une seule chose, à savoir, une voix claire, puissante et harmonieuse, qui remplît tous les espaces du monde de ses chants délicieux, offrant ainsi jour et nuit, des actions de grâces à Son Créateur pour ses bienfaits sans nombre « — Ah ! ils ne savaient pas, ces anges, combien le Saint Sacrement devait un jour réaliser leur pensée au-delà de leurs vœux ! — (P. FABER. — « *Tout pour Jésus* »)

18 — L'adoration proclame la Souveraineté de Dieu ; l'action de grâces proclame son amour et sa bonté. — (Mgr de GIBERGUES. — « *La Messe et la vie chrétienne* », ch. vi)

19 — Notre vie a été comblée des bienfaits, des miséricordes, des tendresses de Jésus ; et nous ne vivrions pas d'amour et de reconnaissance pour Lui ? — (M. E. de la CROIX).

20 — Que toutes les créatures, Seigneur, vous louent à l'envi et que leurs louanges soient éternelles comme Vous ! Tressaille d'allégresse, ô mon âme, de ce que ton Dieu est aimé comme Il le mérite. — Rends-Lui mille et mille actions de grâces de ce qu'Il nous a donné ce Fils bien-aimé. — (SAINTE THÉRÈSE, dans « *les Exclamations* », cité par le R. P. E. SÉGUIN. « *De l'Action de grâces* »).

21 — J'offre à votre divine Majesté, votre Fils unique, l'objet de vos souveraines prédilections, en sacrifice d'action de grâces. — Je vous l'offre avec tous les hommages, toutes

les louanges et toutes les bénédictions qu'Il vous a données, et je les unis à celles de la Bienheureuse Vierge Marie, des Saints et de tous vos élus. — (*Extrait d'une prière du Cardinal Bona* cité par le R. P. E. SÉGUIN, « *De l'Action de grâces* »).

22 — Sainte Mechtilde demandait au Seigneur ce qui lui plaisait le plus dans l'homme ; Il répondit : « C'est qu'il médite avec une profonde reconnaissance et garde dans un perpétuel souvenir toutes les peines et les injures que j'ai endurées pendant trente-trois ans... Que chacun ait pour tous ces bienfaits autant d'affection et de reconnaissance que si j'avais souffert pour lui seul ». — (R. P. A. PRÉVOT, S. C. J. — « *Amour, Paix et Joie* », d'après Sainte Gertrude).

23 — Daignez, ô mon Jésus tant aimé, remplir pour moi le devoir de l'action de grâces, dans toute l'étendue de la justice et de l'amour. — (SAINT GERTRUDE, tiré de la « *Vie d'intimité avec le Bon Sauveur* » de l'abbé MAUCOURANT).

24 — Dans une des révélations faites à Sainte Catherine de Sienne, Dieu le Père lui dit que l'action de grâces porte l'âme à se réjouir en Lui ; qu'elle arrache entièrement les hommes à la négligence et à la tiédeur, et enfin leur inspire un vif désir de devenir de plus en plus agréables à ses yeux. (P. FABER. — « *Tout pour Jésus* »).

25 — La reconnaissance demande beaucoup d'humilité, de sincérité, de cœur et de charité. Voilà pourquoi elle est rare. Elle est le privilège, en même temps que le signe, des âmes nobles et des natures vertueuses. (Mgr de GIBERGUES. — « *La messe et la vie chrétienne* ». ch. VI).

26 — Quand viendra le dernier jour, Dieu rangera au nombre des ingrats, celui qui ne pourra lui dire : « J'ai chanté vos justifications aux jours de mon pèlerinage ». — (SAINT BERNARD, premier sermon sur le cantique des cantiques, cité par le R. P. E. SÉGUIN « *De l'action de grâces* ».)

27 — Oh ! avec quelle reconnaissance nous devons remercier Jésus de nous avoir donné le moyen d'expier et de réparer ! Aimons-Le, dans la mesure où son amour nous a châtiés afin de nous épargner. (M. E. de la CROIX).

28 — Quelles actions de grâces ne doivent point au Seigneur ceux, qui, arrivés à cet état (consumés d'amour) ont reçu de Lui, des forces pour faire pénitence, ou bien de la science, du talent, de la liberté pour prêcher, pour confesser, pour gagner des âmes à son service. — (SAINT THÉRÈSE, *sa vie par elle-même*, XXX).

29 — Si nous ne sommes pas placés dans une condition, dans un état de vie où nous puissions attirer les regards et l'admiration des hommes, rendons en à Dieu de ferventes actions de

grâces en songeant au danger que courraient nos âmes dans une condition plus élevée et plus honorable. — (P. FABER, « *Tout pour Jésus* »).

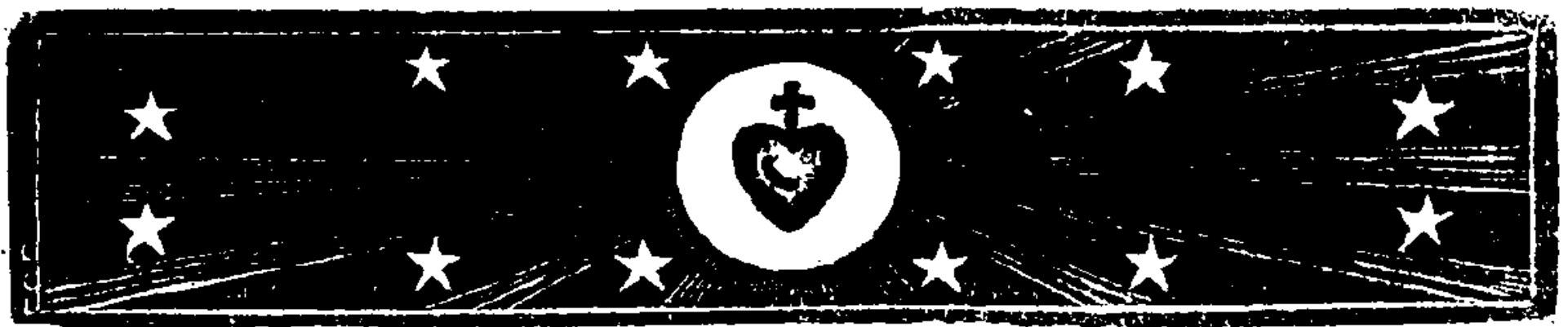
30 — Jésus tient à la reconnaissance parce qu'elle lui est due, parce qu'elle est dans l'ordre, parce que l'humilité n'est pas en opposition avec l'ordre, parce qu'un cœur bien fait comme le Sien, tient à l'honneur et à la gloire à laquelle Il a droit. Jésus, très ardemment, désire être glorifié. — (Gustave VILLEFRANCHE, s. J. « *L'action de grâces avec le Cœur de Jésus* »).

Un EXCELLENT MOYEN
de saisir, de l'idée du Sacré-Cœur,
la pensée populaire,
c'est de répandre

L'Almanach du Sacré Cœur « Regnabit »

Rien que par ses
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS
cet ALMANACH prouve
l'ANCIENNETÉ et l'UNIVERSALITÉ
du MOUVEMENT QUI ENTRAINED L'ÉGLISE
vers le Cœur de Jésus.

En vente aux Bureaux de REGNABIT.



PAGES POUR LES ENFANTS

COMME LES CARPES DE FONTAINEBLEAU

* * *

Connais-tu, mon enfant, cette expression de mon pays : « muet comme une carpe ? » On l'applique aux gens silencieux et discrets. Je t'avoue que je ne crois pas que les carpes soient ni plus ni moins silencieuses que les autres poissons. Je suis même très persuadée que le bon Dieu leur a donné un langage de poissons dont elles se servent. Qui sait ? peut-être même y a-t-il des carpes bavardes !

Muettes ou non, peu importe,.. Ce qu'il y a de certain, c'est que les carpes sont prudentes.

Ça te fait rire, ça, une carpe prudente. Mais c'est vrai tout de même.

Il y a quelque temps, je regardais les carpes de l'étang de Fontainebleau. Et il s'est passé dans ce monde de carpes, pendant que je les regardais, quelque chose d'intéressant.

* * *

C'était une après-midi de soleil. Les carpes, pour s'ébattre mieux dans la douce tiédeur, s'étaient approchées du bord, et là, le dos à moitié hors de l'eau, lentement, elles se laissaient bercer par les rides de l'étang. Quelques unes cependant étaient restées au centre du lac ; on les apercevait de loin se jouant à l'aise.

Tout à coup se fit entendre un tir d'artillerie. Un premier coup, et voilà toutes les carpes du bord qui, de toutes les forces de leurs nageoires, se hâtent vers le centre. Un second coup, et ce fut dans l'étang une révolution : en un clin d'œil, on n'aperçut plus rien à la surface de l'eau frémissante. Toutes les carpes, sans en excepter une seule, avaient plongé dans la profondeur de l'étang.

Prises de peur en entendant ce bruit inaccoutumé, elles s'étaient réfugiées là où elles se sentaient mieux chez elles, à l'abri de tout danger extérieur, loin de ce qu'elles ne connaissent pas, et qui pouvait être pour elles un péril.

Prudemment, elles avaient cessé leurs ébats. Tant pis pour le bon soleil, et la douceur de s'y chauffer ; tant pis pour les petits vers du bord, si savoureux cependant ; tant pis pour la joie de se jouer dans un espace plus grand.

En carpes prudentes, à tous ces plaisirs elles avaient préféré la sécurité des profondeurs.

* * *

Et je crois, mon enfant, que c'est bien le moment en effet de te parler de prudence.

Nous voici en vacances. Et quand on est en vacances, je te disais, l'an dernier, que le bon Jésus Lui, n'est pas en vacances et que son Cœur aime toujours, et que par conséquent, il faut L'aimer toujours.

Il y a quelqu'un encore qui n'est jamais en vacances ; mais celui-là, son cœur mauvais hait toujours, c'est le démon.

De celui-là, il faut toujours se défier, et contre lui, il faut toujours se défendre.

Pendant les vacances, il y a des tentations, comme pendant le reste de l'année, et même plus que pendant le reste de l'année. Parce que, pendant le reste de l'année, on travaille, et le travail éloigne beaucoup de tentations. Mais quand on s'amuse, le démon sait bien qu'on n'a pas l'esprit aussi occupé, et alors il suggère mille sottises à faire.

Je voudrais, mon enfant, que pendant ces vacances, en face des tentations, tu sois prudent comme les carpes de Fontainebleau.

* * *

Je sais que tu es un bon petit enfant, qui aimes bien le Cœur du bon Jésus ; mieux, même : qui habites dans le Cœur du bon Jésus puisque tu as la grâce sanctifiante. Pour ne pas y habiter, il faudrait que tu aies fait un péché mortel ; ça ferait comme les carpes qui mourraient si elles sortaient de l'eau.

Dans le Cœur du bon Jésus, mon enfant, il y a place et temps pour tout. On peut aimer le bon Jésus en priant, en travaillant, et tout aussi bien en s'amusant. Il suffit de faire chaque chose à son moment et comme ce doit être fait.

Donc, on peut aimer le bon Jésus pendant les vacances ; et on doit L'aimer, mon enfant, pour rester dans Son Cœur.

Mais comme je te disais qu'il y a place pour tout, tu auras toute facilité de t'amuser de tout ton cœur pendant les vacances.

De même que les carpes qui chauffent leur dos au soleil, près du bord, qui recherchent les petits vers savoureux, qui se

reposent dans la tiédeur du printemps, tu pourras, toi aussi, enfant, prendre tes ébats. Oh ! les bonnes parties de bains de mer, ou les promenades en montagne que l'on va faire ! les bons jeux que l'on va organiser en bandes ! Comme on va jouir de toutes les bonnes choses qu'a faites le bon Dieu : le soleil, l'air pur, l'eau, les fleurs, les fruits, et la joie de faire des gambades et des cabrioles !...

Oui, mon petit, jouis bien de tout cela, en disant merci à Jésus.

* * *

Mais sois prudent.

* * *

Quand au milieu de tes jeux, tu verras quelque chose que ton cœur ne connaît pas, et dont ton âme a un peu peur, vite, fuis-le.

Si c'est un camarade qui te dit des choses vilaines, ou qui voudrait t'apprendre des sottises, ne reste pas avec lui. Peut-être était-il un agréable compagnon de jeux ? Tant pis, mon enfant. Mets d'abord ton âme en sûreté.

Sois prudent.

Si c'est un mauvais livre qu'on te prête, un livre que tu lirais en cachette, si amusant qu'il te paraisse, enfant, ne l'accepte pas.

Il a du danger pour ton cœur, dans ce livre. Mets d'abord ton cœur à l'abri.

Sois prudent.

Et voilà qu'on passe en bande près d'un champ de vignes. Les raisins sont dorés, et les propriétaires absents... Si on allait grapiller ?... Ils seraient bien bons les raisins, mon enfant, mais quel mal ils feraient à ton âme, ces fruits volés !

D'abord, prends soin de ton âme.

Sois prudent.

Et puis, on a fait une sottise. En s'amusant, on a cassé quelque chose. Maman va gronder et punir. Une voix souffle à l'oreille : « dis que ce n'est pas toi ». Sans doute, tu éviterais la punition. Mais pense à la grosse tache noire que ce mensonge ferait sur ton cœur. Mon enfant, n'abîme pas ton cœur.

Sois prudent.

Tu sais bien être prudent pour ne pas faire mal à ton corps. Sois aussi prudent pour ne pas faire mal à ton âme. Tiens-toi loin du danger, loin de ce que tu ne connais pas, loin de ce qui te trouble.

* * *

Et pour être sûr d'être bien à l'abri, fais comme es carpes : rentre dans la profondeur ; dans la profondeur du Cœur de Jésus, mon enfant.

Qu'est-ce qui te portera ainsi au profond du Cœur de Jésus ? Une prière.

Quand tu sens un danger, une tentation, vite, prie. Retourne-toi vers le Cœur du bon Jésus : « Mon bon Jésus, vous voyez, j'aurais envie de faire telle chose. Mais c'est un péché, et je ne veux pas faire de péché. Aidez-moi. Eloignez de moi cette tentation. Je me confie à Vous, pour que Vous me gardiez. »

Mon petit enfant, le bon Jésus garde toujours ce qu'on Lui confie avec Amour.

Seulement, tu comprends bien qu'il ne suffit pas de dire au bon Jésus : « Gardez-moi ». Il faut se laisser garder.

Si les carpes allaient vers le milieu de l'étang, pour en ressortir tout de suite, elles ne seraient pas en sûreté.

De même, si tu dis au bon Jésus : « Gardez-moi » et que tu fasses tout pour t'en aller, que veux-tu, le bon Jésus qui t'a créé libre ne pourrait pas te garder de force.

* * *

Or, cela coûte parfois de se laisser garder par le bon Jésus.

Vois les carpes : Au milieu de l'étang, plus de soleil, plus de chaleur, plus de bons vers.

Oui, mais la vie, en revanche. Seulement, pour garder cette vie, elles font des sacrifices.

Eh bien, enfant, pour ton cœur, c'est pareil. Pour que Jésus puisse te garder l'âme bien vivante de sa grâce, bien en sûreté, il faut que tu saches faire des sacrifices. Il faut savoir parfois laisser ce qui te plaît, accepter ce qui te déplaît, quand c'est pour éviter un péché.

* * *

Et ne dis jamais, mon enfant : « Oh ! ce n'est qu'un petit péché ! » Il n'y a pas de petit péché, car, si petit qu'il puisse te paraître, un péché est toujours très grand : il faut le Sang de Jésus pour l'effacer !.

Et puis, enfant, d'un petit péché à l'autre, on arrive à prendre l'habitude du péché, à perdre l'habitude du sacrifice. Et quand une grosse tentation arrive, on n'est plus sur ses gardes, on n'a plus de courage et l'on fait un gros péché ; quelquefois un péché mortel ; celui qui tue la vie de l'âme ; celui qui tue Jésus dans le cœur.

Tu ne voudrais pas faire jamais ce mal à Jésus ? Eh bien, dès aujourd'hui, sois prudent, sois fidèle dans tes prières ; apprends à faire des sacrifices.

Confie-toi bien au Cœur du bon Jésus qui t'aime. Cache-toi en Lui pour être à l'abri de toutes les tentations.

Et promets-Lui de passer tes vacances en L'aimant de tout ton cœur.

* *

Car c'est toujours, mon enfant, qu'Il mérite d'être aimé, ce bon Jésus qui nous a aimés jusqu'à donner pour nous la dernière goutte du sang de Son Cœur.

Maman FUOCOLLINO.



L'abondance des matières
nous oblige à remettre au mois prochain
toutes les **CHRONIQUES**
et
tout le **COURRIER DE REGNABIT.**



Aidez Regnabit.

Mesvres 10 fr.
 Puisque la poste a encore augmenté ses taxes (M^{me}Visca) 5 fr.
 Regnabit est si beau 20 fr.

ABONNEZ UN MISSIONNAIRE

Abonnés par :

Mlle Génicoud :	Mgr le Vic. Apostolique des Gallas.
Mme Frémeaux :	Mgr le Préfet Apostolique des Missions du Kwango.
Mlle Leclercq :	R. P. Laffont. Mission du Sacré-Cœur Fort Mc Murray.
Mme Grappe :	R. P. Deman. Fort Vermillon.
Mlle A. Bonneaud :	R. P. Supérieur. Mission de Betafo.
Comte de Lariz :	R. P. Hauraud. Bafwabaka.
Mme de Gasquet :	R. P. Chaboissier. Koné.
Mme Rossollin :	R. P. Auriol. Sarangoon.
Mme Lafon :	Mgr Bucks. Helsingfors.
M ^e Sardi de Letto :	Rév. Père Séosse. Mission de Kweihsien.
Sir Fitzpatrick :	Mgr le Vicaire apostolique de Luanfu.
Mme Heuchel :	R. Père Van der Laenen. Greytown.
M. Martineau :	Mgr Swéns. Victoria Nyanza.
Sr. Mathilde :	Rév. Père L'Hoir. Kandy ; Mgr le Vicaire apostolique de Port Vila ; Mgr le Vicaire Apostolique de l'Ouganda.
Mlle Menochet :	Mgr Delalle à Durban.
M. l'abbé Goetz :	M. l'abbé Briant missionnaire à Y-Yang Ki ; M. l'abbé Paudellé missionnaire à Kiashing.
Mlle Bruzon :	M. l'abbé Delépine.
Mlle Favier :	Mgr le Vicaire apostolique du Shiré ; Mgr. Van Rouslé. Léopoldville.
Mme Burmans :	Rév. Père Fulgence. Moleghe St Antoine
Mme Trani :	R. Père Van de Velde mission de Santaoho
Mr. l'abbé Eich :	Mgr le Vicaire apostolique de Antsirabé.
Mme Couturier :	Rev. Père Ravaud. Analalave.
M. l'abbé Courtois :	Rev. Père Ant. Lozza. Tchoumatien.

INTENTIONS RECOMMANDEES

Trois conversions — Un père de famille — Trois œuvres qui sont à la gloire du Sacré-Cœur — Plusieurs vocations — Le recrutement d'une communauté — Une famille — Plusieurs malades — Deux prêtres recommandant leur ministère aux

amis de *Regnabit*. — Plusieurs intentions particulières de Madame de Gasquet.

NEUVAINES DE CONFIANCE

O Jésus, à votre Cœur je confie... (*telle âme... telle intention... telle peine... telle affaire.*)

Regardez...

Puis faites ce que votre Cœur vous dira... Laissez agir votre Cœur... O Jésus, je compte sur Vous, je me fie en Vous, je m'abandonne à Vous, je suis sûr de Vous...

(*Indulgence de 300 jours pour chacun des jours de la neuvaine. A la fin de la neuvaine, indulgence plénière.*)

NOS AMIS DÉFUNTS :

Le Très Révérend Père Léon DEHON

(en religion Jean du Cœur de Jésus)

Fondateur et Premier Supérieur général de la Congrégation
des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus,

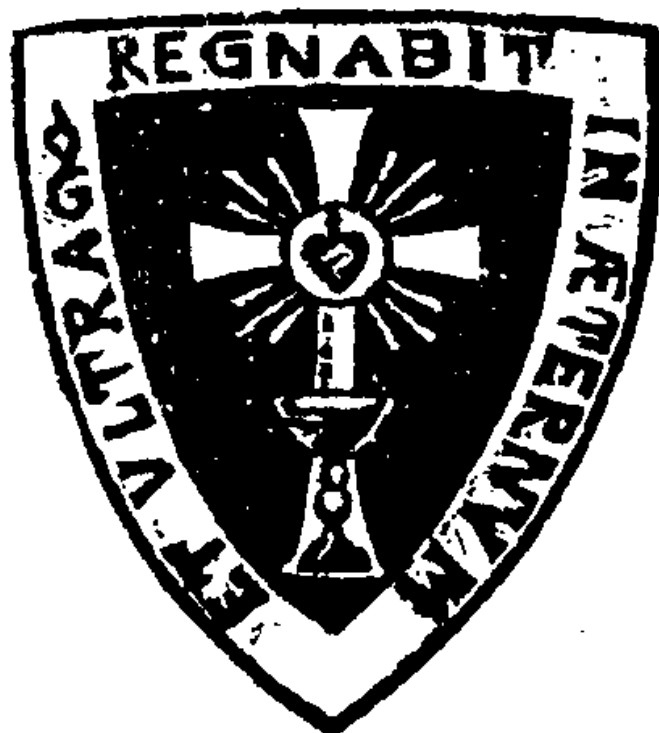
Docteur en Philosophie, en Théologie et en Droit canonique
des Facultés romaines.

Docteur en Droit civil de l'Université de Paris.

Ancien consulteur de la Congrégation de l'Index.

Ancien secrétaire sténographe du Concile du Vatican.

R. I. P.





BIBLIOGRAPHIE DU SACRÉ-CŒUR

R. P. HAMON, S. J. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*. Tome II. *L'aube de la dévotion*. Paris, Beauchesne 1925. In-4° de 356 pages. Prix : 20 francs.

C'est une bonne fortune d'avoir à rendre compte d'un nouvel ouvrage du P. Hamon sur l'histoire du Sacré-Cœur. Connaissant la conception toute paraysienne à laquelle l'auteur se rattache, on comprendra qu'il voie dans les prédécesseurs de sainte Marguerite-Marie « l'aube de la dévotion » au Sacré-Cœur. Il ne se contente pas, comme les précédents historiens d'une énumération plus ou moins sèche de textes, mais il les situe et les compare. A le voir débiter par l'Ancien Testament et le Nouveau, on croirait qu'il va aussi nous donner un résumé de l'ancienne pensée chrétienne : mais il passe sur ces dix premiers siècles en se référant aux conclusions négatives du P. Franciosi et du P. Bainvel. Il ne trouve l'idée complète de notre dévotion que dans saint Bernard ; et encore, se demande-t-il, après avoir cité d'après *Regnabit*, la chanson d'Apremont, si « nos aïeux du XII^e siècle n'en goûtent pas déjà une première et lointaine saveur ? » Je le pense bien ; s'il n'en est pas si sûr, c'est que pour son école, la dévotion au Sacré-Cœur doit aller du cœur de chair à la personne ; attendu que « le Sacré-Cœur c'est toujours Jésus ; Jésus ce n'est pas toujours le Sacré-Cœur. » On comprend dès lors qu'avec des principes si fermes, il ne soit pas porté à voir facilement des anticipations de notre culte dans les suggestions ou révélations furtives des XII^e et XIII^e siècles, qui ont fait précisément le chemin inverse : de la personne de Jésus à son Cœur de chair, par l'intermédiaire de sa Passion et de son côté ouvert. L'école du P. Hamon se trouve un peu dans la situation des scolastiques en possession de la synthèse trinitaire de saint Thomas et chargés d'expliquer les visées inverses des Pères grecs : et on pourrait ici reprendre la boutade du P. de Régnon : « L'éducation a façonné les tubes dans lesquels les concepts se mourent. Dans une école ces tubes sont à section carrée, dans une autre ils sont à section circulaire. Allez maintenant faire passer un concept d'un cerveau dans un autre ! » Il faut pourtant, comme le disait ce même docte Jésuite « assouplir sa faculté pensante, sacrifier ce qu'il y a de subjectif dans la formalité de nos concepts », et jusque dans notre langage théologique moderne, si nous voulons nous assimiler les premiers balbutiements des dévots du Cœur de Jésus.

Le R. P. Hamon a fait cet effort méritoire pour nous donner

dans un beau langage, l'essentiel de l'enseignement de sainte Gertrude, — à laquelle il préfère sainte Catherine de Sienne, parce que plus proche du cœur matériel et humainement vivant de Jésus — ; pour expliquer aussi l'influence restreinte (?) de la *Vitis mystica* et de l'*Arbor vitæ* et du mouvement chartreux de Cologne : c'est l'apport des quatre grandes familles religieuses du bas Moyen-âge. Dans un dernier chapitre, l'auteur a longuement décrit — non reproduit — les images du divin Cœur au moment de la Renaissance ; il utilise et discute les études de M. Charbonneau-Lassay, « un distingué spécialiste de l'iconographie du Sacré-Cœur, dans la jeune revue *Regnabit*. »

Nous souhaitons de voir prochainement paraître un nouveau volume, aussi suggestif que celui-ci, sur l'école française et le mouvement de la Visitation au XVII^e siècle.

Mois du Saint Cœur de Marie, par l'Auteur de la Religieuse de N-D. de Charité en solitude, in-18 de 194 pages Besançon, Monastère de N-D. de Charité du Refuge, 1924.

L'auteur qui a déjà donné au public plusieurs ouvrages estimés, et en particulier le *Manuel de la Garde d'Honneur*, est une religieuse de Notre-Dame de Charité. Ce petit ouvrage ne prétend pas à l'inédit ; bien au contraire. Le *Manuel* est une source féconde pour les Gardes d'Honneur du Saint Cœur de Marie. Aussi, l'auteur a pensé avec raison qu'il serait bon de diffuser l'esprit marial de Saint Jean Eudes, en réunissant sous forme de *mois* les considérations quotidiennes du *Manuel*.

Le *Mois* s'ouvre sous le patronage du Pape Pie X dont est reproduit le décret du 13 mars 1913 qui assigne au mois d'août la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Les considérations quotidiennes comprennent une contemplation du Cœur de Marie, suivie d'une invitation pressante à l'imiter et à recourir à lui. Un récit termine chaque journée et l'ensemble de ces exemples nous donne brièvement, mais agréablement tout l'historique de la dévotion au Saint Cœur de Marie.

Les âmes qui useront de ce *mois* se sentiront portées à mieux aimer la Vierge Marie, à se confier davantage à son miséricordieux pouvoir et à se dépenser au service de Dieu en passant par Marie.

Sœur Bénigne-Consolata FERRERO, Religieuse de la Visitation Sainte-Marie de Côme (Lombardie 1885-1916) — 3^{ème} Édit. in-16 de 205 pages. Lyon, Œuvre de Propagande du Sacré-Cœur.

Depuis quelques temps déjà ce volume était épuisé et nombreuses étaient les âmes qui en désiraient la réimpression. C'est maintenant chose faite. La nouvelle édition, ornée d'un fin portrait et de deux autographes, nous donne le même texte que la précédente, mais elle est complétée par un appendice fort intéressant : reconnaissance des précieux restes de la servante de Dieu ; démarches préliminaires en vue de sa béatification, relation de quelques paroles de Jésus à sa Bénigne, et extraits des nombreuses faveurs attribuées à l'intercession de Sœur Bénigne-Consolata.

Tous les amis et lecteurs de *Regnabit* voudront lire ces pages et

s'assimiler la doctrine qu'elles renferment. La « Secrétaire du Cœur de Jésus » nous a laissé un long et éloquent appel à la confiance absolue en l'inépuisable miséricorde du Sacré-Cœur. Elle nous montre dans les textes qui arrivent jusqu'à nous, éparpillés dans sa *Vie* ou réunis dans le *Vade-Mecum proposé aux âmes religieuses* l'excessif amour de Jésus pour les âmes. « Vends tes misères à ma Miséricorde, lui disait Jésus. Vends-les moi. Je te les paierai avec de l'amour. »

La mission de Benigna est donc de faire connaître Jésus dans le rayonnement de la miséricorde de son Cœur infiniment bon. Les paroles rapportées par la servante de Dieu ne sont pas en dehors de la spiritualité traditionnelle ; elle veut nous faire *croire à l'Amour*, et pour cela elle nous livre l'Évangile, vécu par elle, dans l'amour, dans la simplicité, dans la plus parfaite confiance à Jésus qui peut tout et dont le Cœur veut tout ce qui peut contribuer à nous rendre vraiment heureux.

Il serait bon aussi de lire du R. P. Duriaux, O. P., (à la même adresse), *l'Etude sur la Doctrine*, de Sœur Benigna-Consolata. En une vingtaine de pages l'auteur nous montre les vertus et les imperfections de la servante de Dieu, sa force, les grâces qu'elle reçut, sa vocation, les désirs de Jésus, et la place de cette âme dans la spiritualité forte et traditionnelle sanctionnée par l'Église et vécue par les Saints.

R. MARCHAL, S. J. *L'étude mystique du Saint Cœur de Marie*. Paris, Beauchesne, 1924. In-12 de 106 pages. Prix : 4 francs.

Livre posthume, testament d'un fervent de la Vierge, qui a voulu laisser derrière lui un aperçu de ses études théologiques sur le Cœur de Marie. Il l'avait entrepris avec l'idée d'observer strictement la discipline de la stricte théologie, comme le montre son premier chapitre, qui est d'un scolastique, mais, en même temps, de faire du nouveau, en appliquant à l'âme de Marie la doctrine mystique de sainte Thérèse et sainte Catherine de Sienne. La tentative était très heureuse, et l'œuvre, qui se termine par un appel chaleureux à une étude plus approfondie, nous laisse regretter que le P. Marchal n'ait pu l'entreprendre lui-même.

Canonisation du Bienheureux Jean Eudes. 31 mai 1925.

Ce numéro spécial de juin 1925 de la revue *Les Saints. Cœurs de Jésus et Marie* nous donne en latin et en français, le résumé de la vie, des œuvres et des miracles du nouveau saint, d'après les archives de la Sainte Congrégation des Rites.

EN FEUILLETANT LES REVUES

Bulletin du Vœu de l'Univers Catholique pour l'Erection d'une basilique du Sacré-Cœur à Jérusalem. Le dernier numéro de ce bulletin, avril 1925, reproduit quelques passages de la belle lettre pastorale de Mgr l'évêque d'Autun, relativement au 250^e anniversaire de l'apparition au cours de laquelle Jésus demanda à Sainte Marguerite-Marie une fête en l'honneur de son Cœur. Ensuite est donné le compte-rendu de l'assemblée annuelle qui eut lieu à l'Archevêché de Toulouse le 7 avril dernier. Dans ce compte-rendu nous apprenons que l'érec-

tion de la basilique a fait un nouveau pas du fait de l'approbation définitive des plans au nom du Gouvernement français. Lorsque les autorités anglaises auront, à leur tour, donné leur permission de construire, les travaux pourront commencer, mais assez modestement, toutefois, puisque les recettes de l'année 1924 n'ont pas atteint 80.000 francs.

* * *

Dans le n° de mars-avril 1925, *l'Echo de la Mission de Madagascar et du Chili*, qui arbore fièrement sur sa couverture Jésus montrant son cœur, une religieuse de la Providence de Grenoble nous rapporte la consolante célébration du premier vendredi du mois à Faratsiho, dans l'Ile de Madagascar.

* * *

Toujours intéressant, « *Le Vœu Diocésain* » supplément illustré au *Bulletin Paroissial du Sacré-Cœur* de GRENOBLE !

C'est tout d'abord un appel à la générosité pour le Sacré-Cœur qui, largement, paiera de retour ; puis est annoncée la vente de charité qui eut lieu les jeudi 30 avril, samedi 2 et dimanche 3 mai. Plus tard nous en dirons les résultats que nous espérons grandioses pour permettre de faire la façade principale de l'église votive. Cette façade doit coûter au moins 500.000 francs. Et il faut cette somme au 1^{er} janvier 1926 ! Pourquoi désespérerait-on de trouver cette aumône ?

Monseigneur Caillot, grand ami du Cœur de Jésus, tient à présider lui-même, les réunions mensuelles du Secrétariat diocésain de l'Intronisation du Sacré-Cœur au foyer. Il a eu la douce joie de présider, au début de l'année, la consécration solennelle au Cœur de Jésus des 47 Syndicats libres de l'Isère.

Enfin, après un court extrait du *Messenger du Cœur de Jésus* du mois de mars, sur le docteur Charles décédé en 1920, il poursuit, brièvement aussi, la notice biographique de Marie de Valemot, Dame d'Herculais.

* * *

Il Messagero del Cuore di Maria, publié à Rome, est devenu à partir de janvier 1925, le grand organe marial italien ; il s'occupe dorénavant de tout ce qui peut intéresser le culte du Cœur Immaculé de Marie et tend à promouvoir de toutes ses forces l'érection du magnifique temple votif international qui doit s'élever à Rome en l'honneur du Saint Cœur de Marie.

* * *

Poursuivant et achevant son étude sur la *Dévotion au Sacré-Cœur* et la Papauté G. K., dans le *Règne du Sacré-Cœur* (des Prêtres du Cœur de Jésus de Louvain) nous entretient des trois derniers pontificats et du culte du Cœur Eucharistique de Jésus. Il est fait aussi mention dans le même bulletin de la Mission du R. P. Matteo Crawley-Boevey et de la canonisation du P. Eudes.

Dans le n° de juin 1925 du *Semeur* (organe de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne Française), nous lisons avec joie la fière déclaration suivante :

LE PATRON DIVIN DE NOTRE ASSOCIATION

« L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE CANADIENNE-FRANÇAISE s'est placée, dès l'origine, sous la protection spéciale du Sacré Cœur de Jésus ; elle renouvelle chaque année, dans ses assises solennelles, la consécration prononcée en 1904 ; elle invite ses cercles à commémorer le retour de la fête patronale par des manifestations individuelles et collectives de piété plus intense ; elle s'intéresse à tout ce qui peut contribuer à faire reconnaître les droits souverains du Christ-Jésus sur les âmes rachetées par son sang, à promouvoir le culte extérieur et la dévotion personnelle à son divin Cœur.

« Répondant à l'appel du Comité international de la Jeunesse catholique, dont le siège est à Rome, l'A. C. J. C. joignait sa voix l'été dernier, lors du congrès de Montréal, à celles des nombreuses associations qui font écho à la demande adressée au Saint-Père par plus de cinq cents cardinaux, archevêques, évêques et supérieurs d'ordres religieux, pour prier Sa Sainteté de daigner établir une fête spéciale sous le titre : *Jésus-Christ, roi universel des sociétés*, afin que l'hommage des créatures humaines monte vers leur souverain et que son règne social s'accomplisse ici-bas.

« Cette instance des hauts dignitaires ecclésiastiques et des groupements catholiques auprès de Sa Sainteté a pris une forme nouvelle et une extension encore plus marquée. On invite non seulement les groupes de fidèles, mais aussi les individus qui les composent à solliciter la grande faveur, et les requêtes se couvrent de milliers et de milliers de signatures. De plus, afin de mieux faire connaître le Sacré Cœur aux jeunes générations, on a eu l'heureuse idée de préparer des plans, textes et directives pour les groupes d'étude. Enfin, la revue universelle *Regnabit*, dont le directeur est le R. P. Félix Anizan, O. M. I., publie chaque mois, sous la triple rubrique : *doctrine, piété, faits*, des articles signés de noms connus et les comptes rendus que lui fournissent de partout ses nombreux correspondants. On pouvait lire dans la livraison d'octobre dernier les notes envoyées à la rédaction par M.-J.-M. Amédée Denault, de Québec, secrétaire général du Comité national du Sacré Cœur de Jésus.

« Nous invitons nos amis à apposer leur signature sur les requêtes demandant l'établissement de la fête du règne social du Sacré Cœur, à se procurer les plans d'étude qui seront si utiles dans nos cercles et favoriseront la piété solide chez les membres, à lire la belle revue *Regnabit* et autres publications sur le Sacré Cœur, afin d'apprendre à mieux connaître le divin Protecteur qui veille sur la jeunesse canadienne et a droit à son hommage, afin de contribuer à le faire mieux connaître et à établir son règne sur les individus et les sociétés. »

LA RÉDACTION

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. - BIOGRAPHIES

A BROU, S. J. *Sainte Marie-Sophie Barat*. Paris, Beauchesne, 1925. In-12 de 306 pages. Prix : 12 francs.

C'est plus et mieux pour nous, qu'une simple biographie, puisque après une courte esquisse de la vie extérieure, suivent deux études approfondies sur la vie d'oraison et les enseignements de la nouvelle sainte. Lisons en particulier le chapitre qui traite de la primauté de l'oraison, dans la vie de travail comme dans la solitude. J'extrais seulement du début du livre ce passage des Constitutions du Sacré-Cœur : La fin de la congrégation « est de glorifier le Sacré-Cœur en travaillant à la perfection de ses membres par l'imitation des vertus dont ce divin Cœur est le centre et le modèle. Il s'ensuit que l'esprit de cette société est essentiellement fondé sur l'oraison, puisqu'on ne peut dignement glorifier le Cœur adorable de Jésus qu'autant qu'on s'applique à en étudier les dispositions intérieures pour s'y unir et s'y conformer. »

R. P. LÉON BUFFET. *Vie du P. Tissot*, supérieur général des Missionnaires de St François de Sales. Paris, Beauchesne, 1925. In-12 de 474 pages. Prix : 16 francs.

Pour qui connaît « la Vie intérieure simplifiée », la doctrine du P. Tissot n'offre guère de secrets importants, car il y a mis toute l'expérience de ses dernières années. Mais il faut lire dans l'ouvrage du P. Buffet l'histoire de son excellente famille, de sa jeunesse, de sa vie religieuse et missionnaire. On verra qu'il était, lui aussi, un dévot du Cœur de Jésus le mettant dans toutes ses lettres, dans presque tous ses sermons, en particulier dans certain sermon d'Orléans, qui engendra une église au Sacré-Cœur. En récompense le Sacré-Cœur lui donna beaucoup d'âmes, et d'abord celle d'un de ses frères converti à Paray.

G. GUITTON. *Louis Lenoir, Jésuite*. Paris, « Éditions Spes », 1925. In-12 de 176 pages. Prix : 4fr,50.

Édition abrégée de la vie — déjà signalée dans *Regnabit* — de « cet admirable professeur d'énergie » mort au champ d'honneur. Ce petit livre a recueilli en préface la belle recension de Georges Goyau dans le *Correspondant*.

II. - THÉOLOGIE

« *La Trinité chez les Pères Apostoliques* » tel est le titre d'un nouvel ouvrage que vient de faire paraître Monsieur l'abbé Choppin, docteur en théologie, curé de Louppy-sur-Loison, du diocèse de Verdun.

Le but de l'auteur est de montrer, comme il le dit lui-même, dans l'introduction « que la foi des Apôtres et la nôtre sont identiques : toutes deux ont le même objet, moins explicite chez eux, plus développé chez nous, mais que nous concevons de la même manière qu'eux. »

L'auteur se servant exclusivement des ouvrages des Pères Apostoliques, c'est-à-dire de ceux qui furent les disciples immédiats des Apôtres établit cette thèse personnelle d'une façon très claire et très

orte avec un choix et une abondance de textes, qui, rapprochés et discutés, projettent sur le premier et le plus profond des mystères de notre religion des lumières très précieuses.

Ces sortes d'ouvrages profitent plus qu'on ne pourraient le croire, de prime abord, à la piété. Un peu mieux connaître Dieu, dans l'unité de sa nature, dans la Trinité de ses personnes, demande sans doute un effort considérable, mais ce peu, si minime soit-il est meilleur pour l'âme que de longues méditations sur des exhortations morales ou sur des sujets qui ne nous mettent pas aussi directement en contact avec Celui qui est l'âme de notre âme et nous est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes. Qu'on lise par exemple page 105 la belle profession de foi en la sainte Trinité que saint Polycarpe récita, alors qu'il était lié au poteau, les mains attachées derrière le dos, sur le bûcher qui allait le consumer et l'on comprendra mieux, que l'étude du dogme alors même qu'elle semblerait aride est une source profonde de lumière par conséquent de piété vraie et sincère, car une âme éclairée si elle n'est pas toujours parfaite sera plus fortement entraînée à la perfection. La foi n'est-elle pas la première des vertus théologales, la base de toute vie chrétienne ? Il est évident que cette vie chrétienne sera d'autant plus rayonnante et agissante qu'elle s'appuiera sur des vérités aussi fermes qu'essentiels.

Voilà pourquoi il faut féliciter l'auteur d'avoir abordé de si hautes questions. Nous parler de la Divinité : de la Personne du Père, de la Personne du Verbe, de la Personne de l'Esprit-Saint et cela d'après les témoignages auxquels il fait appel c'est contribuer à développer ce sens, trop souvent ignoré et inexploité mais si précieux qui existe en toute âme chrétienne : le sens de Dieu. (1)

CH. TOCQUET, Curé.

III. — DROIT

FARRUGIA (P. Nicolaus) O. S. A. *De Matrimonio et casibus matrimonialibus tractatus canonico-moralis juxta codicem juris canonici*, in-16 de 564 pages. Taurini-Romae, Marietti, 1924.

Le Père Farrugia, nous présente sous l'égide de S. Em. le Cardinal Lega, un traité du mariage, non pas complet, mais pratique. Il n'a eu en vue que d'être utile. Son ouvrage est un commentaire court, mais précis des articles du Code de Droit canon qui traitent du mariage et des causes matrimoniales : Can. 1012 à 1143 et 1950 à 1992. La doctrine en est solide ; et l'exposition claire et méthodique n'est pas embarrassée par des questions inutiles. Tout est important dans ce livre. Le traité se termine par un index alphabétique et la liste des Canons dont on peut facilement trouver le commentaire dans le cours de l'ouvrage.

LATINI (Sac. Joseph) : *Juris criminalis philosophi summa lineamenta*, in-8 de 213 pages ; Taurini-Romae, Marietti, 1924. Prix franco : 10fr,50.

Recueil des leçons de droit criminel faites à la faculté de droit du Séminaire romain. Après une introduction dans laquelle il nous

(1) En vente chez M. Berthelot, 11, Rue St-Paul. Verdun. 4 fr. port en sus.

donne un aperçu du fondement et de l'histoire de la répression sociale l'auteur nous donne un excellent précis de droit criminel. Dans une première section, il étudie le délit, sa notion, sa qualité, sa gravité morale et matérielle. Dans la seconde partie, plus courte que la première il étudie les divers châtiments et surtout la peine capitale dont il légitime l'application quand elle est nécessaire. Il demande, toutefois, qu'elle ne soit prononcée qu'en toute connaissance de cause et justice et que l'application en soit faite en sauvegardant la dignité humaine et au besoin secrètement pour ne pas exciter les mauvaises passions populaires.

Les questions sont traitées avec beaucoup de précision, fruit d'une grande maîtrise dans le sujet.

IV. — VARIÉTÉS

L. DE LA VALLÉE-POUSSIN. — *Nirvâna*. Paris, Beauchesne, 1925. In-12 de 194 pages. Prix : 9 frs.

Puisque les recenseurs attitrés des grandes revues se refusent à résumer en un article tous les trésors d'érudition boudhique réunis en ces 200 pages, on m'excusera de n'apprécier le volume que par le nom du savant professeur de Gand et par la copieuse table des matières qui fournira aux apologistes et aux historiens des religions les précisions qu'ils demandent inutilement aux ouvrages anciens.

E. MALE. *L'art allemand et l'art français au Moyen-Age*. Paris, Colin, 1923. In-12 de 330 pages. Prix : 15 francs.

Ce petit livre d'Emile Mâle n'est pas tout récent. Mais son nom est si connu désormais, et le succès de sa trilogie sur l'Art religieux au Moyen-Age a été si vif dans les milieux les plus divers, que bien des lecteurs seront heureux de connaître les idées de l'auteur, sur les droits respectifs de la France et de l'Allemagne en architecture ancienne : ses idées sont celles de l'École des Chartes et de presque tous les archéologues actuels, et son ouvrage n'a pas peu contribué à éclairer les esprits, dans un temps où les Français ne s'aimaient pas sur l'originalité de leur art roman et gothique. C'est ici, en effet, une œuvre de guerre, mais où l'on trouvera, à l'appui d'une thèse juste, la grande érudition et le style entraînant d'Emile Mâle.

ABBÉ VILLETARD. *Pour la vie de nos paroisses*. Paris, Desclée, 1925. Prix : 1fr.50.

Œuvre de propagande en faveur de la liturgie pratique et du chant grégorien dans les milieux ruraux.

ABBÉ MÉFRAY. *Les chanteurs du bon Dieu*. Paris, Procure générale, rue de Mézières, 1925. In-12 de 208 pages.

Recueil de conseils d'un spécialiste des voix d'enfants pour la pose de la voix et l'exécution du chant grégorien, voire même le choix de la musique religieuse : c'est le vade-mécum d'un maître de chapelle et le fruit d'une longue expérience couronnée de succès.

L'Imprimeur-Gérant : TH. HIRT.

IMPRIMERIE HIRT & C^o, 53, RUE DES MOISSONS - REIMS.

LA SOCIÉTÉ

du

Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur

Est patronnée par quinze Cardinaux, Archevêques ou Evêques.

Elle a pour principe directeur qu'en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *La Société du Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur*. Elle veut, elle aussi fixer la pensée humaine sur l'Amour dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

Œuvre essentiellement **évangélique** : le Christ ayant toujours eu à cœur de montrer son amour pour provoquer l'amour.

Œuvre éminemment **humaine**. A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de rappeler aux hommes cet amour du Christ qui est pour beaucoup d'âmes la consolation unique et pour toutes la leçon nécessaire ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet amour qui résume tout le Christianisme et dont l'humanité a plus que jamais besoin.

D'ailleurs pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau, Il suffit de comprendre que l'amour du Christ doit rayonner sur la pensée humaine pour rayonner mieux dans la vie individuelle et dans l'ordre social.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'abbé Félix Anizan, Secrétaire général de la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur, 30, rue Demours, PARIS (XII^e).

Ouvrages de M. René GUENON

**Introduction générale à l'étude des
doctrines hindoues.**

(M. Rivière, 31, rue Jacob, Paris, 1921).

.....

**Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-
religion.**

(Nouvelle Librairie Nationale, 3, place du Panthéon,
Paris, 1921.)

.....

L'Erreur spirite.

(M. Rivière, 31, rue Jacob, Paris, 1923).

.....

Orient et Occident.

(Payot, 106, boulevard S^t-Germain, Paris, 1924.)

.....

L'Homme et son devenir selon le Védantâ.

(Éditions Bossard, Bd. S^t-Germain, Paris, 1925.)

.....

L'Ésotérisme de Dante.

(« Les Cahiers du Portique », Librairie Bosse, 16, rue
de l'Ancienne-Comédie, Paris, 1925.)